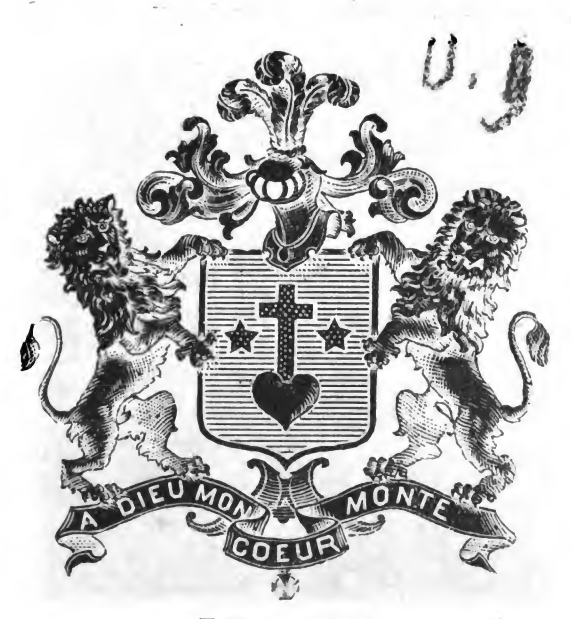


EX-LIBRIS

ALBERT de MONTET

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE Mr. LE DUC

DE S. SIMON.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE MR. LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR
VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de LOUIS *XIV, & sur les premières époques des Règnes suivans.*

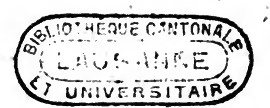
TOME TROISIEME.

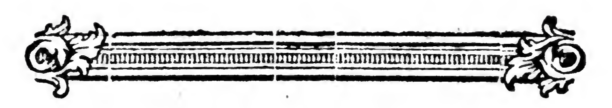
A.A 5780

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXIX.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



MÉMOIRES
DE Mr. LE DUC
DE S. SIMON,

Sur le Règne de Louis XIV, & sur les premières Époques des Règnes suivans.

COMMENCEMENS DE L'ABBÉ DUBOIS.

ANECDOTES.

MONSIEUR de Saint-Laurent, homme de peu de naissance, de peu de mine, mais l'homme de son siècle le plus propre à élever un Prince, & à former un grand Roi, étoit sous-Gouverneur du fils de Monsieur, & sous-Introducteur des Ambassadeurs chez le Prince ; il étoit ami du Curé de St. Eustache, & lui-même grand homme de bien. Le Curé avoit un valet qu'on appelloit Dubois, & qui l'avoit été du Sieur le Tellier, qui avoit été Docteur de l'Université de

Rheims. Le Tellier lui avoit trouvé de l'esprit, l'avoit fait étudier; & ce valet étoit instruit en Littérature, & même en histoire; mais c'étoit un valet qui n'avoit rien, & qui, après la mort de ce premier Maître, étoit entré chez le Curé de St. Eustache. Ce Curé, content de ce valet, pour lequel il ne pouvoit rien faire, le donna à Saint-Laurent, dans l'espérance qu'il pourroit le récompenser mieux que lui. Saint-Laurent s'en accommoda; & peu à peu s'en servit pour Secrétaire d'études de Monsieur le Duc de Chartres; de là, voulant s'en servir à mieux, il lui fit prendre le petit collet pour le décrasser, & de cette sorte, l'introduisit à l'étude du Prince, pour lui aider à préparer ses leçons, à chercher les mots dans le Dictionnaire, à le soulager lui-même, & à écrire ses thêmes. Je l'ai vu mille fois dans les commencemens, lorsque j'allois jouer avec Monsieur le Duc de Chartres.

Dans les suites, Saint-Laurent devenant infirme, Dubois faisoit la leçon, la faisoit fort bien, & plaisoit au jeune Prince.

Cependant Saint-Laurent mourut très brusquement. Dubois continua, par *interim*, à faire la leçon; depuis qu'il fut de-

venu presque Abbé, il avoit trouvé le moyen de faire sa Cour au Chevalier de Lorraine, & au Marquis d'Effiat, premier Ecuyer de Monsieur, mais intime; & ce dernier, ayant aussi beaucoup de crédit sur son Maître, entreprit de faire Dubois Précepteur. Cela ne pouvoit se proposer de plein saut; mais ses Protecteurs, auxquels il eut recours, éloignèrent le choix d'un Précepteur, puis se servirent des progrès du jeune Prince, pour ne point changer de main, & laissèrent faire Dubois; enfin, ils le déclarèrent Précepteur.

Je ne vis jamais homme si aise, ni avec plus de raison; cette extrême obligation, & plus encore le besoin de se soutenir, l'attacha de plus en plus à ses Protecteurs; ce fut de lui que le Chevalier de Lorraine se servit, pour obtenir le consentement de Monsieur de Chartres à son mariage; Dubois avoit gagné sa confiance; il lui fut aisé, en cet âge, avec peu de connoissance & d'expérience, de lui faire peur du Roi & de Monsieur; & d'un autre côté, de lui faire voir les cieux ouverts.

Tout ce qu'il put mettre en œuvre n'alla pourtant qu'à rompre un refus; mais cela suffisoit au succès de l'entreprise; l'Abbé

Dubois ne parla à Monſieur de Chartres, que vers le tems de l'exécution ; Monſieur étoit déjà gagné ; & dès que le Roi eut réponſe de l'Abbé Dubois, il ſe hâta de bruſquer l'affaire. Un jour ou deux auparavant, Madame en eut vent ; elle parla à Monſieur ſon Fils, de l'indignité de ce mariage, avec toute la force dont elle ne manquoit pas ; & elle en tira parole qu'il n'y conſentiroit point. Ainſi, foibleſſe envers ſon Précepteur, foibleſſe envers ſa Mère, averſion d'une part, crainte de l'autre, & grands embarras de tous côtés.

Comment l'Abbé DUBOIS, *obtint l'Archevêché de Cambrai.*

CAMBRAI vaquoit par la mort du Cardinal de la Trémouille, à Rome, c'eſt-à-dire, le plus riche Archevêché, & une des plus grandes portes de l'Egliſe ; l'Abbé Dubois n'étoit que tonſuré ; cent cinquante mille livres de rente le tentèrent, & peut-être bien autant le degré pour s'élever moins difficilement au Cardinalat. Quel que fût l'empire qu'il avoit pris ſur ſon Maître, il ſe trouva fort embarraſſé, & maſqua ſa hardieſſe de ruſes. Il dit à Monſieur le Duc

d'Orléans, qu'il avoit fait un plaiſant rêve, & lui conta qu'il avoit rêvé qu'il étoit Archevêque de Cambrai. Le Régent, qui ſentoit où cela alloit, fit la pirouette, & ne répondit rien.

Dubois de plus en plus embarraſſé, bégaya & paraphraſa ſon rêve; puis ſe raſſurant, demanda pourquoi il ne l'obtiendroit pas, ſon Alteſſe Royale pouvant faire ainſi de ſa ſeule volonté ſa fortune? Monſieur le Duc d'Orléans fut indigné, même effrayé; & d'un ton de mépris, lui répondit; " qui, „ toi, Archevêque de Cambrai! „ en lui faiſant ſentir ſon néant, & encore plus ſon genre de vie.

Dubois s'étoit trop avancé pour demeurer en ſi beau chemin; il lui cita des exemples; malheureuſement il n'y en avoit que trop en baſſeſſes & en étranges mœurs. Grace à l'illuſion que ſe faiſoient, ſur des ſujets minces ou équivoques, Godet, Evêque de Chartres, & le Père le Tellier.

Monſieur le Duc d'Orléans, moins touché de raiſons auſſi mauvaiſes, qu'embarraſſé de réſiſter à l'ardeur de la pourſuite d'un homme qu'il n'avoit plus accoutumé d'oſer contredire ſur rien, chercha à ſe tirer d'affaire, mais il n'oſa jamais dire que non.

C'eſt de la ſorte que Dubois ſe fit Archevêque de Cambrai.

Il fut bientôt queſtion de prendre les ordres. Dubois ſe flatta que, dans la poſition où il ſe trouvoit, & le beſoin que le Cardinal de Noailles avoit, & auroit continuellement de lui, dans la ſituation où l'affaire de la Conſtitution menée comme elle l'étoit, le mettoit, lui feroit faire envers lui toutes les avances, avec d'autant plus d'empreſſement, que le Cardinal avoit lieu d'être fort mal content de lui & de toute la protection qu'il donnoit à ſes ennemis, qu'il engageoit de loin pour ſon Cardinalat ; & que le Cardinal, dans l'eſpérance de ſe le ramener, au moins de ſe l'adoucir, s'en feroit un mérite auprès de Monſieur le Duc d'Orléans & de lui, envers le public, auprès d'un homme qui l'avoit ſi peu mérité de lui. Il ſe trompa ; la chair & le ſang n'eurent jamais de part à la conduite du Cardinal de Noailles. Il ne voulut contribuer en rien, à le faire entrer dans les ordres ſacrés. Rien ne l'arrêta ; il refuſa le démiſſoire pour les ordres, avec un air de douleur & de modeſtie, ſans que rien le pût ébranler, & garda là-deſſus un parfait ſilence, content d'avoir rempli ſon devoir, & y

voulant mettre tout ce que le devoir pouvoit accorder à la charité, à la ſimplicité & à la modeſtie.

Dubois, de ſa vie, ne le pardonna au Cardinal de Noailles, lequel en fut univerſellement, & d'autant plus loué & admiré, qu'il ne le voulut point être. Il fallut donc ſe tourner ailleurs. Beſons, frère du Maréchal, (tous deux ſi attachés & ſi bien récompenſés de Monſieur le Duc d'Orléans, tous deux ſi bons Courtiſans) avoient été transférés de l'Archevêché de Bordeaux à celui de Rouen; & Pontoiſe eſt du dernier Diocèſe qui touche ainſi celui de Paris, & s'approche de cette Ville à peu de lieues en deçà de Pontoiſe même. Les Beſons parurent à Dubois, devoir être de meilleure compoſition que le Cardinal de Noailles. Ils le furent en effet; l'Archevêque de Rouen donna le démiſſoire; Dubois, ſous prétexte des affaires dont il étoit chargé, obtint un bref pour recevoir à la fois tous les ordres, & ſe diſpenſa lui-même de toute retraite pour s'y préparer.

Il alla donc un matin à quatre ou cinq lieues de Paris, où, dans une Egliſe Paroiſſiale du Diocèſe de Rouen, du grand Vicariat de Pontoiſe, Monſieur de Breſſon, Evê-

que de Nantes, premier Aumônier de Monſieur le Duc d'Orléans, donna dans la Meſſe baſſe, Meſſe qu'il célébra *extra tempora*, le Sous-Diaconat, le Diaconat & la Prêtriſe à l'Abbé Dubois.

Le même jour que l'Abbé Dubois prit tous les ordres à la fois, il y eut Conſeil de Régence l'après-dînée, au vieux Louvre, parce que toutes les rougeoles, qui couroient même dans le Palais-Royal, empêchoient qu'il ne ſe tînt, à l'ordinaire, aux Tuileries. On fut ſurpris d'un Conſeil de Régence, ſans l'Abbé Dubois, qui y rapportoit ce qu'il lui plaiſoit des affaires étrangères, mais on le fut bien davantage de l'y voir arriver.

Tout le monde étoit déjà arrivé dans le cabinet du Conſeil, & Monſieur le Duc d'Orléans auſſi. On y étoit debout & épars. J'étois dans un coin du bas bout, cauſant avec Monſieur le Prince de Conti, Monſieur le Maréchal de Tallard, & un autre qui m'échappa, lorſque je vis entrer l'Abbé Dubois en habit court, avec ſon maintien ordinaire : nous ne l'attendions point un tel jour; ce qui fit que naturellement nous nous écriâmes. Cela lui fit tourner la tête; & voyant Monſieur le Prince de Conti venir à

lui, il s'avança deux pas vers lui : ce Prince lui parla de tous les ordres si brusquement reçus le matin, même tous à la fois, de sa prompte arrivée au Conseil, si peu de momens après cette cérémonie, quoique faite au loin de Paris; de son Sacre qui alloit suivre de si près; de sa surprise & de celle de tout le monde, & tout de suite lui fit un compliment, avec tout l'esprit & la malignité possibles, qui tenoit d'un assez plaisant Sermon, & qui auroit plus que démâté tout autre. Dubois, qui n'avoit pas eu l'instant de placer une seule parole, le laissa dire; puis répondit froidement, que s'il étoit un peu plus instruit de la vérité de l'antiquité, il trouveroit ce qui l'étonnoit fort, peu étrange, puisque lui Abbé, ne faisoit que suivre l'exemple de St. Ambroise, dont il se mit à raconter l'ordination qu'il étala. Je n'en entendis pas le récit; car dans le moment que j'ouis nommer St. Ambroise, je m'en fus brusquement à l'autre bout du cabinet, saisi de la peur de ne pouvoir m'empêcher de lui dire d'achever; car je sentois que cela me prenoit à la gorge.

Cette citation, plus que mal-adroite, de St. Ambroise, courut bientôt le monde avec l'effet qu'on peut penser. La nomination &

cette ordination ſe firent dans la fin de Février.

J'acheverai tout de ſuite ce qui regarde cette matière, pour ne la pas ſéparer, ou n'avoir pas à y revenir. Il eut les Bulles au commencement de Mai, & fut ſacré le Dimanche, neuf Juin. Tout Paris & toute la Cour y furent conviés. Je ne le fus point. J'étois très-mal avec lui, parce que je ne le ménageois guère, avec Monſieur le Duc d'Orléans, ſur les vues du Cardinalat, & ſur ſon abandon dans les affaires, à ce qui convenoit aux Anglais & à l'Empereur, par lequel il comptoit parvenir à la pourpre Romaine. Comme il redoutoit ma liberté, ma franchiſe, ma façon de parler à Monſieur le Duc d'Orléans, qui lui faiſoient de fréquentes impreſſions, quoique je m'en donnaſſe aſſez rarement la peine, & qu'il avoit celle de les effacer, il revenoit à moi de tems en tems, me ménageoit, me courtiſoit toujours, pourtant, tant qu'il pouvoit, détournant la confiance que Monſieur le Duc d'Orléans avoit en moi, qu'il reſſerroit ſans ceſſe, mais qu'il ne pouvoit arrêter totalement, ni même long-tems, quoique je me retiraſſe beaucoup, par le dégoût de tout ce que je voyois. Ainſi, nous étions bien en

apparence quelquefois, & ſouvent mal. Ce Sacre devoit être magnifique, & Monſieur le Duc d'Orléans devoit y aſſiſter. Il y aſſiſta malgré toute l'énergie de mes repréſentations.

Le Val-de-Grace fut choiſi pour y faire le Sacre; comme étant un Monaſtère Royal, le plus magnifique de Paris, & la plus ſingulière Egliſe. Le Cardinal de Rohan fit la Cérémonie, aſſiſté des Evêques de Nantes & de Clermont. L'Egliſe fut ſuperbement parée; toute la France, invitée, n'oſa haſarder de ne s'y pas montrer, & tout ce qui le put, pendant la Cérémonie.

Il y eut des tribunes, à jalouſies, préparées pour les Ambaſſadeurs & autres Miniſtres Proteſtans. Il y en eut une, entr'autres, plus magnifique pour Monſieur le Duc d'Orléans, & Monſieur le Duc de Chartres qu'il y mena; il y en eut pour les Dames; & comme Monſieur le Duc d'Orléans entra dans le Monaſtère, & que ſa tribune ſe trouva au dedans, le Cloître fut ouvert à tous venans; tellement que le dehors & le dedans furent remplis de rafraîchiſſemens de toutes les ſortes, & d'Officiers qui les faiſoient diſtribuer avec profuſion. Les premiers Gentils-hommes de la Chambre de

Monſieur le Duc d'Orléans, & ſes premiers Officiers firent les honneurs de la Cérémonie, placèrent les gens diſtingués, les reçurent, les conduiſirent; & d'autres de ſes Officiers, prirent les mêmes ſoins à l'égard des gens moins conſidérables, tandis que tout le Guet & toute la Police étoient occupés à faire aborder, ranger, ſortir les carroſſes ſans nombre, avec tout l'ordre & la commodité poſſibles.

Tous les Prélats, les Abbés diſtingués, & quantité de Laïcs conſidérables, furent invités, pendant la Cérémonie, par les Officiers de Monſieur le Duc d'Orléans, à dîner au Palais-Royal. Les mêmes firent les honneurs du Feſtin, qui fut ſervi avec la plus ſplendide abondance & délicateſſe, & apprêté & ſervi par les Officiers de Monſieur le Duc d'Orléans, & à ſes dépens. Il y eut deux tables de trente couverts, chacune dans une grande pièce du grand appartement, qui furent remplies de ce qu'il y avoit de plus conſidérable à Paris, & pluſieurs autres tables également bien ſervies, en d'autres pièces voiſines, pour des gens moins diſtingués. Monſieur le Duc d'Orléans donna au nouvel Archevêque, un diamant de grand prix, pour lui ſervir d'anneau.

Le Samedi ſept Août, Dubois ſe trouva ſi mal, que les Chirurgiens & les Médecins, lui déclarèrent qu'il lui falloit faire une opération, qui étoit très-urgente, ſans laquelle il ne pouvoit eſpérer de vivre que très-peu de jours, parce que l'abcès ayant crêvé dans la veſſie, le jour qu'il avoit monté à cheval, y mettroit la gangrène, ſi elle n'y étoit déjà, par l'épanchement du pus; & lui dirent, qu'il falloit le tranſporter ſur le champ à Verſailles, pour lui faire cette opération.

Le trouble de cette terrible annonce l'abattit ſi fort, qu'il ne put être tranſporté en litière de tout le lendemain Dimanche huit; mais le Lundi neuf, à cinq heures du matin, après l'avoir laiſſé repoſer, les Médecins & les Chirurgiens lui proposèrent de recevoir les Sacremens, & de lui faire l'opération auſſi-tôt après; il envoya chercher un Récollet de Verſailles.

Comme on rentra dans ſa chambre, on lui propoſa de recevoir le Viatique; il s'écria que cela étoit bien dit, mais qu'il y avoit une cérémonie pour les Cardinaux, qu'il ne ſavoit point, & qu'il falloit envoyer le demander au Cardinal de Biſſy, à Paris.

Chacun ſe regarda, & l'on comprit qu'il vouloit tirer en longueur; mais comme l'o-

pération pressoit, ils la lui proposèrent sans attendre davantage. La Faculté, qui voyoit le danger imminent du moindre retardement, le manda à Monsieur le Duc d'Orléans, à Meudon, qui, sur le champ, vint à Versailles, dans la première voiture qu'il trouva sous sa main. Il exhorta le Cardinal à l'opération, puis demanda, à la Faculté, s'il y avoit de la sûreté en la faisant. Les Médecins & les Chirurgiens répondirent qu'ils ne pouvoient rien assurer là-dessus, mais bien que le Cardinal n'avoit pas deux heures à vivre, si on ne la lui faisoit pas à l'instant. Monsieur le Duc d'Orléans retourna au lit; il le pria tant, & si bien, qu'il y consentit. L'opération se fit donc sur les cinq heures, en cinq minutes, par la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, en survivance de Maréchal, qui étoit présent avec Chirac, & quelques autres Médecins & Chirurgiens célèbres. Monsieur le Duc d'Orléans rentra dans sa chambre aussi-tôt après, où la Faculté ne lui dissimula point qu'à la nature de la plaie, & de ce qui en étoit sorti, le malade n'en avoit pas pour long-tems. Il mourut précisément vingt-quatre heures après, le Mardi 10 Août, à cinq heures du soir. La fortune s'étoit bien jouée

de lui, & s'étoit fait acheter longuement & chèrement par toutes ſortes de peines, de ſoins, de projets, de menées, d'inquiétudes, de travaux, de tourmens d'eſprit, & elle ſe déploya enfin ſur lui par des torrens précipités de grandeur, de puiſſances, de richeſſes démeſurées, pour ne l'en laiſſer jouir que quatre ans, dont je mets l'époque à ſa charge de Secrétaire d'Etat; & deux ſeulement, ſi on la met à ſon Cardinalat ou à ſon premier Miniſtère, pour lui tout arracher au plus riant, & au plus complet de ſa jouiſſance, à ſoixante-ſix ans. Il mourut Surintendant des Poſtes, Cardinal, Archevêque de Cambrai, avec ſept Abbayes, dont il fut inſatiable juſqu'à la fin; & il avoit commencé des ouvertures pour s'emparer de celles de Cîteaux, des Prémontrés, & des autres Chefs d'Ordres; & il fut avéré après, qu'il avoit une penſion d'Angleterre, de neuf cent quatre-vingt mille livres.

J'ai eu la curioſité de rechercher ſon revenu; & j'ai cru curieux, de mettre ici ce que j'en ai trouvé, en diminuant même celui des bénéfices, pour éviter toute enflure. J'ai mis pareillement au rabais ce qu'il tiroit de ſes appointemens de premier Mi-

niſtre & des Poſtes. Je crois auſſi qu'il avoit vingt mille livres du Clergé, comme Cardinal; mais je n'ai pu le ſavoir avec certitude. Ce qu'il avoit eu & réaliſé de Law, étoit immenſe; il s'en étoit fort ſervi pour ſon Cardinalat; mais il lui en étoit reſté un prodigieux argent comptant. Il avoit une extrême quantité de la plus belle vaiſſelle d'argent & de vermeil, & la plus admirablement travaillée, des plus riches meubles, des plus rares bijoux de toutes ſortes, des plus beaux & des plus rares attelages de tous les pays, & des plus ſomptueux équipages. Sa table étoit exquiſe & ſuperbe en tout. Il en faiſoit fort bien les honneurs, quoique extrêmement ſobre, & par nature & par régime.

La place de Précepteur de Monſieur le Duc d'Orléans lui avoit procuré l'Abbaye de Nogent-ſous-Corny; le mariage de ce Prince, celle de Saint-Juſt; ſes premiers voyages d'Hannover & d'Angleterre, celles de Marivaux & Bourgueil, les trois autres vinrent enſuite de ſes travaux.

Apperçu des revenus du Cardinal DUBOIS.

Cambrai.	120,000	
Nogent-ſous-Corny. .	10,000	
Saint-Juſt.	10,000	
Marivaux.	12,000	
Bourgueil.	12,000	324,000 liv.
Berguet-Saint-Vinox.	60,000	
Saint-Bertin.	80,000	
Cercamp.	20,000	
Premier Miniſtre. . .	150,000	
Les Poſtes.	100,000	1,230,000 liv.
Penſion d'Angleterre.	980,000	
		1,534,000 liv.

LE Mercredi au ſoir, le lendemain de ſa mort, il fut porté de Verſailles à Paris, dans l'Egliſe du Chapitre de Saint-Honoré, où il fut enterré quelques jours après. Les Académies, dont il étoit, lui firent faire chacune un ſervice, où elles aſſiſtèrent. L'Aſſemblée du Clergé, un autre comme à ſon Préſident, & en qualité de premier Miniſtre. Il y en eut un à Notre-Dame, où le Cardinal de Noailles officia, & où les Cours Supérieures aſſiſtèrent. Il n'y eut d'Oraiſon Funèbre à aucune; on n'oſa en ha-

farder. Son frère, plus vieux que lui, & honnête homme, qu'il avoit fait venir, lorfqu'il fut Secrétaire d'Etat, demeura avec la charge de Secrétaire du Cabinet qu'il avoit, & qu'il lui avoit donnée, & les Ponts & Chauffées, qu'il lui procura, à la mort de Monfieur de Beringhem, premier Ecuyer, qui les avoit, & qui s'en étoit très-dignement acquitté.

Ce Dubois, qui étoit très-modefte, trouva un immenfe héritage. Il n'avoit qu'un fils, Chanoine de Saint-Honoré, qui n'avoit voulu ni places, ni bénéfices, & qui vivoit très-faintement. Il ne voulut prefque rien toucher de cette riche fucceffion. Il en employa à faire à fon oncle, une efpèce de Maufolée beau, mais modefte, plaqué contre la muraille, au bas de l'Eglife où le Cardinal eft enterré, avec une infcription fort chrétienne, & employa l'autre partie en aumônes.

Singularités du Cardinal Dubois.

LES fcènes publiques du Cardinal Dubois, depuis fur-tout qu'étant devenu le Maître, il ne les contint plus, feroient un Livre. La fougue lui faifoit faire quelque-

ſois le tour entier & redoublé d'une chambre, courant ſur les tables & les fauteuils, ſans toucher les pieds à terre; & Monſieur le Duc d'Orléans m'a dit, plus d'une fois, en avoir été témoin en bien des occaſions.

Le Cardinal de Gêvres vint ſe plaindre à Monſieur le Duc d'Orléans, de ce que le Cardinal Dubois venoit de l'envoyer promener, dans les termes les plus ſales.

Madame de Cheverny, devenue veuve, s'étoit retirée quelque tems après aux Incurables. La place de Gouvernante des filles de Monſieur le Duc d'Orléans, avoit été donnée à Madame de Conflans. Un peu après le Sacre, Madame la Ducheſſe d'Orléans lui demanda ſi elle avoit été chez le Cardinal Dubois; là-deſſus, Madame de Conflans répondit que non; & qu'elle ne voyoit pas pourquoi elle iroit, la place que L. A. R. lui avoit donnée, étant ſi éloignée d'avoir trait à aucune affaire. Madame la Ducheſſe d'Orléans inſiſta, ſur ce que le Cardinal Dubois étoit à l'égard de Monſieur le Duc d'Orléans. Madame de Conflans ſe défendit, & dit finalement que c'étoit un fou qui inſultoit tout le monde, & qu'elle ne vouloit point s'y expoſer. Elle

avoit de l'eſprit & du bon ſens, & elle avoit grandement de dignité, quoique fort polie. Madame la Ducheſſe d'Orléans ſe mit à rire de ſa frayeur, & lui dit, que, n'ayant rien à lui demander, ni à lui repréſenter, mais ſeulement à lui rendre compte de l'emploi que Monſieur le Duc d'Orléans lui avoit donné, c'étoit une politeſſe qui ne pouvoit que plaire au Cardinal, & lui en attirer de ſa part, bien loin d'avoir rien de déſagréable à en craindre; elle finit par lui dire, que cela convenoit, & qu'elle vouloit qu'elle y allât. La voilà donc partie; car c'étoit à Verſailles, au ſortir du dîner, & arrivée dans un grand cabinet, où il y avoit huit ou dix perſonnes qui attendoient pour parler au Cardinal, qui étoit auprès de la cheminée avec une femme qu'il traitoit aſſez librement. La peur en prit à Madame de Conflans, qui étoit petite, & qui en rapetiſſa encore. Toutefois elle s'approcha, comme cette femme ſe retiroit. Le Cardinal la voyant, s'avança, & lui demanda vivement ce qu'elle vouloit. „ Monſeigneur, lui dit-elle...... Oh! Monſeigneur...... Monſeigneur, interrompit le „ Cardinal, cela ne ſe peut pas, — mais „ Monſeigneur, reprit-elle, — je vous le

„ dis encore, interrompit de nouveau le „ Cardinal, quand je vous dis que cela ne „ ſe peut pas, c'eſt que cela ne ſe peut „ pas. „ Monſeigneur, voulut encore dire Madame de Conflans, pour expliquer qu'elle ne demandoit rien, le Cardinal lui ſaiſit les deux pointes des épaules, la revire, la pouſſe du poing par le dos : & “ allez, „ dit-il, & me laiſſez en repos. „ Elle penſa tomber platte, & s'enfuit en furie, pleurant à chaudes larmes, & arrive en cet état chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, à qui, à travers ſes ſanglots, elle conte ſon aventure.

On étoit ſi accoutumé aux incartades du Cardinal; & celle-là fut trouvée ſi ſingulière, & ſi plaiſante, que le récit en cauſa des éclats de rire, qui achevèrent d'outrer la pauvre Madame de Conflans, qui jura bien que de ſa vie, elle ne remettroit les pieds chez cet extravagant.

Il mangeoit tous lès ſoirs un poulet pour tout ſouper & ſeul. Je ne ſais par quelle mépriſe, ce poulet fut oublié un ſoir. Comme il fut prêt à ſe coucher, il s'aviſa de ſon poulet, ſonna, tempêta après ſes gens qui accoururent, & qui l'écoutèrent froidement. Le voilà à crier de plus belle après

ſon poulet, & après ſes gens de le ſervir ſi tard. Il fut bien étonné qu'ils lui répondirent tranquillement qu'il avoit mangé ſon poulet; mais que s'il lui plaiſoit, ils en alloient faire mettre un autre à la broche. „ Comment, dit-il, j'ai mangé mon poulet! „ L'aſſertion hardie & froide de ſes gens le perſuada, & ils ſe moquèrent de lui.

Portrait hiſtorique, ſingularités. Anecdotes du Duc DE LAUZUN.

LE Duc de Lauzun étoit un petit homme blondaſſe, bien fait dans ſa taille, de phyſionomie haute, pleine d'eſprit, qui impoſoit, mais ſans aucun agrément dans le viſage, à ce que j'ai oüi dire aux gens de ſon tems; plein d'ambition, de caprices, de fantaiſie, jaloux de tout, voulant toujours paſſer le but, jamais content de rien, ſans lettres, ſans aucun ornement ni agrément dans l'eſprit, naturellement chagrin, ſolitaire, ſauvage, fort noble dans toutes ſes façons, méchant & malin par nature, encore plus par jalouſie & par ambition, & toutefois bon ami, quand il l'étoit; ce qui étoit rare; & bon parent, volontiers, ennemi même

des indifférens, & terrible aux défauts, & à trouver & à donner des ridicules; extrêmement brave & aussi dangereusement hardi, courtisan, également altier & rampant, & plein de recherches, d'industrie, d'intrigues, de bassesses pour arriver à ses fins; avec cela, dangereux aux Ministres, à la Cour redouté de tous, & plein de traits cruels & aiguisés, qui n'épargnoient personne.

Il vint à la Cour sans aucun bien, cadet de Gascogne fort jeune, débarqué de sa Province, sous le nom de Peguilhem. Le Maréchal de Grammont, cousin-germain de son père, le retira chez lui; il étoit alors dans la première considération à la Cour, dans la confidence de la Reine mère & du Cardinal Mazarin, & avoit le Régiment des Gardes, & la survivance pour le Comte de Guiche, son fils aîné, qui, de son côté, étoit la fleur des braves & des Dames, & des plus avant dans les bonnes graces du Roi & de la Comtesse de Soissons, nièce du Cardinal, de chez laquelle le Roi ne bougeoit pas, & qui étoit la Reine de la Cour. Le Comte de Guiche y introduisit le Marquis de Peguilhem, qui, en fort peu de tems, devint Favori du Roi, qui lui donna un Régiment de Dragons, en le créant; & bientôt après, il le fit Maré-

chal de Camp, & créa pour lui la charge de Colonel-Général des Dragons.

Le Duc de Mazarin, déja retiré de la Cour 1669, voulut se défaire de sa charge de Grand-Maître de l'Artillerie : Peguilhem en eut le vent des premiers; il la demanda au Roi, qui la lui promit, mais sous le secret pour quelques jours. Le jour venu, que le Roi avoit dit qu'il le déclareroit, Peguilhem, qui avoit les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, qu'on nomme aussi les grandes entrées, alla attendre la sortie du Roi, du Conseil des Finances, dans une pièce où personne n'entroit pendant le Conseil, entre celle où toute la Cour attendoit, & celle où le Conseil se tenoit : il y trouva Nyest, premier valet de chambre en quartier, qui lui demanda par quel hasard il y venoit.

Peguilhem, sûr de son affaire, crut se dévouer le premier valet de chambre, en lui faisant confidence de ce qui alloit se déclarer en sa faveur. Nyest lui en témoigna sa joie, puis tire sa montre, & vit qu'il avoit encore le tems d'aller exécuter, disoit-il, quelque chose de court & de pressé que le Roi lui avoit ordonné. Il monte quatre à quatre un petit degré, au haut duquel étoit

étoit le bureau où Louvois travailloit toute la journée; car, à St. Germain, les logemens étoient fort petits & fort rares, & les Miniſtres, & preſque toute la Cour, logeoient chacun chez ſoi à la ville. Nyeſt entre dans le bureau de Louvois, & l'avertit qu'au ſortir du Conſeil des Finances, dont Louvois n'étoit point, Peguilhem devoit être déclaré Grand-Maître de l'Artillerie, & lui dit tout ce qu'il venoit d'apprendre de lui-même, & où il l'avoit laiſſé.

Louvois haïſſoit Peguilhem, ami de Colbert ſon émule, & il en craignoit la faveur & les hauteurs, dans une charge qui avoit trop de rapports néceſſaires avec ſon département de la Guerre, & de laquelle il envahiſſoit les fonctions & l'autorité tant qu'il pouvoit, & qu'il ſentoit que Peguilhem ne ſeroit d'humeur, ni de faveur à ſouffrir. Il embraſſe Nyeſt, le remercie, le renvoie au plus vîte, prend quelques papiers pour lui ſervir d'introduction, deſcend, & trouve Peguilhem & Nyeſt dans cette pièce ci-devant dite.

Nyeſt fait le ſurpris de voir arriver Louvois, & lui dit que le Conſeil n'a pas levé. „ N'importe, répond Louvois, je veux entrer : j'ai quelque choſe de preſſé à dire

„ au Roi, „ & tout de ſuite entre. Le Roi ſurpris lui demande ce qui l'amène, ſe lève & va à lui. Louvois le tire dans l'embraſure d'une fenêtre, lui dit qu'il va déclarer Peguilhem Grand-Maître de l'Artillerie; qu'il l'attend à la ſortie du Conſeil, dans la pièce voiſine; que Sa Majeſté eſt pleinement maîtreſſe de ſes graces & de ſon choix; mais qu'il a cru de ſon ſervice de lui repréſenter l'incompatibilité qui eſt entre Peguilhem & lui, ſes caprices, ſes hauteurs; qu'il voudra tout faire & tout changer dans l'Artillerie; que cette charge a une ſi néceſſaire connexion avec le département de la Guerre, qu'il eſt impoſſible que le ſervice s'y faſſe, parmi des entrepriſes & de fantaiſies continuelles, jointes à la méſintelligence déclarée entre le Grand-Maître & le Secrétaire d'Etat, dont le moindre inconvénient ſera d'importuner Sa Majeſté, tous les jours, de leurs querelles & de leurs réciproques prétentions, dont il faudra qu'elle ſoit Juge à tout moment.

Le Roi ſe ſentit extrêmement piqué de voir ſon ſecret ſu de celui à qui principalement il le vouloit cacher; il répond à Louvois, d'un air fort ſérieux, que cela n'eſt point fait encore, le congédie, & va

ſe raſſeoir au Conſeil. Un moment après qu'il fut levé, le Roi ſort pour aller à la Meſſe, voit Peguilhem, & paſſe ſans lui rien dire.

Peguilhem fort étonné, attend le reſte de la journée; & voyant que la déclaration promiſe ne venoit point, en parle au Roi, à ſon petit coucher. Le Roi lui répond que cela ne ſe peut encore, & qu'il verra. L'ambiguité de ſa réponſe & ſon ton ſec alarment Peguilhem. Il avoit le vol des Dames & le jargon de la galanterie, & va trouver Madame de Monteſpan, à qui il conte ſon inquiétude, & la conjure de la faire ceſſer. Elle lui promit merveille, & l'amuſa ainſi pluſieurs jours.

Las de ce manège, & ne pouvant deviner d'où lui venoit ce mal, il prend la réſolution incroyable d'épier un tête-à-tête du Roi & de Madame de Monteſpan, par l'entremiſe d'une femme de chambre. Par leur converſation il apprit l'obſtacle que Louvois avoit mis à ſa charge, la colere du Roi de ce que ſon ſecret étoit éventé, ſa réſolution de ne lui point donner l'Artillerie par ce dépit, & pour éviter les querelles & l'importunité continuelle d'avoir à les décider entre Peguilhem & Louvois. Il entendit tous

les propos qui ſe tinrent de lui entre le Roi & Madame de Monteſpan, & que celle-ci, qui lui avoit promis tous bons offices, lui en rendit tous les mauvais qu'elle put.

Madame de Monteſpan ſe mit enſuite à ſa toilette, pour aller à la répétition d'un ballet où le Roi, la Reine & toute la Cour devoient aller. La même femme de chambre fit ſortir Peguilhem. De là il s'en vint ſe coller à la chambre de Madame de Monteſpan. Lorſqu'elle en ſortit pour aller à la répétition du ballet, il lui préſenta la main, & lui demanda, avec un air plein de douceur & de reſpect, s'il pouvoit ſe flatter qu'elle eut daigné ſe ſouvenir de lui auprès du Roi. Elle lui aſſura qu'elle n'y avoit point manqué, & lui compoſa, comme elle lui plut, tous les ſervices qu'elle venoit de lui rendre. Par-ci par-là il l'interrompoit crédulement des queſtions pour la mieux enferrer; puis s'approchant de ſon oreille, il lui dit qu'elle étoit une menteuſe, une friponne, & lui répéta mot pour mot toute la converſation du Roi & d'elle. Madame de Monteſpan en fut ſi troublée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre un ſeul mot, & eut peine de gagner le lieu où elle alloit, avec une grande difficulté à ſurmon-

image
not
available

avec fureur qu'il ne servira de sa vie un Prince qui lui manque de parole. Le Roi, transporté de colère, fit peut-être dans ce moment la plus belle action de sa vie; il se tourne à l'instant, ouvre sa fenêtre, jette sa canne dehors, dit qu'il seroit fâché d'avoir frappé un homme de qualité, & sort.

Le lendemain matin, Peguilhem, qui n'avoit osé se montrer depuis, fut arrêté dans sa chambre, & conduit à la Bastille. Il étoit ami intime de Guestri, favori du Roi, pour lequel il avoit créé la charge de Grand-Maître de la Garde-robe. Celui-ci osa parler en sa faveur, & tâcher de rapprocher ce goût infini qu'il avoit pris pour lui. Il réussit à toucher le Roi d'avoir fait tourner la tête à Peguilhem, par le refus d'une aussi grande charge, sur laquelle il avoit cru devoir compter, d'après sa parole; tellement que le Roi voulut réparer ce refus.

Il donna l'Artillerie au Comte de Lude, Chevalier de l'Ordre en 1661, qu'il aimoit fort par l'habitude & la conformité des goûts. Il étoit Capitaine & Gouverneur de St. Germain, & premier Gentilhomme de la Chambre. Il le fit Duc non-vérifié ou à brevêt en 1675. La Duchesse de Lude, Dame

d'Honneur de la Dauphine de Savoye, veuve ſans enfans, étoit ſa ſeconde femme. Il vendit ſa charge de premier gentilhomme de la Chambre, pour payer l'Artillerie au Duc de Gêvres, qui étoit Capitaine des Gardes du Corps; & le Roi fit offrir cette dernière charge, en dédommagement, à Peguilhem dans la Baſtille.

Peguilhem voyant cet incroyable & prompt retour du Roi pour lui, prit aſſez d'audace pour ſe flatter d'en tirer un plus grand parti, & refuſa. Le Roi ne s'en rebuta point. Gueſtry alla prêcher ſon ami dans la Baſtille, & obtint, à grande peine, qu'il auroit la bonté d'accepter l'offre & l'ordre du Roi. Dès qu'il eut accepté, il ſortit de la Baſtille, alla ſaluer le Roi, & prêter le ſerment de ſa nouvelle charge, & vendit les Dragons. Il avoit eu, dès 1665, le Gouvernement du Berry, à la mort du Maréchal de Clerembaut.

Je ne parle point de ſes aventures avec Mademoiſelle, & de l'extrême folie qu'il fit de différer ſon mariage avec elle, auquel le Roi avoit conſenti, & pour obtenir que le mariage fût à la Meſſe du Roi; ce qui donna le tems à Monſieur, pouſſé par M. le Prince, d'aller tous deux faire des

repréſentations au Roi, qui l'engagèrent de rétracter ſon conſentement; ce qui rompit le mariage. Mademoiſelle jetta feu & flammes; mais Peguilhem qui, depuis la mort de ſon père, avoit pris le nom de Comte de Lauzun, en fit au Roi le grand ſacrifice de bonne grace, & plus ſagement qu'il ne lui appartenoit. Il avoit eu la compagnie des cent Gentilshommes de la Maiſon du Roi, au Bec de Corbin, qu'avoit ſon père, & venoit d'être fait Lieutenant-Général.

En 1670, le Roi voulut faire un voyage triomphant avec les Dames, pour aller viſiter ſes places de Flandre, accompagné d'un corps d'armée & de toutes les troupes de ſa Maiſon, tellement que l'alarme en fut grande dans le Pays-Bas, que le Roi prit ſoin de raſſurer. Il donna le commandement du total au Comte de Lauzun, avec la Patente de Général d'Armée. Il en fit les fonctions avec beaucoup d'intelligence, une galanterie & une magnificence extrêmes. Cet éclat & cette marque ſi diſtingués de la faveur de Lauzun, donna à penſer à Louvois que Lauzun ne le ménageoit en aucune ſorte.

Ce Miniſtre ſe joignit à Madame de Monteſpan, qui ne lui avoit pas pardonné la découverte qu'il avoit faite & les injures

atroces qu'il lui avoit dites; ils firent ſi bien tous deux, qu'ils réveillèrent dans le Roi le ſouvenir de l'épée briſée; l'inſolence d'avoir, ſi peu après, & encore dans la Baſtille, refuſé pluſieurs jours la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps, & le firent regarder comme un homme qui ne ſe connoiſſoit plus, qui avoit ſuborné Mademoiſelle, juſqu'à s'être vu près de l'épouſer, & s'en être fait aſſurer des biens immenſes; enfin, comme un homme très-dangereux par ſon audace, & qui s'étoit mis en tête de ſe dévouer les troupes, par ſa magnificence, ſes ſervices aux Officiers, & par la manière dont il avoit vécu avec elles au voyage de Flandre, & s'en étoit fait adorer. Ils lui firent comme un crime d'être demeuré ami, & en grande liaiſon avec la Comteſſe de Soiſſons, renvoyée de la Cour, & ſoupçonnée de crimes. Il faut bien qu'ils en aient donné quelqu'un à Lauzun, par le traitement barbare qu'ils vinrent à bout de lui faire. Les menées durèrent toute l'année 1671, ſans que Lauzun pût s'appercevoir de rien au viſage du Roi, ni à celui de Madame de Monteſpan, qui le traitoient avec la diſtinction & la familiarité ordinaires.

Il ſe connoiſſoit fort en pierreries, & à

les faire bien monter; & Madame de Montespan l'y employoit fort souvent. Un soir du milieu de novembre 1671, qu'il arrivoit de Paris, où Madame de Montespan l'avoit envoyé le matin, pour des pierreries, comme le Comte de Lauzun ne faisoit que mettre pied à terre & entrer dans sa chambre, le Maréchal de Rochefort, Capitaine des Gardes en quartier, y entra au même moment, & l'arrêta. Lauzun, dans les dernières surprises, voulut savoir pourquoi, voir le Roi, ou Madame de Montespan, au moins leur écrire. Tout lui fut refusé. Il fut conduit à la Bastille; & peu après à Pignerol, où il fut enfermé sous une basse voûte. Sa charge de Capitaine des Gardes-du-Corps fut donnée à M. de Luxembourg; & le Gouvernement du Berry, au Duc de la Rochefoucault, qui, à la mort de Guestri, au passage du Rhin, le 15 Juin 1674, fut fait Grand-Maître de la Garde-Robe.

On peut juger de l'état d'un homme tel qu'étoit Lauzun, précipité en un clin-d'œil, de si haut, dans un cachot du château de Pignerol, sans voir personne, & sans imaginer pourquoi. Il s'y soutint long-tems; mais à la fin, il tomba si malade, qu'il fallut songer à se confesser. Je lui ai oui conter

qu'il craignit un Prêtre ſuppoſé; qu'à cauſe de cela, il voulut opiniâtrément un Capucin; & dès qu'il fut venu, il lui ſauta à la barbe, & la tira tant qu'il put, de tous côtés, pour voir ſi elle n'étoit point poſtiche. Il fut quatre ou cinq ans dans le cachot.

Les priſonniers trouvent des induſtries que la néceſſité apprend. Il y en avoit au-deſſus de lui, & à côté, auſſi plus haut. Ils trouvèrent moyen de lui parler. Ce commerce les conduiſit à faire un trou bien caché, pour s'entendre plus aiſément; puis de l'accroître, & de ſe viſiter.

Le Surintendant Fouquet étoit enfermé dans leur voiſinage, depuis 1664, qu'il y avoit été conduit de la Baſtille, où on l'avoit amené de Nantes, où le Roi étoit; il l'avoit fait arrêter le 6 Septembre 1661, & mener à Baſtille. Il ſut, par ſes voiſins, qui avoient trouvé auſſi le moyen de le voir, que Lauzun étoit ſous eux. Fouquet, qui ne recevoit aucune nouvelle, en eſpéra par lui, & eut grande envie de le voir. Il l'avoit laiſſé jeune homme, pointant à la Cour par le Maréchal de Grammont; bien reçu chez la Comteſſe de Soiſſons, d'où le Roi ne bougeoit & le voyoit de bon œil. Les pri-

ſonniers, qui avoient commerce avec lui, firent tant, qu'ils le perſuadèrent de ſe laiſſer hiſſer par leur trou, pour voir Fouquet chez eux, que Lauzun étoit auſſi bien aiſe de voir. Les voilà donc enſemble; & Lauzun à conter ſa fortune & ſes malheurs à Fouquet. Le malheureux Surintendant ouvrit les oreilles, & de grands yeux, quand il entendit dire à ce cadet de Gaſcogne, trop heureux d'être recueilli & hébergé chez le Maréchal de Grammont, qu'il avoit été Général des Dragons, Capitaine des Gardes, & qu'il avoit eu la Patente & la fonction de Général d'Armée. Fouquet ne ſavoit plus où il en étoit, le crut fou; & qu'il lui narroit ſes viſions, quand il lui raconta comment il avoit manqué l'Artillerie, & ce qui s'étoit paſſé après là-deſſus; mais il ne douta plus de ſa folie arrivée à ſon comble, juſqu'à avoir peur de ſe trouver avec lui, quand il lui raconta ſon mariage avec Mademoiſelle, conſenti par le Roi; comment rompu; & tous les biens qu'elle lui avoit aſſurés. Cela refroidit fort leur commerce du côté de Fouquet, qui, lui croyant totalement la cervelle renverſée, ne prenoit, que pour des contes en l'air, les nouvelles que Lauzun lui diſoit de tout ce qui s'étoit

paſſé dans le monde, depuis la priſon de l'un, juſqu'à la priſon de l'autre.

Celle du malheureux Surintendant fut un peu adoucie avant celle de Lauzun; ſa femme, & quelques Officiers du Château de Pignerol, eurent la permiſſion de le voir & de lui apprendre des nouvelles du monde: une des premières choſes qu'il leur dit fut de plaindre ce pauvre Peguilhem, qu'il avoit laiſſé jeune, & ſur un aſſez bon pied, à la Cour pour ſon âge, à qui la tête avoit tourné, & dont on cachoit la folie dans cette maiſon; mais quel fut ſon étonnement, quand tous lui dirent & lui aſſurèrent la vérité des mêmes choſes, qu'il avoit ſue de lui! il n'en revenoit point, & fut tenté de croire à tous la cervelle dérangée. Il fallut du tems pour le perſuader.

A ſon tour, Lauzun fut tiré du cachot, & eut une chambre, & bientôt après, la même liberté qu'on avoit donnée à Fouquet, enfin de ſe voir tous deux tant qu'ils voulurent. Je n'ai jamais ſu ce qui en déplut à Lauzun, mais il ſortit de Pignerol ſon ennemi, & a fait depuis tant du pis qu'il a pu à Fouquet, & après ſa mort, juſqu'à la ſienne & à ſa famille.

Le Comte de Lauzun avoit quatre ſœurs,

qui toutes quatre n'avoient rien : l'aînée fut Fille d'Honneur de la Reine-Mère, qui la fit épouser, en 1663, à Nogent, qui étoit Capitaine de la Porte, & Maître de la Garde-Robe, tué au passage du Rhin, laissant un fils & des filles ; la seconde épousa Belzunce, & passa sa vie avec lui dans la Provence ; la troisième fut Abbesse de Notre-Dame de Saintes ; & la quatrième, de Ronceray à Angers.

Madame de Nogent n'avoit, ni moins d'esprit, ni guère moins d'intrigues que son frère ; mais bien plus suivies, & bien moins extraordinaires que lui, quoiqu'elle en eût aussi sa part ; mais elle fut arrêtée par l'extrême douleur de la perte de son mari, dont elle porta, tout le reste de sa vie, le premier grand deuil de veuve, & les contraignantes bienséances. Ce fut la première qui s'en avisa ; Madame Deraubrun, sa belle-sœur, suivit son exemple ; & dans ces derniers tems, Madame de Savoye.

Malgré ce deuil, Madame de Nogent plaça l'argent des Brévets de retenue de la dépouille de son frère, & des Dragons qu'il avois eus pour rien, Régiment & Charge de Colonel-Général, qu'il avoit vendus, & prit soin du reste de son bien, & en accu-

mula si bien les revenus, & les fit si bien valoir pendant sa longue prison, qu'il en sortit entièrement riche. Elle eut enfin la permission de le voir, & fit plusieurs voyages à Pignerol.

Mademoiselle étoit inconsolable de cette longue & dure prison, & faisoit toutes les démarches possibles pour délivrer le Comte de Lauzun. Le Roi résolut enfin d'en profiter pour le Duc du Maine, & de la lui faire acheter bien cher. Il lui en fit faire la proposition, qui n'alla pas à moins que d'assurer, après elle, au Duc du Maine, le Comté d'Eu, le Duché d'Aumale, & sa Principauté de Dombes. Ce don étoit énorme, tant par le prix, que par la dignité & l'étendue de ces trois morceaux : elle avoit de plus assuré ces deux premiers à Lauzun, avec le Duché de St. Fargeau, & la belle Terre de Thiers en Auvergne, lorsque leur mariage fut rompu; & il falloit le faire renoncer à Eu & à Aumale, pour que Mademoiselle en pût disposer en faveur du Duc du Maine.

Mademoiselle ne pouvoit se résoudre à passer sous le joug, & à dépouiller Lauzun de bienfaits si considérables. Elle fut priée jusqu'à la dernière importunité; enfin, me-

nacée par les Miniſtres, tantôt Louvois, tantôt Colbert, duquel elle étoit plus contente, parce qu'il étoit bien de tout tems avec Lauzun, & qu'il la manioit plus doucement que Louvois, ſon ennemi, qui s'étoit toujours réſervé à porter les plus dures paroles, & qui s'en acquittoit encore plus durement. Elle ſentoit ſans ceſſe que le Roi ne l'aimoit point, & ne lui avoit jamais pardonné ce voyage d'Orléans, qu'elle raſſura dans ſa révolte; moins encore, le canon de la Baſtille, qu'elle fit tirer, en ſa préſence, ſur les Troupes du Roi, & qui ſauva Monſieur le Prince & les ſiens, à la journée de St. Antoine. Elle comptoit donc, enfin, que le Roi, éloigné d'elle ſans retour, & qui ne conſentoit à la liberté de Lauzun, que par ſa paſſion d'élever & d'enrichir ſes enfans naturels, ne ceſſeroit de la perſécuter, juſqu'à ce qu'elle eût conſenti, ſans aucune eſpérance de rien rabattre; elle y donna enfin les mains, avec les plaintes & les larmes les plus amères.

Mais, pour validité de la choſe, on trouva qu'il falloit que Lauzun fût en liberté, pour renoncer au don de Mademoiſelle; tellement qu'on prit le biais qu'il avoit beſoin des eaux de Bourbon; & Madame

de

de Montefpan auffi, pour qu'ils puffent y conférer enfemble de cette affaire. Lauzun fut amené, & gardé à Bourbon par un détachement de Moufquetaires, commandés par Maupertuis.

Lauzun vit donc plufieurs fois Madame de Montefpan chez elle à Bourbon; mais il fut fi indigné du grand dépouillement qu'elle lui demanda, pour la condition de fa liberté, qu'après de longues difputes, il n'en voulut plus ouir parler, & fut reconduit à Pignerol, comme il avoit été amené. Cette fermeté n'étoit pas le compte du Roi; il envoya Monfieur de Nogent à Pignerol, après Barin, ami de Lauzun, qui, avec grande peine, obtinrent enfin le confentement de Lauzun, & qui firent réfoudre à un fecond voyage de Bourbon, de lui & de Madame de Montefpan, fous le même prétexte des eaux. Il y fut conduit comme la première fois; & n'a jamais pardonné à Maupertuis la févère pédanterie de fon exactitude.

Ce dernier voyage fe fit dans l'automne de 1680: Lauzun y confentit à tout. Madame de Montefpan revint triomphante. Maupertuis & fes Moufquetaires prirent congé du Comte de Lauzun à Bourbon, d'où il

eut la permiſſion de venir demeurer à Angers ; & incontinent après, cet exil fut élargi, en ſorte qu'il eut la liberté de tout l'Anjou & de la Touraine.

La conſommation de l'affaire fut différée au commencement de Février 1681 ; ainſi, Lauzun n'eut de Mademoiſelle, que Saint-Fargeau & Thiers, après qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'épouſer, en ſe hâtant de le faire, & de ſuccéder à la totalité de ſes immenſes biens. Le Duc du Maine fut inſtruit à faire la cour à Mademoiſelle, qui le reçut très-froidement, & qui lui vit prendre ſes livrées, avec grand dépit, comme une marque de ſa reconnoiſſance ; mais en effet, pour s'en relever & honorer ; car c'étoient celles de Gaſton, que par la ſuite le Comte de Toulouſe prit auſſi.

Lauzun, à qui on avoit fait eſpérer un traitement plus doux, demeura quatre ans à ſe promener dans ces deux Provinces, où il ne s'ennuyoit guère moins que Mademoiſelle faiſoit de ſon abſence. Elle cria, ſe fâcha contre Madame de Monteſpan & contre ſon fils ; elle ſe plaignoit hautement qu'après l'avoir impitoyablement rançonnée, on la trompoit encore, en tenant Lauzun éloigné ; & fit tant de bruit, qu'enfin elle ob-

tint ſon retour à Paris, où il vit aſſidument ſa bienfaitrice.

L'ennui de cette ſorte d'exil, pourtant bien adouci, le jetta dans le gros jeu, & il y fut fort heureux ; toujours beau & ſûr joueur, il y gagna fort gros. Monſieur, qui faiſoit quelquefois de petits ſéjours à Paris, & qui y jouoit gros jeu, lui permit de venir jouer avec lui au Palais-Royal, puis à St. Cloud, où il faiſoit, l'été, de plus longs ſéjours. Lauzun paſſa ainſi pluſieurs années, gagnant & prêtant beaucoup d'argent, & fort noblement ; mais plus il ſe trouvoit près de la Cour, & parmi le grand monde, plus la défenſe d'en approcher lui étoit inſupportable. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il fit demander au Roi la permiſſion d'aller ſe promener en Angleterre, où on jouoit beaucoup, & fort gros jeu ; il l'obtint, & y porta beaucoup d'argent, qui le fit recevoir à bras ouverts à Londres, où il ne fut pas moins heureux qu'à Paris. Jacques II y régnoit, qui le reçut avec diſtinction. La révolution s'y braſſoit déjà. Elle éclata au bout de huit ou dix mois, que Lauzun fut en Angleterre. Elle sembla faite pour lui, par le ſuccès qui lui en revint.

Jacques II ne ſachant plus ce qu'il alloit

devenir; trahi par ses Favoris & par ses Ministres, abandonné de toute sa maison, le Prince d'Orange, maître des cœurs, des troupes & des flottes, & prêt d'entrer dans Londres, le malheureux Monarque confia à Lauzun ce qu'il avoit de plus cher, la Reine & le Prince de Galles, qu'il passa heureusement à Calais. Cette Princesse dépêcha aussitôt un courrier à Versailles, qui suivit de près celui que le Duc de Charot, qui prit depuis le nom de Duc de Béthune, Gouverneur de Calais, & qui y étoit alors, avoit envoyé à l'instant de l'arrivée de la Reine.

Cette Princesse, après ses complimens, insinua que, parmi la joie de se voir en liberté, sous la protection du Roi, avec son fils, elle avoit la douleur de n'oser mener à ses pieds leur Libérateur. La réponse du Roi, après tout ce qu'il y mit de généreux & de galant, fut, qu'il avoit partagé cette obligation avec elle, & qu'il s'étoit hâté de la lui témoigner, en revoyant le Comte de Lauzun, en lui rendant ses bonnes graces; en effet, lorsqu'elle le présenta au Roi, dans la plaine de St. Germain, où le Roi & toute la Famille Royale & toute la Cour vinrent au-devant d'elle, il traita Lauzun parfaitement bien; lui rendit là-même, les

grandes entrées, & lui promit un logement au Château de Verſailles, qu'il lui donna incontinent après. Ce jour-là, il en eut un à Marly. Il eut auſſi un logement dans le Château de St. Germain, choiſi pour le ſéjour de cette fugitive Cour, où le Roi Jacques II arriva bientôt après.

Lauzun fit tout l'uſage qu'un habile Courtiſan ſait faire, de l'une & de l'autre Cour, & de ſe procurer par celle d'Angleterre, l'occaſion de parler au Roi, & de recevoir des commiſſions; enfin il ſut ſi bien s'en aider, que le Roi lui permit de recevoir dans Notre-Dame de Paris, l'ordre de la Jarretiere des mains du Roi d'Angleterre, le lui accorda à ſon ſecond paſſage en Irlande, pour Général de ſon armée auxiliaire, & permit en même tems qu'il le fût de celle du Roi d'Angleterre, qui, la même campagne, perdit l'Irlande, & revint en France avec le Comte de Lauzun, pour lequel il obtint enfin des Lettres du Duc, qui furent vérifiées en Parlement, en Mai 1692.

Il jouit, le reſte de ſa longue vie, de ſes prévances avec le Roi, de ſes diſtinctions à la Cour, d'une grande conſidération, d'une abondance extrême, du maintien d'un très-grand Seigneur, & de l'agrément de tenir

une des plus magnifiques maisons de la Cour, & de la meilleure table, matin & soir, la plus honorablement fréquentée; & à Paris, de même, après la mort du Roi.

Tout cela ne le contentoit point. Il n'approchoit familiérement du Roi que par les dehors. Il sentoit l'esprit & le cœur de ce Monarque en garde contre lui, & dans un éloignement que tout son art & son application ne purent jamais rapprocher. C'est ce qui lui fit épouser ma belle-sœur, dans le projet de se mettre en commerce sérieux avec le Roi, à l'occasion de l'armée que Monsieur le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne; & ce qui le brouilla aussi-tôt avec lui, quand il vit ses desseins échoués de ce côté-là.

C'est ce qui lui fit faire le mariage de Lorges, avec la fille de Chamillart, pour se raccrocher par le crédit de ce Ministre, sans y avoir pu réussir; c'est ce qui lui fit faire aussi le voyage d'Aix-la-Chapelle, sous prétexte des eaux, pour y lier & y prendre des connoissances qui le portassent à des particularités avec le Roi sur la paix; ce qui lui fut encore inutile; c'est enfin, ce qui le porta aux extravagances qu'il fit de prétendue jalousie du fils, presqu'enfant de Cha-

millart, pour faire peur au père, & l'engager à l'éloigner par l'Ambassade, pour traiter de la paix.

Tout lui manquant dans ses divers projets, il s'affligeoit sans cesse, disoit qu'il étoit dans la plus profonde disgrace. Rien ne lui échappoit pour faire sa cour, & il faisoit tous les ans une sorte d'anniversaire de sa disgrace, par quelque chose d'extraordinaire, dont l'humeur & la solitude étoient le fond. Il en parloit lui-même, & disoit qu'il n'étoit pas raisonnable au retour de cette époque, qui étoit plus forte que lui.

Dans l'été, qui suivit la mort de Louis XIV, il y eut une revue de la Maison du Roi, dans la plaine qui longe le Bois de Boulogne; Passy y tient de l'autre côté, où Lauzun avoit une jolie maison. Madame de Lauzun y étoit en bonne compagnie, & j'y étois allé coucher la veille de cette revue. Madame de Poitiers mouroit d'envie de la voir comme une jeune personne qui n'a rien vu encore, mais qui n'osoit se le montrer dans son premier deuil; & comment fut agité dans la compagnie, & on trouva que Madame de Lauzun l'y pouvoit mener, un peu enfoncée dans son carrosse, & cela fut conclu ainsi.

Parmi la gaieté de cette compagnie, Mon-

ſieur de Lauzun arriva à Paris, où il étoit allé le matin; on tourna un peu pour le lui dire. Dès qu'il l'apprit, le voilà en furie, juſqu'à ne ſe poſſéder plus, à dire à ſa femme les choſes les plus déſobligeantes, avec les termes non-ſeulement les plus durs, mais les plus injurieux & les plus foux. Madame de Poitiers à pleurer aux ſanglots, & toute la compagnie dans le plus grand embarras. La ſoirée parut une année, & le plus triſte réfectoire, un repas de gaieté, en comparaiſon du ſouper. Il fut farouche au milieu du plus profond ſilence; chacun à peine, & rarement, diſoit un mot à ſon voiſin; il quitta au fruit à ſon ordinaire, & s'en alla coucher. On voulut après ſe ſoulager & en dire quelque choſe, mais Madame de Lauzun arrêta tout ſagement & poliment, & fit promptement donner des cartes pour éviter tout retour de propos.

Le lendemain, dès le matin, j'allois chez Monſieur de Lauzun, pour lui dire très-fortement mon avis de la ſcène qu'il avoit faite la veille. Il étendit les bras & s'écria, dès qu'il me vit entrer : Que je voyois un fou qui ne méritoit pas ma viſite; mais les petites maiſons. Il fit les plus grands éloges de ſa femme, qu'elle méritoit aſſurément,

dit

dit qu'il n'étoit pas digne de l'avoir, & qu'il devoit baiſer tous les pas par où elle paſſoit, s'accabla de *pouilles* ; puis les larmes aux yeux, me dit qu'il étoit plus digne de pitié que de colère ; qu'il falloit m'avouer tout haut ſa honte & toute ſa miſère ; qu'il avoit plus de quatre-vingts ans ; qu'il n'avoit ni enfans, ni ſuivans ; qu'il avoit été Capitaine des Gardes ; que quand il le ſeroit encore, il ſeroit incapable d'en faire les fonctions ; qu'il ſe le diſoit ſans ceſſe ; & qu'avec tout cela, il ne pouvoit ſe conſoler de ne l'être plus, depuis tant d'années qu'il avoit perdu ſa charge ; qu'il n'en avoit jamais pu arracher le poignard de ſon cœur ; que tout ce qui lui en rappelloit le ſouvenir, le mettoit hors de lui-même ; & que d'entendre dire que ſa femme alloit mener Madame de Poitiers, voir une revue des Gardes-du-Corps, dont il n'étoit plus rien, lui avoit renverſé la tête, & l'avoit rendu extravagant au point où je l'avois vu ; qu'il n'oſoit plus ſe montrer devant perſonne, après ce trait de folie ; qu'il s'alloit enfermer dans ſa chambre, & qu'il ſe jettoit à nuds pieds pour me conjurer d'aller trouver ſa femme, & d'obtenir qu'elle voulût avoir pitié d'un vieillard inſenſé, qui mourroit

de douleur & de honte, & qu'elle daignât lui pardonner. Cet aveu si sincère & si douloureux à faire, me pénétra : je ne cherchai plus qu'à le remettre & à le consoler. Le raccommodement ne fut point difficile ; nous le tirâmes de sa chambre, non sans peine ; & il en eut visiblement une grande, pendant quelques jours, à se montrer.

J'ai réfléchi souvent, à cette occasion, sur l'extrême malheur de se laisser entraîner à l'ivresse du monde, & au formidable état d'un ambitieux, que ni les richesses, ni le domestique le plus agréable, ni la dignité acquise, ni l'âge, ni l'impuissance corporelle n'en peuvent dépendre, & que, au-lieu de jouir de ce qu'il possède, & de sentir tranquillement le bonheur, s'épuise en regrets & en amertumes continuels.

Cette folie de Capitaine des Gardes, dominoit si cruellement le Duc de Lauzun, qu'il s'habilloit souvent d'un habit bleu à galons d'argent, qui, sans oser être semblable à l'uniforme du Capitaine des Gardes-du-Corps, aux jours de revue, en approchoit tant qu'il pouvoit, mais bien à celui des Capitaines de Chasses, des Capitaineries Royales, & l'auroit rendu ridicule, si, à force de singularités, il n'y eût accoutumé

le monde, & ne se fût rendu supérieur à tous les ridicules.

Avec toute sa politique & sa souplesse, il tomboit sur tout le monde, par un mot acéré, le plus piquant, le plus perçant, toujours en toute douceur; les Ministres, les Généraux d'Armée, les gens heureux, & leurs familles, étoient les plus maltraités. Il avoit comme usurpé le droit de tout dire, de tout faire, sans que qui que ce fût alors osât s'en fâcher. Les seuls Grammont étoient exceptés; il se souvenoit toujours de l'hospitalité & de la protection qu'il avoit trouvées chez eux, au commencement de sa vie. Il les aimoit, il s'y intéressoit, il étoit en respect devant eux. Le vieux Comte de Grammont en abusoit, & vengeoit la Cour, par les brocards qu'il lui lâchoit à tout propos, sans que le Duc de Lauzun lui en rendît jamais aucun, ni s'en fâchât; mais il l'évitoit doucement volontiers. Il fit beaucoup pour les enfans de ses sœurs.

Quand la Peste de Marseille fut tout-à-fait passée, Monsieur de Lauzun demanda une Abbaye pour l'Evêque de Marseille, à Monsieur le Duc d'Orléans. Ce Prince donna les bénéfices peu après, & oublia

Monſieur de Marſeille. Monſieur de Lauzun vouloit l'ignorer, & demanda à M. le Duc d'Orléans, s'il avoit eu la bonté de ſe reſſouvenir de lui. Le Régent fut embarraſſé. M. de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux & reſpectueux : " Monſeigneur fera mieux une au„ tre fois : „ & avec ce ſarcaſme, rendit le Régent muet, & il s'en alla en ſouriant. Le mot courut fort; & Monſieur le Duc d'Orléans honteux, répara ſon oubli, par l'Evêché de Laon; & ſur le refus de M. l'Evêque de Marſeille, de changer d'épouſe, il lui donna une groſſe Abbaye, quoique M. de Lauzun fût mort.

Trois ou quatre ans avant ſa mort, il eut une maladie qui le mit à l'extrêmité : nous y étions tous fort aſſidus; il ne voulut voir aucun de nous, excepté Madame de Saint-Simon une ſeule fois. Languet, Curé de St. Sulpice, y venoit ſouvent; & percoit quelquefois juſqu'à lui, qui lui tenoit des diſcours admirables. Un jour qu'il y étoit, le Duc de la Force ſe gliſſa dans ſa chambre; M. de Lauzun ne l'aimoit pas du tout, & s'en moquoit ſouvent : il le reçut aſſez bien, & continua d'entretenir tout haut le Curé. Tout d'un coup il ſe tourne à lui,

lui fait des complimens & des remercîmens; lui dit qu'il n'a rien à lui donner de plus cher que sa bénédiction, tire son bras du lit, la prononce & la lui donne; tout de suite, se tournant vers le Duc de la Force, lui dit qu'il l'a toujours aimé & respecté comme le Chef de sa maison; qu'en cette qualité, il lui demande sa bénédiction. Ces deux hommes demeurent confondus d'étonnement, sans proférer un seul mot. Le malade redouble ses instances. M. de la Force revenu à lui, trouva la chose si plaisante, qu'il lui donna la bénédiction; & dans la crainte d'éclater, il sortit à l'instant, & vint nous retrouver dans la pièce joignante, mourant de rire, & pouvant à peine nous raconter ce qui venoit de lui arriver.

Un moment après, le Curé sortit aussi, l'air tout consterné, souriant tant qu'il pouvoit, pour faire bonne mine.

Le malade qui le savoit ardent & adroit à tirer parti des gens, pour le bâtiment de son Eglise, avoit dit souvent qu'il ne seroit jamais de ses gruës; il soupçonna ses assiduités d'intérêt, & se retrancha à lui donner la bénédiction, qu'il devoit recevoir de lui, & du Duc de la Force, en lui de-

mandant la ſienne. Le Curé, qui le ſentit, en fut très-mortifié; & en homme d'eſprit, il ne le revit pas moins : mais M. de Lauzun abrégeoit les viſites, & ne voulut point entendre le françois.

Un autre jour, qu'on le tenoit fort mal, M. de Biron & ſa femme, fille de Nogent, ſe haſardèrent d'entrer ſur la pointe du pied, & ſe tinrent derrière ſes rideaux, hors de ſa vue; mais il les apperçut par la glace de ſa cheminée, lorſqu'ils ſe perſuadoient n'en être ni vus, ni entendus. Le malade aimoit aſſez M. de Biron, mais point du tout ſa femme, qui étoit pourtant ſa nièce, & ſa principale héritière. Il la croyoit fort intéreſſée; & toutes ſes manières lui étoient inſupportables; il fut choqué de cette entrée ſubreptice dans ſa chambre, & comprit que, impatiente de l'héritage, elle venoit pour tâcher de s'aſſurer, par elle-même, s'il mourroit bientôt. Il voulut l'en faire repentir, & s'en divertir d'autant. Le voilà donc qui ſe prend tout d'un coup, à faire tout haut, comme ſe croyant tout ſeul, une oraiſon jaculatoire, à demander pardon à Dieu de ſa vie paſſée, à s'exprimer comme un homme bien perſuadé de ſa mort prochaine; & qui, dans la douleur où ſon im-

patience le met de faire pénitence, veut au moins se servir de tous les moyens que Dieu lui a donnés, pour racheter ses péchés, & léguer tous ses biens aux hôpitaux, sans aucune réserve; que c'est l'unique voie que Dieu lui laisse pour faire son salut, après une si longue vie, passée sans y avoir jamais songé comme il faut; & à remercier Dieu de cette unique ressource qu'il lui laisse, & qu'il embrasse de tout son cœur. Il accompagne cette prière & cette résolution d'un ton si touché, si persuadé, si déterminé, que M. de Biron & sa femme ne doutèrent pas un instant qu'il n'allât exécuter ce dessein, & qu'ils ne fussent privés de toute sa succession.

Ils n'eurent pas envie d'épier là davantage; ils vinrent confondus conter à la Duchesse de Lauzun, l'arrêt qu'ils venoient d'entendre, & la conjurer d'y apporter quelque modération. Là-dessus, le malade envoya chercher les Notaires, & voilà Madame de Biron éperdue. C'étoit bien le dessein du Testateur de la rendre telle. Il fit attendre les Notaires, puis les fit entrer, & dicta son Testament, qui fut un coup de mort pour Madame de Biron, néanmoins il différa de le signer; & se trouvant de

mieux en mieux, il ne le ſigna point. Il ſe divertit beaucoup de cette comédie, & ne put s'empêcher d'en rire avec quelques amis, quand il fut rétabli; malgré ſon âge, & une ſi grande maladie, il revint promptement en ſon premier état, ſans qu'il y parût en aucune ſorte.

C'étoit une ſanté de fer avec les dehors trompeurs de la délicateſſe. Il dînoit & ſoupoit tous les jours, faiſoit très-grande chère & très-délicate, toujours avec bonne compagnie ſoir & matin, mangeoit de tout, gras & maigre, ſans nulle ſorte de choix que ſon goût, & ſans ménagement.

La galanterie lui dura fort long-tems, Mademoiſelle en fut jalouſe, cela les brouilla à pluſieurs repriſes.

J'ai oui dire à Madame de Fontenille, femme très-aimable, de beaucoup d'eſprit, très-vraie, & d'une ſingulière vertu, depuis un très-grand nombre d'années, qu'étant à Eu, avec Mademoiſelle, M. de Lauzun y vint paſſer quelque tems, & ne put s'empêcher d'y former des intrigues. Mademoiſelle le ſut, s'emporta, le chaſſa de ſa préſence. La Comteſſe de Fieſque fit le raccommodement. Mademoiſelle parut au bout de la galerie, il en étoit à l'autre bout; il

en fit toute la longueur ſur ſes genoux juſqu'aux pieds de Mademoiſelle.

Ces ſcènes, plus ou moins fortes, recommencèrent dans les ſuites; tant, qu'à la fin laſſés l'un de l'autre, ils ſe brouillèrent une bonne fois pour toutes, & ne ſe revirent jamais depuis. Il en avoit pourtant pluſieurs portraits chez lui, & il n'en parloit qu'avec beaucoup de reſpect. On ne douta point qu'ils ne ſe fuſſent mariés en ſecret. A ſa mort, il prit une livrée preſque noire, avec des galons d'argent, qu'il changea en blanc, quand l'or & l'argent furent défendus aux livrées.

Son humeur naturelle, triſte & difficile, augmentée par la priſon & l'habitude de la ſolitude, l'avoit rendu ſolitaire & rêveur; en ſorte qu'ayant chez lui la meilleure compagnie, il la laiſſoit avec Madame de Lauzun, & ſe retiroit tout ſeul, des après-dînées entières, mais toujours pluſieurs heures de ſuite, ſans livres le plus ſouvent; car il ne liſoit que des choſes de fantaiſie, ſans ſuite, & fort peu; en ſorte qu'il ne ſavoit rien que ce qu'il avoit vu, & fut juſqu'à la fin tout occupé de la Cour & des nouvelles du monde.

Sa converſation étoit toujours contrainte

par l'humeur ou par la politeſſe. Il n'étoit plaiſant que par ſauts & par bonds, par les traits malins qui en ſortoient ſouvent.

Peu de mois avant ſa dernière maladie, c'eſt-à-dire, à plus de quatre-vingt dix ans, il dreſſoit encore des chevaux, & fit cent paſſades, au bois de Boulogne, devant le Roi, qui alloit à la Meute, ſur un poulain qu'il venoit de dreſſer, & qui à peine l'étoit encore, où il ſurprit les ſpectateurs, par ſon adreſſe, ſa fermeté, & ſa bonne grace. On ne finiroit pas à raconter de lui. Sa dernière maladie ſe déclara ſans prélude, par le plus horrible de tous les maux, un cancer dans la bouche. Il le ſupporta avec une fermeté & une patience incroyables, juſqu'à la fin, ſans plaintes, ſans humeur, ſans le moindre contre-tems, lui qui étoit inſupportable à lui-même. Quand il ſe vit un peu avancé dans ſon mal, il ſe retira dans un petit appartement, qu'il avoit d'abord loué dans cette vue, dans l'intérieur du couvent des Petits-Anguſtins, dans lequel on entroit de ſa maiſon; pour y mourir en repos, inacceſſible à Madame de Biron & à toute autre femme, excepté à la ſienne, qui eut la permiſſion d'y entrer à toutes ſortes d'heures, ſuivie d'une de ſes femmes.

Dans cette dernière retraite, le Duc de Lauzun ne donna accès qu'à ſes neveux & à ſes beaux-frères, encore, le moins, & le plus briévement qu'il put.

Il ne ſongea qu'à mettre à profit ſon état horrible, & à donner tout ſon tems aux pieux entretiens de ſon Confeſſeur, & à quelques Religieux de la maiſon, à de bonnes lectures & à tout ce qui pouvoit préparer le mieux à la mort.

Quand nous le voyions, rien de malpropre, rien de lugubre, rien de ſouffrant, politeſſe, tranquillité, converſation peu animée, fort indifférente à ce qui ſe paſſoit dans le monde, parlant peu difficilement, quelquefois pour parler de quelque choſe, peu ou point de morale, encore moins de ſon état; cette uniformité, ſi courageuſe & ſi paiſible, fut égale, quatre mois durant, juſqu'à la fin; mais les dix ou douze derniers jours, il ne voulut plus voir ni beaux-frères, ni neveux; & ſa femme, il la renvoyoit promptement. Il reçut tous ſes Sacremens avec beaucoup d'édification, & conſerva ſa tête entière juſqu'au dernier moment. Le matin du jour où il mourut la nuit ſuivante, il envoya chercher Monſieur de Biron, & lui dit qu'il avoit fait pour lui

tout ce que Madame de Lauzun avoit voulu; que par son Testament, il lui donnoit tout ses biens, excepté un legs assez médiocre à Castel-Moron, fils de son autre sœur; & des récompenses à ses domestiques; que tout ce qu'il avoit fait pour lui, depuis son mariage, & ce qu'il faisoit en mourant, Monsieur de Biron le devoit à Madame de Lauzun; qu'il n'en devoit jamais oublier la reconnoissance; qu'il lui défendoit par son autorité d'oncle & de Testateur, de lui faire jamais ni trouble, ni peine, ni obstacle, & d'avoir jamais aucun procès contre elle, pour quoi que ce soit.

C'est M. de Biron lui-même, qui me le dit le lendemain dans les mêmes termes que je le rapporte; M. de Lauzun lui dit adieu d'un ton ferme, & le congédia. Il défendit avec raison toute cérémonie, & fut enterré aux petits Augustins. Il n'avoit rien du Roi, que cette ancienne Compagnie de Bec-de-Corbin, qui fut supprimée deux jours après.

Un mois avant sa mort, il avoit envoyé chercher Dillon, chargé des affaires du Roi Jacques, & Officier-Général très-distingué, à qui il remit son Collier de l'Ordre de la Jarretière, & un Georges d'Onyx, entouré de parfaitement beaux & gros diamans, pour le renvoyer à ce Prince.

Anecdote & plaiſanterie de M. DE LAUZUN.

IL arriva, à une revue, une plaiſante aventure au Colonel-Général des Dragons; Monſieur de Lauzun lui demanda deux jours auparavant, avec cet air de bonté, de douceur, de ſimplicité, qu'il prenoit preſque toujours, s'il avoit ſongé à ce qu'il lui falloit pour ſaluer le Roi à la tête des Dragons; & là-deſſus, ils entrèrent en récit du cheval, de l'habit, de l'équipage; après les louanges: " Mais le chapeau, lui dit bonnement Monſieur de Lauzun? Je ne vous en entends point parler: — Mais, non, répondit l'autre, je compte avoir un bonnet. — Un bonnet? reprit Lauzun! mais y penſez-vous, un bonnet! cela eſt bon pour les autres; mais le Colonel-Général, avoir un bonnet! Monſieur le Comte vous n'y penſez pas. — Comment donc, lui dit celui-ci, qu'aurai-je donc?,, Lauzun le fit douter, & ſe fit prier longtems, lui faiſant accroire qu'il ſavoit mieux qu'il ne diſoit; enfin, vaincu par ſes prières, il lui dit qu'il ne vouloit pas lui laiſſer commettre une ſi lourde faute; que cette charge

ayant été créée pour lui, il en ſavoit bien les diſtinctions, dont l'une des principales étoit, lorſque le Roi voyoit les Dragons, d'avoir un chapeau gris. L'autre, ſurpris, avoue ſon ignorance; & dans l'effroi de la ſottiſe où il ſeroit tombé, ſans cet avis ſi à propos, ſe répand en actions de graces, & s'en va vîte chez lui, dépêcher un de ſes gens à Paris, pour lui appporter un chapeau gris.

Le Duc de Lauzun avoit bien pris garde à tirer adroitement le Colonel à part, pour lui donner cette inſtruction, pour qu'elle ne fût entendue de perſonne; il ſe doutoit bien que, dans la honte de ſon ignorance, il ne s'en vanteroit point; & lui auſſi ſe garda bien d'en parler.

Le matin de la revue, j'allai au lever du Roi; & contre ſa coutume, j'y vis M. de Lauzun y demeurer; qui, avec ſes grandes entrées, s'en alloit toujours, quand les Courtiſans entroient. J'y vis auſſi, avec un chapeau gris, une plume noire, le Colonel des Dragons, qui piaffoit avec une groſſe cocarde, & ſe pavanoit de ſon chapeau; cela me parut extraordinaire; & la couleur du chapeau, que le Roi avoit en averſion, & que perſonne ne portoit plus depuis bien

des années, me frappa, & me le fit regarder; car il étoit presque vis-à-vis de moi, & M. de Lauzun assez près de lui, un peu en arrière.

Le Roi, après s'être chauffé, avise le chapeau. Dans la surprise où il en fut, il demanda où il l'avoit pris; l'autre s'applaudissant, lui dit qu'il lui étoit arrivé de Paris: " Et pourquoi faire, repartit le Roi?
„ — Sire, répondit l'autre, c'est que Vo-
„ tre Majesté nous fait l'honneur de nous
„ voir aujourd'hui. — Eh bien! reprit le
„ Roi, de plus en plus surpris, que fait
„ cela pour un chapeau gris? — Sire, dit-
„ il, commençant à se trouver embarrassé,
„ c'est que le privilége du Colonel-Géné-
„ ral est d'avoir, ce jour-là, un chapeau
„ gris. — Un chapeau gris, reprit le Roi!
„ où avez-vous pris cela? — C'est M. de
„ Lauzun, Sire, pour qui vous avez créé
„ la Charge, qui me l'a dit. „ Et à l'instant, le bon Duc à pousser de rire, & à s'éclipser. " Lauzun s'est moqué de vous,
„ répondit le Roi, un peu vivement; croyez-
„ moi, envoyez tout-à-l'heure ce chapeau
„ au Général des Prémontrés. „

Jamais je ne vis un homme plus confondu: il demeura les yeux baissés, & regar-

dant ce chapeau avec une triſteſſe & une honte qui rendit la ſienne parfaite. Aucun des ſpectateurs ne ſe contraignit de rire; ni des plus familiers avec le Roi, d'en dire ſon mot; enfin, le Colonel reprit aſſez ſes ſens, pour s'en aller; mais toute la Cour lui en dit ſa penſée, & lui demanda, s'il ne connoiſſoit pas encore Monſieur de Lauzun, qui en rioit ſous cape, toutes les fois qu'on lui en parloit. Avec tout cela, le Colonel eut le bon eſprit de ne pas s'en fâcher.

Détails ſur la Maiſon de Courtenay.

LE Prince de Courtenay, l'Abbé, ſon frère, & le fils unique du premier, auxquels cette branche ſe trouvoit réduite, préſentèrent au Régent une parfaitement belle proteſtation, forte, prouvée, mais reſpectueuſe & bien écrite, pour la conſervation de leur état & droits, comme ils ont toujours fait aux occaſions qui ſe ſont préſentées, à chaque renouvellement de règne.

Elle fut reçue poliment, & n'eut pas plus de ſuccès que les précédentes. L'injuſtice conſtante faite à cette Branche de la Maiſon Royale, iſſue du Roi Louis le Gros, eſt une choſe qui a dû ſurprendre, tous

tous les tems qu'elle a duré, & montrer en même tems la funeste merveille de cette Maison, qui, en un si long espace, n'a pu produire un seul sujet, dont l'éclat ait forcé la fortune, d'autant plus que nos Rois, ni personne n'a jamais douté de sa véritable, royale & légitime extraction, & Louis XIV lui-même.

Le Prince de Courtenay étoit un Prince dont la figure corporelle marquoit bien ce qu'il étoit. Le Cardinal de Mazarin eut envie de voir s'il en pourroit faire quelque chose; & s'il étoit un sujet, de le faire reconnoître pour ce qu'il étoit, en lui donnant une de ses nièces. Pour l'éprouver à loisir par soi-même, il le mena dans son carrosse, de Paris à St. Jean-de-Luz, pour les Conférences de la Paix des Pyrénées. Le voyage étoit à journées, & il étoit plein de séjours. Courtenay étoit né en Mai 1640; il avoit près de vingt ans; il n'eut ni l'esprit ni le sens de cultiver une si grande fortune. Il passa tout le voyage avec les pages du Cardinal, qui ne le vit jamais qu'en carrosse, & qui désespéra d'en pouvoir faire quoi que ce soit. Aussi l'abandonna-t-il en arrivant à la Frontière.

Il n'a pas laissé de servir pour volontaire,

avec valeur, dans toutes les Campagnes du Roi Louis XIV, & je l'ai vu souvent à la Cour, chez Monsieur de la Rochefoucault, sans qu'il ait jamais été de rien.

Pendant le fort de Missisipi, le Cardinal Dubois se piqua, je ne sais comment, de le tirer de l'extrême pauvreté où il avoit vécu, & il lui fit donner de quoi payer ses dettes, & vivre fort à son aise. Il mourut en 1723; il avoit perdu son fils aîné, tué Mousquetaire au siége de Mons, que faisoit le Roi, qui l'alla voir sur cette perte; ce qui fut extrêmement remarqué, parce qu'il ne faisoit plus depuis long-tems cet honneur à personne, & que Monsieur de Courtenay n'avoit ni distinction, ni familiarité avec le Roi.

Son autre fils servit peu, & fut un homme médiocre & très-obscur. Il épousa une sœur de Monsieur de Vertus-Avangour, des Bâtards de Bretagne, revenue de Portugal, veuve de Gonzalés-Joseph Carvalho, Palatin, Surintendant des Bâtimens du Roi de Portugal. C'étoit une femme de mérite, qui n'eut point d'enfans de ses deux maris. Monsieur de Courtenay vécut très-bien avec elle. Il étoit riche, se portoit bien, & sa tête & son maintien faisoient plus craindre

l'imbécillité que la folie. Cependant étant un jour à Paris, & sa femme à la Messe aux petits Jacobins, sur les neuf heures du matin, ses gens accoururent au bruit de deux coups de pistolet, tirés sans intervalle, ils le trouvèrent mort dans son lit; ayant été la veille fort gai, tout le jour & tout le soir, & sans qu'il eût aucune cause de chagrin. On ne put s'en prendre qu'à un dérangement de sa tête.

On étouffa ce malhenr, qui éteignit enfin la malheureuse branche légitime de Courtenay; car il n'en resta que le frère de son père, qui étoit un Prêtre d'une sainte vie, dont la retraite & les bonnes œuvres ne l'empêchèrent pas de sentir la grandeur de sa naissance. Il avoit l'Abbaye des Escalis & de Saint-Pierre-d'Auxerre, & le Prieuré de Choui en Brie, & mourut dans une grande vieillesse, le dernier de tous les Courtenay: c'étoit un grand homme, bien fait, & dont l'air & les manières sentoient fort ce qu'il étoit. Il n'en resta plus que la fille de son frère, mariée au Marquis de Beaufremont.

Monſieur MONTCHEVREUIL, *& ſa Femme.*

MADAME de Maintenon, dans ſa haute faveur, aima preſque tous ſes vieux amis, dans tous les tems à la Cour, où les Villarceaux ne ſe pouvoient contraindre. Elle procura à Montchevreuil, le Gouvernement de Saint-Germain-en-Laye, l'attacha à Monſieur Du Maine, le fit Chevalier de l'Ordre, avec le fils de Villarceaux, qui l'aima mieux pour ſon fils que pour lui-même, & mit ſous la conduite de Madame de Montchevreuil, Mademoiſelle de Blois, juſqu'à ſon mariage avec Monſieur le Duc de Chartres, après avoir été Gouvernante des filles d'Honneur de Madame la Dauphine, emploi qu'elle prit par pauvreté.

Montchevreuil étoit un fort honnête homme, modeſte, brave, mais peu ſpirituel; ſa femme qui étoit Boucher d'Orſay, étoit grande, maigre, jaune, fort dévote, d'un maintien compoſé, & à qui il ne manquoit que la baguette pour être une parfaite Fée, ſans aucun eſprit.

Elle avoit captivé Madame de Mainte-

non; le Roi avoit pour elle la considération la plus marquée; elle étoit de tous les voyages, & toujours avec Madame de Maintenon.

Anecdote de M. Desmarets, Archevêque d'Ausch.

CET Archevêque, frère du Contrôleur-Général Desmarets, passoit sa vie à Paris, en Hôtel garni, & en robe de chambre, sans voir personne, ni lire aucune des Lettres qu'il recevoit, & qu'il laissoit amasser en monceaux. A la fin, le Roi se lassa, & dit à Desmarets de le renvoyer à son Eglise. L'embarras fut d'autant glus grand d'en entreprendre le voyage, qu'il en étoit depuis long-tems aux emprunts pour vivre, & aux expédiens, refusé par-tout où il s'adressoit, & pressé sans relâche. Son Secrétaire s'avisa de lui proposer d'attaquer cette montagne de Lettres & de paquets fermés, pour voir s'il ne s'y trouveroit point quelques Lettres de Change; faute de ressources, il y consentit. Le Secrétaire se mit en besogne, & trouva pour cent cinquante mille livres de Lettres de Change, de toutes sortes de dates, dans l'ignorance desquelles

il mouroit de faim; il s'en alla donc, & ne fut plus en peine de payer sa dépense.

Mort de l'Abbé D'ENTRAGUES.

ANECDOTE.

L'ABBÉ d'Entragues, parent de la Duchesse de la Valliere, se mit dans les bonnes compagnies, dont il avoit le ton & l'usage, avec une plaisante singularité qui le rendoit encore plus amusant, & qui étoit son vrai caractère; mais ce caractère n'étoit pas sûr; il étoit malin, se plaisoit aux tracasseries, ce qui le faisoit craindre de beaucoup de maisons considérables. Il eut Abbayes & Prieurés, mais jamais d'ordre.

C'étoit un grand homme, très-bien fait, d'une pâleur singulière, qu'il entretenoit exprès à force de saignées, qu'il appelloit sa friandise, dormoit les bras attachés en haut, pour avoir les mains plus belles; & quoique vêtu en Abbé, il étoit mis si singuliérement qu'il se faisoit regarder avec surprise; son inconduite le fit exiler plus d'une fois. A Caen, il y vint de grands joueurs, parmi lesquels étoient Monsieur Pelletier & de Soucy, qui a eu depuis les fortifica-

tions, & qui étoit père de M. Desforts, qui a été Miniſtre & Contrôleur-Général des Finances.

Monſieur Pelletier, qui avoit connu l'Abbé d'Entragues, quoiqu'aſſez médiocrement, crut qu'arrivant au lieu de ſon exil, il étoit honnête de l'aller voir. Il y fut donc ſur le midi. Il trouva une chambre fort propre; un lit de même ouvert de tous les côtés; une perſonne dedans en ſon ſéant, galamment miſe, qui travailloit en tapiſſerie, en coëffure de nuit de femme, avec une cornette de dentelles, force fontanges, de la parure, une échelle de rubans à ſon corſet, un manteau de lit volant, & des mouches. A cet aſpect, Monſieur Pelletier recula, ſe crut chez une femme de peu de vertu, fit des excuſes, & voulut gagner la porte dont il n'étoit pas éloigné. Cette perſonne l'appella, le pria de s'approcher, ſe nomma, ſe mit à rire : c'étoit d'Entragues qui ſe couchoit très-ordinairement dans cet accoûtrement, mais toujours en cornettes de femme plus ou moins ajuſtées.

Il y auroit tant de contes à faire de lui, qu'on ne finiroit pas. Avec cela beaucoup de fond d'eſprit & de converſation, beaucoup de lecture & de mémoire, de ſavoir

même & de l'élégance naturelle, & de la pureté de langage, fort fobre; excepté de fruits & d'eau.

Il paffoit fa vie chez Madame la Princeffe de Conti, chez Beringhem, premier Ecuyer, & dans plufieurs maifons confidérables, qui lui étoient reftées. On fut, fans que rien en pût faire douter, qu'il avoit été faire la Cène, un Dimanche, au Prêche, chez l'Ambaffadeur d'Hollande; on en fut d'autant plus furpris qu'il étoit de race Catholique, & qu'aucune Religion jufqu'alors n'avoit paru l'occuper, ni le retenir. L'éclat de cette folie, & le bruit qu'elle fit, ne permirent pas à Monfieur le Duc d'Orléans de la diffimuler. Il donna ordre, au bout de trois ou quatre jours, de l'arrêter & de l'amener à la Baftille; mais dans l'intervalle, il avoit pris le large, & gagné Anchin pour fortir du Royaume; de là à Tournay, rien de plus aifé & de plus court. La fantaifie lui prit d'aller à Lille, & de fe nommer chez le Commandant. On avoit averti aux Frontières; & celle-là, comme la plus proche, l'étoit déjà. Le Commandant s'affura de lui, & en rendit compte à M. le Duc d'Orléans, qui le fit mettre dans la Citadelle. L'Abbé d'Entragues s'en laffa & fit

fit ſon abjuration; après laquelle, il revint à Paris, ſans qu'il en fût autre choſe, ni à ſon égard, ni à celui de ſes bénéfices.

Comme on ne pouvoit rien imaginer de ſérieux d'un homme ſi frivole, il fut reçu chez Madame la Ducheſſe, chez Madame la Princeſſe de Conti, chez Madame Du Maine, & dans toutes les maiſons qu'il avoit accoutumé de fréquenter, & où il étoit très-familier, & reçu comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Il affecta quelque tems de ſe montrer à la Meſſe avec un grand Bréviaire, puis revint peu-à-peu à ſa vie & à ſa conduite ordinaire. Il ne laiſſa pas, avec toutes ſes dépenſes ſecrettes, & un jeu qui l'avoit dérangé toute ſa vie, de donner conſidérablement aux pauvres; & avec les fruits, & à la glace, qu'il avaloit, de paſſer quatre-vingts ans ſans infirmités. Il ſoutint avec beaucoup de courage & de fermeté, la longue maladie dont il mourut, & finit fort chrétiennement une vie fort peu chrétienne.

Mort de M. le Duc de Mazarin, & ses singularités.

Le Duc de Mazarin mourut dans ses terres, où il s'étoit retiré depuis plus de trente ans. Il en avoit plus de quatre-vingt, & ce ne fut une perte pour personne, tant le travers de l'esprit, porté à un certain point, nuit à l'effet des plus excellentes qualités; j'ai ouï dire aux contemporains, qu'on ne pouvoit avoir plus d'esprit, ni plus agréable; qu'il étoit de la meilleure compagnie & fort instruit; magnifique, du goût à tout, de la valeur; dans l'intime familiarité avec le Roi, qui n'a jamais pu cesser de l'aimer & de lui en donner des marques, quoiqu'il ait fait pour être plus qu'oublié; gracieux, affable & poli dans le commerce, extraordinairement riche par lui-même, fils du Maréchal de la Meilleraye; un des hommes du plus grand mérite, de la plus constante faveur, & le plus compté de son tems, à qui il succéda aux Gouvernemens de Bretagne, de Nantes, de Brest, du Fort-Louis, de Saint-Malo, & dans la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, lors absolue.

Son père résista tant qu'il put, à la vo-

lonté du Cardinal Mazarin, ſon ami intime, qui choiſit ſon fils, comme le plus riche parti qu'il connût, pour en faire ſon héritier, en lui donnant ſon nom & ſa nièce. Le Maréchal qui avoit de la vertu, diſoit que ces biens lui faiſoient peur, & que leur immenſité accableroit & feroit périr ſa famille. A la fin, il fallut céder.

Dans un Procès, que M. de Mazarin eut avec ſon fils, à la mort de ſa femme, il fut prouvé, en pleine grand-chambre, qu'elle lui avoit apporté de grands biens. Il eut en outre le Gouvernement d'Alſace, de Briſſac & de Beffort, & le grand Bailliage de Hagueneau, qui ſeul étoit de trente mille livres de rente; le Roi le mit dans ſes Conſeils, lui donna les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, & le diſtingua en tout; j'oublie le Gouvernement de Vincennes. Il étoit Lieutenant-Général dès 1654, & avoit beau jeu à devenir Maréchal de France, & Général d'Armée.

La piété toujours ſi utile, & ſi propre à faire valoir les grands talens, empoiſonna tous ceux qu'il tenoit de la nature & de la fortune, par le travers de ſon eſprit. Il fit courir le monde à ſa femme avec le dernier ſcandale. Il devint ridicule & inſupportable

au Roi, par les viſions qu'il lui raconta ſur la vie qu'il menoit; il ſe retira dans ſes terres, où il devint la proie des Moines & des Béats, qui profitèrent de ſes foibleſſes, & puisèrent dans ſes millions; il mutila les plus belles ſtatues, barbouilla les plus rares tableaux, fit des loteries de ſon domeſtique, en ſorte que le Cuiſinier devint ſon Intendant, & ſon frotteur Secrétaire; le ſort marquoit, ſelon lui, la volonté de Dieu.

Le feu prit au Château de Mazarin, où il étoit; chacun accourut pour l'éteindre, & lui, à chaſſer ceux qui attentoient à s'oppoſer au bon plaiſir de Dieu. Sa joie étoit qu'on lui fît des procès, parce qu'en les perdant, il ceſſoit de poſſéder un bien qui ne lui appartenoit pas; s'il gagnoit, il conſervoit ce qui lui avoit été demandé en sûreté de conſcience. Il déſoloit les Officiers de ſes terres, par les détails dans leſquels il entroit, & les abſurdités qu'il vouloit leur faire faire. Il défendit dans toutes ſes terres, aux filles & aux femmes, de traire les vaches, pour éloigner d'elles les mauvaiſes penſées, que cela pouvoit leur donner. On ne finiroit point ſur toutes ſes folies. Il voulut faire arracher des dents de devant à ſes filles, parce qu'elles étoient belles, de peur

qu'elles y priſſent trop de complaiſance; il ne faiſoit qu'aller de terre en terre, & il promena, pendant pluſieurs années, le corps de Madame de Mazarin, qu'il avoit fait venir d'Angleterre, par-tout où il alloit. Il vint à bout de la ſorte de la plupart de tant de millions, & ne conſerva que le Gouvernement d'Alſace, & deux ou trois Gouvernemens particuliers.

C'étoit un aſſez grand & gros homme, de bonne mine, qui marquoit de l'eſprit, à ce qu'il me parut, une fois que je le vis chez mon père, lorſqu'il fut Chevalier de l'Ordre, en 1688. Depuis ſa retraite dans ſes terres, il ne fit que trois ou quatre apparitions de peu de jours à la Cour, où le Roi le recevoit toujours avec un air d'amitié & de diſtinction marquée.

Le Marquis D'ANGEAU ; Cauſes de ſa faveur & de ſon élévation.

D'ANGEAU étoit un Gentilhomme de Beauce tout uni, & huguenot dans ſa première jeuneſſe; toute ſa famille l'étoit; il ne tenoit à perſonne; il ne manquoit pas d'un certain eſprit, ſur-tout de celui du monde, & de conduite; il avoit beaucoup d'hon-

neur & de probité; le jeu par lequel il se fourra à la Cour, qui étoit alors toute d'amours & de fêtes, incontinent après la mort de la Reine Mère, le mit dans les meilleures compagnies; il y gagna tout son bien; il eut le bonheur de n'être jamais soupçonné; il prêta obligeamment, & se fit des amis; & la sûreté de son commerce lui en acquit d'utiles & de véritables.

Il fit sa cour avec adresse. Le jeu le mit de toutes les parties; on le traita avec familiarité; on lui procura celle du Roi; il faisoit des vers; étoit bien fait, de bonne mine, & galant; le voilà debout à la Cour, mais toujours subalterne.

Jouant un jour avec le Roi, dans les commencemens des augmentations de Versailles, le Roi, qui avoit été importuné d'un logement pour lui, & qui avoit bien d'autres gens qui en demandoient, se mit à le plaisanter sur sa facilité à faire des vers, qui, à la vérité, étoient rarement bons; & tout d'un coup lui proposa des rimes fort sauvages, & lui promit un logement, s'il les remplissoit toutes sur le champ : d'Angeau accepta, n'y pensa qu'un moment, les remplit toutes, & eut un logement. Après, il acheta une charge de Lecteur du Roi, qui n'avoit

point de fonction, mais qui donnoit les entrées du petit coucher; son assiduité lui mérita le Régiment du Roi, Infanterie, qu'il ne garda pas long-tems; puis il fut envoyé en Angleterre, où il demeura peu; & à son retour, il acheta le Gouvernement de Touraine.

Son bonheur voulut que M. de Richelieu fit de si grosses pertes au jeu, qu'il en vendit sa charge de Chevalier d'Honneur de Madame la Dauphine, au mariage de laquelle il l'avoit eue pour rien; & que son ancienne amie, Madame de Maintenon, lui fit permettre de la vendre tant qu'il pourroit, & à qui il voudroit.

M. d'Angeau ne manqua pas une si bonne affaire; il en donna 500,000 liv. & fut revêtu d'une charge qui faisoit de lui une espèce de Seigneur, & qui lui assura l'Ordre, qu'il eut bientôt après en 1688.

Il perdit sa charge, à la mort de Madame la Dauphine; mais il avoit eu une place de Menin de Monseigneur. Madame la Dauphine avoit une fille d'Honneur d'un Chapitre d'Allemagne, jolie comme le jour, & faite comme une Nymphe, avec toutes les graces de l'esprit & du corps; l'esprit fort médiocre, mais fort juste, sage & sensé;

& avec cela, une vertu ſans ſoupçon; elle étoit fille d'un Comte de Loweſtein, & d'une ſœur du Cardinal de Furſtemberg, qui a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit dans la plus haute conſidération à la Cour. Ces Loweſtein étoient de la Maiſon Palatine, mais d'une branche méſalliée par un mariage, qu'ils appellent de la main gauche; mais qui n'en eſt pas moins légitime. L'inégalité de la mère fait que ce qui en ſort n'hérite point, mais a un gros partage, & tombe du rang de Prince à celui de Comte.

Le Cardinal de Furſtemberg, qui aimoit fort cette nièce, cherchoit à la marier; elle plaiſoit au Roi & à Madame de Maintenon, qui ſe prenoient fort aux figures; elle n'avoit rien vaillant, comme toutes les Allemandes. D'Angeau, veuf depuis long-tems, d'une ſœur de la Maréchale d'Eſtrées, fille de Morin le Juif, qui n'en avoit qu'une fille, dont le grand bien qu'on lui croyoit l'avoit mariée au Duc de Montfort, ſe préſenta pour une auſſi grande alliance pour lui, & auſſi agréable. Mademoiſelle de Loweſtein, avec toute la hauteur de ſon pays, vit le tuf, à travers tous les ornemens qui le couvroient, & dit qu'elle n'en vouloit point.

Le Roi s'en mêla, Madame de Maintenon, Madame la Dauphine; le Cardinal ſon oncle le voulut, & la fit conſentir. Le Maréchal & la Maréchale de Villeroy en firent la noce; & d'Angeau ſe crut Electeur Palatin.

C'étoit le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être Seigneur; cela l'avoit chamarré de ridicules. Madame de Monteſpan avoit fort plaiſamment & très-véritablement dit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, ni d'en rire. Ce fut bien pis, après ſa charge & le mariage. Sa fadeur naturelle, entée ſur la ſoupleſſe du courtiſan, & recrépie de l'orgueil du Seigneur poſtiche, fit un compoſé, que combla ſa grande Maîtriſe de l'Ordre de Saint-Lazare, que le Roi lui donna, comme l'avoit Néreſtan; mais dont il tira tout le parti qu'il put, & ſe fit le ſinge du Roi, dans les promotions qu'il fit de cet Ordre, où toute la Cour accouroit pour rire avec ſcandale, tandis qu'il s'en croyoit admiré.

Il fut de l'Académie Françoiſe, & Conſeiller d'Etat d'Epée. Sa femme fut la première des Dames du Palais, comme femme de Chevalier d'honneur. Madame de Maintenon l'avoit goûtée : ſa naiſſance, ſa vertu,

ſa figure, un mariage du goût du Roi, & peu du ſien, dans lequel elle vécut comme un Ange : la conſidération de ſon oncle, & de la Charge de ſon mari; tout cela l'emporta; & ce choix fut approuvé de tout le monde.

Fortune de M. de Cavois.

ANECDOTES.

IL y a dans les Cours des perſonnages ſinguliers, qui, ſans eſprit, ſans naiſſance diſtinguée, percent dans la familiarité de ce qui eſt de plus brillant; & font enfin, je ne ſais pourquoi, compter le monde avec eux. Tel y fut Cavois toute ſa vie. Petit Gentilhomme, tout au plus, dont le nom étoit Oger, il étoit Grand Maréchal des Logis de la maiſon du Roi; & le roman qui lui valut cette Charge, mérite de ne pas être oublié, après avoir dit ce qui le regarde dans ce tems-là.

J'ai fait mention de ſon amitié intime avec M. de Seignelay, chez qui la fleur de la Cour étoit trayée. Cette grande liaiſon qui lui devoit aider à tout, par le crédit où étoit ce Miniſtre, cauſa pourtant le ver rongeur de ſa vie.

Avec ſa Charge, ſes amis conſidérables à la Cour, qui l'y faiſoient figurer, & avec les bontés du Roi toujours diſtinguées, il ſe flatta d'être de la promotion de l'Ordre de 1688. Le Roi la fit avec M. de Louvois, qui étoit Chevalier de l'Ordre. Ce Miniſtre, qui minutoit une grande guerre, qu'il avoit déjà fait déclarer, & qu'il rendit plus générale que le Roi ne s'y attendoit, ne ſongea qu'à profiter de l'occaſion de ſe faire des créatures; il la rendit toute militaire, pour la première qui ait jamais été faite de la ſorte, & eut grande attention à en exclure, tant qu'il put, tous ceux qu'il n'aimoit pas. L'amitié de Seignelay, & l'intérêt qu'il prenoit à Cavois, l'avoit mis dans ce nombre; il ne fut pas de la promotion, & en penſa mourir de douleur.

Le Roi, à qui il parla, & fit parler par Seignelay, & par d'autres amis, lui adoucit ſa peine par des propos de bonté & d'eſpérance pour une autre occaſion. Il ſe fit depuis diverſes petites promotions; & toujours Cavois laiſſé; parce qu'en effet ces promotions avoient des cauſes particulières pour chacun de ceux qui en furent.

Cavois, laſſé & outré, écrivit au Roi une rapſodie ſur ſa ſanté & ſes affaires, & de-

manda la permiſſion de ſe défaire de ſa charge. Le Roi ne lui dit, ni ne lui fit rien dire là-deſſus; & cependant Cavois prenoit tous ſes arrangemens pour ſe retirer de la Cour, dont je penſe qu'il ſe fût cruellement repenti. Dix ou douze jours après avoir remis ſa lettre au Roi vint un voyage de Marly; & Cavois, ſans demander, y fut à l'ordinaire. Deux jours après, le Roi entrant dans ſon cabinet, l'appella, lui dit, avec bonté, qu'il y avoit trop de tems qu'ils étoient enſemble pour ſe ſéparer, qu'il ne vouloit point qu'il le quittât, & qu'il auroit ſoin de ſes affaires. Il y ajouta des eſpérances ſur l'Ordre; Cavois prétendit en avoir eu parole; & le voilà enrôlé à la Cour plus que jamais.

Sa mère étoit une femme de beaucoup d'eſprit, venue, je ne ſais par quel haſard, de ſa province; ni par quel autre, connue de la Reine Mère, dans des tems où elle avoit beſoin de toutes ſortes de gens; elle lui plut; elle la diſtingua en bontés, ſans la laiſſer ſortir de ſon petit état. Cavois étoit un des hommes de France le mieux fait & de la meilleure mine, & qui ſe mettoit le mieux; il en profita auprès des Dames. C'étoit un tems, où l'on ſe battoit fort, malgré les Edits : Cavois brave & adroit, s'y ac-

quit tant de réputation, que le nom de *Brave Cavois* lui demeura.

Mademoiselle Coëtlogon, une des filles de la Reine Marie-Thérese, s'éprit de Cavois, & s'en éprit jusqu'à la folie. Elle étoit laide, sage, naïve, aimée & très-bonne créature; personne ne s'avisa de trouver son amour étrange, & ce qui est un prodige, tout le monde en eut pitié. Elle en faisoit toutes les avances; Cavois étoit cruel, & quelquefois brutal; il en étoit importuné à mourir; tant fut procédé, que le Roi & la Reine le lui reprochèrent, & exigèrent de lui qu'il seroit plus humain. Il fallut aller à l'armée, où pourtant il ne passa pas les petits emplois. Voilà Coëtlogon aux larmes, aux cris, & qui quitta toute parure, tout le long de la campagne, & ne les reprit qu'au retour de Cavois; jamais on ne fit qu'en rire.

Il y eut un combat où Cavois servit de second, & fut mis à la Bastille; autres douleurs. Chacun alla lui faire compliment. Elle parla au Roi pour Cavois; & n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella jusqu'aux injures; le Roi en rioit de tout son cœur; elle en fut si outrée, qu'elle lui présenta les ongles, auxquelles le Roi com-

prit qu'il étoit plus ſage de ne point s'exposer.

Il dînoit & ſoupoit tous les jours en public avec la Reine; au dîner, la Ducheſſe de Richelieu & les filles de la Reine ſervoient; tant que Cavois fut à la Baſtille, jamais Coëtlogon ne voulut ſervir au Roi, quoi que ce ſoit; ou elle l'évitoit, ou le refuſoit tout net; diſant qu'il ne méritoit pas qu'elle le ſervît. La jauniſſe la prit, les vapeurs, le déſeſpoir. Enfin, il en arriva que le Roi & la Reine, bien ſérieuſement, exigèrent de la Ducheſſe de Richelieu, de mener Coëtlogon voir Cavois à la Baſtille; & cela fut répété deux trois fois. Il ſortit enfin, & Coëtlogon ravie, ſe para de nouveau, mais ce fut avec peine qu'elle en vint à ſe raccommoder avec le Roi.

Le Roi envoya quérir Cavois, qu'il avoit déjà tenté ſur ce mariage. Cette fois, il lui dit qu'il le vouloit; qu'à cette condition, il prendroit ſoin de ſa fortune; & que pour lui tenir lieu de dote, avec une fille qui n'avoit rien, il lui feroit préſent de la charge de Grand-Maître des Logis de ſa maiſon. Cavois réſiſta encore, mais il y fallut paſſer. Il a depuis bien vécu avec elle, & elle toujours dans la même adoration avec lui; &

c'étoit quelquefois une farce de voir les careſſes qu'elle lui faiſoit devant tout le monde, & la gravité importune avec laquelle il les recevoit. Des autres hiſtoires de Cavois, il y auroit un petit livre à faire; il ſuffit d'avoir rapporté cet exemple pour la ſingularité, car jamais la vertu de Madame Cavois, ni devant, ni après le mariage, n'a reçu le plus léger ſoupçon.

Son mari, lié toute ſa vie avec le plus brillant de la Cour, s'étoit érigé chez lui une eſpèce de Tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire ; compté & ménagé juſques des Miniſtres, mais d'ailleurs bon & fort honnête homme, à qui on pouvoit ſe fier en tout.

Bonheur de M. BERINGHEM, premier Ecuyer.

HENRI IV, tout au commencement de ſon règne, alors très-mal affermi, paſſoit le pays à cheval avec une très-petite ſuite, & s'arrêta chez un Gentilhomme, pour faire répaître ſes chevaux, manger un morceau & gagner pays. C'étoit en Normandie; il ne connoiſſoit point cette Province. Ce Gentilhomme le reçut du mieux qu'il put dans

ſa ſurpriſe, & le promena par ſa maiſon, en attendant que le dîner fût prêt. Il étoit curieux en armes, & en avoit une chambre aſſez bien remplie. Henri IV ſe récria ſur la propreté dont elles étoient tenues, & voulut voir celui qui en avoit le ſoin. Le Gentilhomme lui dit que c'étoit un Hollandois qu'il avoit chez lui, & lui montra le père de Beringhem; le Roi le loua tant, & lui dit ſi ſouvent qu'il ſeroit bienheureux d'avoir des armes auſſi propres, que quelqu'un de ſa ſuite comprit qu'il avoit envie de ce Hollandois, & le dit au Gentilhomme: celui-ci, ravi de faire ſa Cour au Roi, le lui offrit; & après quelques complimens, lui avoua qu'il lui avoit fait plaiſir.

Beringhem eut le même ſoin des armes du Roi; lui plut par-là, & en eut à la fin une charge de premier Valet de Chambre, qu'il fit paſſer à ſon fils.

Lors de ce grand vacarme qui fit tant de bruit dans le monde du commencement, & de l'intelligence de la Reine avec l'Eſpagne, & où la Reine, par l'ordre du Roi, fut fouillée au Val-de-Grace, par le Chancelier Séguier, qui par ſa conduite politique en cette occaſion, s'aſſura pour toujours de la protection de la Reine, ſans ſe

commettre

commettre avec le Roi, ni avec le Cardinal de Richelieu : tout ce qui étoit alors le plus dans la confidence, fut chaſſé ou prit la fuite ; Beringhem ſe ſauva à Bruxelles.

C'étoit un homme d'eſprit, & très-avant dans les intrigues, parce qu'il étoit ſur le pied qu'on pouvoit ſe fier à ſon ſecret & à ſa parole. Dès que la Reine fut Veuve & Régente, ſon premier ſoin fut de rappeller & de récompenſer ſes Martyrs : Beringhem avoit affaire à une femme qu'il avoit complètement ſervie, & à un premier Miniſtre qui ne vouloit que la confuſion. Et qui dans la primeur de ſon règne, vouloit flatter celle par qui il régnoit, & s'acquérir des créatures importantes dans ſon plus intérieur. Beringhem ſut en profiter ; & de premier Valet de Chambre fugitif, il éleva les yeux ſur la charge de premier Ecuyer, & il le fit avec ſuccès.

Portrait, Anecdote & Saillies de M. de Harlai.

MONSIEUR de Harlai étoit fils d'un Procureur-Général du Parlement, & d'une Belleviere : ſon grand père fut ce fameux Achille de Harlai, premier Préſident, après ce cé-

lèbre Chriſtophe de Thou, ſon beau-père; lequel étoit père du grand Hiſtorien.

Iſſu de ces grands Magiſtrats, Monſieur de Harlai en eut toute la gravité, mais qu'il outra.

C'étoit un petit homme, à viſage en loſange, le nez grand & aquilin, des yeux de vautour, qui ſembloient dévorer les objets & percer les murailles, un rabat & une perruque noire, mêlée de blanc, l'un & l'autre guère plus long que les Eccléſiaſtiques ne les portent; une calotte, des manchettes plates, comme les Prélats & le Chancelier, mais étriquées; le dos court; une parole lente, peſamment prononcée; une prononciation ancienne & gauloiſe, & ſouvent les mots de même; tout ſon extérieur contraint, gêné; une modeſtie affectée; le maintien cynique, des révérences profondes, allant toujours raſant les murailles, avec un air reſpectueux, mais à travers lequel pétilloit ſon ambition.

Les Sentences & les maximes étoient ſon langage ordinaire, même dans les propos communs; toujours laconique; jamais à ſon aiſe, ni perſonne avec lui: beaucoup d'eſprit naturel & fort étendu; beaucoup de pénétration, une grande connoiſſance du

monde, ſur-tout des gens, avec qui il avoit affaire; beaucoup de belles-lettres, profond dans la ſcience du droit; & ce qui eſt malheureuſement devenu ſi rare, du droit public; une grande lecture & une grande mémoire, & avec une lenteur dont il s'étoit fait une étude, une juſteſſe, une promptitude, une vivacité de réparties, toujours ſurprenantes & toujours préſentes.

Supérieur aux plus fins Procureurs dans la ſcience du Palais, & un talent incomparable de Gouvernement, par lequel il s'étoit rendu leſtement le Maître du Parlement, qu'il dominoit en tous avis, comme il le vouloit, & ſans qu'ils s'en apperçuſſent; & quand ils le ſentoient, ſans oſer le contredire devant lui, ſans toutefois avoir jamais donné aucun accès à aucune liberté, ni familiarité avec lui à perſonne, ſans exception.

Magnifique par vanité dans les occaſions; ordinairement frugal pour lui, & modeſte dans ſes meubles & dans ſon équipage, pour s'approcher des mœurs des anciens Magiſtrats.

C'eſt un dommage extrême que tant de qualités & de talens naturels, & acquis, ſe ſoient ternis par de grands abus.

HARLAIANA.

MENTATAIRE, Père de Laſſay, & ſa femme, fille de Buſſy-Rabutin, tous deux grands parleurs & plaideurs, allèrent à l'audience de M. le Premier Préſident. Il vint à eux. Le mari voulut prendre la parole: Sa femme la lui coupa, & ſe mit à expliquer l'affaire. Le Premier Préſident écouta quelque tems; puis l'interrompant : " Monſieur, dit-il au mari, eſt-ce là, madame „ votre femme? — Oui, Monſieur, ré„ pondit Mentataire, fort étonné de la queſ„ tion. — Que je vous plains! répondit „ le Premier Préſident, hauſſant les épau„ les d'un air de compaſſion; & leur tourna le dos.

Les Jéſuites & les Pères de l'Oratoire, ſur le point de plaider enſemble; le Premier Préſident les manda, & les voulut accommoder; travailla un peu avec eux; puis les conduiſant : " Mes Pères, dit-il aux Jé„ ſuites, c'eſt un plaiſir de vivre avec vous; „ & ſe tournant vers les PP. de l'Oratoire: „ & un bonheur, mes Pères, de mourir „ en votre Compagnie. „

Le Duc de Rohan ſe plaignoit de lui,

& le traitoit fort mal, en parlant à son Intendant, croyant que le Premier Président ne le suivoit pas; mais l'appercevant, il voulut l'engager à rentrer : " Oh! Mon„ sieur, lui répondit-il, vous dites de si „ belles choses, qu'il n'y a pas moyen de „ vous quitter. „ Et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu dans son carrosse.

Pendant les vacances, il étoit chez lui à Gros-Bois; deux jeunes Conseillers, qui étoient dans le voisinage, l'allèrent voir. Ils étoient en habit gris de campagne, avec leur cravate passée dans une boutonnière, comme on le portoit alors. Cela choqua l'humeur du Cynique. Il appella une manière d'Ecuyer, puis regardant un de ses laquais : " Chassez-moi, lui dit-il, ces co„ quins-là tout à cette heure, qui ont la „ témérité de porter la cravate comme „ Messieurs. „

Il étoit dans sa maison & dans sa famille avec un cérémonial ridicule. Son fils lui écrivoit des lettres cachetées d'une chambre à l'autre, & il y répondoit de même. Il le recevoit chapeau bas, & comme un étranger; cependant il le traitoit durement.

Ce fils étoit un composé de petit-maître le plus léger, & de Magistrat le plus gra-

ve, le plus auſtère, le plus compaſſé, diſſipateur, & aimant le plaiſir.

Lui & ſon père s'étoient figurés être parens du Comte d'Oxfort, parce qu'il s'appelloit Harlay.

Particularités ſur le Cardinal DE FLEURY.

MONSIEUR de Fleury avoit été toute ſa vie attaché au Maréchal de Villeroy. Il voyoit Madame d'Angeau & Madame de Levi dans l'intimité de Madame de Maintenon, & dans toutes les parties intérieures du Roi. Il avoit toujours cultivé d'Angeau & ſa femme, où la bonne compagnie de la Cour étoit ſouvent, & qui étoient amis intimes du Maréchal. Il s'initia auprès de Madame de Levy, & la ſubjugua par ſes manières, ſon liant, ſon langage. A la faveur ſuprême où étoit le Maréchal de Villeroy auprès du Roi; ramené, puis porté par Madame de Maintenon ſans ceſſe, il ne douta pas qu'il ne fût dans les diſpoſitions du Roi, ſur-tout depuis qu'il le vit ſucceſſeur des places du Duc de Beauvilliers dans le Conſeil. Il avoit toujours courtiſé M. Dumaine; & de tout cela, il conclut que,

marchant par ces deux Dames, il pouvoit ſe faire nommer Précepteur. Toutes étoient parfaitement à lui ; Madame d'Angeau pouvoit beaucoup ſur le Maréchal de Villeroy. Celui-ci & M. Du Maine étoient dans les meſures les plus intimes, dont Madame de Maintenon étoit le lien. Les Jéſuites le connoiſſoient trop pour s'y fier ; & c'eſt ce qui détermina ſa fortune. Madame de Maintenon ne les aimoit point. Le Maréchal de Villeroy penſoit de même. M. Du Maine en ſavoit trop, pour vouloir un Précepteur de leurs mains, conduit, inſtruit & ſoutenu par eux. Les deux Dames rompirent la glace auprès de Madame de Maintenon. Elles furent bien reçues ; Madame d'Angeau parla au Maréchal de Villeroy, qui devint aiſément favorable à un homme qu'il avoit protégé toute ſa vie, juſqu'à l'avoir quelquefois logé chez lui. Il s'en ouvrit à M. le Duc Du Maine, qui, n'ayant rien contre Fleury, & voyant le goût de Madame de Maintenon, ſe mit aiſément de leur parti. Ces meſures priſes, Fleury comprit qu'il falloit ôter tout prétexte au refus, en quittant un Evêché ſitué à l'extrêmité du Royaume. Sur ces eſpérances, il demanda à s'en défaire, ſous prétexte de ſa ſanté. Le Père

Le Tellier, tout habile & tout prévoyant qu'il fut, n'en fentit pas le piège; la démarche lui parut indifférente; c'étoit un Evêché à remplir d'une de fes créatures. Il ne fongea qu'à s'en défaire à bon marché, en ne donnant à Fleury qu'une légère Abbaye. Celle de Tournus vaqua bientôt après; elle lui fut offerte; & M. de Fleury l'accepta fans marchander, en attendant, preffé de pouvoir veiller de près au grand objet qui lui faifoit quitter Fréjus.

Il fit un mandement d'adieu à fes Diocéfains, qui retentit dans les Pays-Bas, & jufques dans la retraite du fameux Père Quefnel. Celui-ci venoit d'achever fon feptième mémoire, pour fervir d'examen à la Conftitution, qui n'a été imprimé qu'en 1716; & il travailloit à la préface, lorfqu'il reçut le mandement des adieux de M. de Fleury à fes Diocéfains. Il ne put réfifter au défir de févir contre ce Prélat, par cette pièce qu'il fut enchaffer dans fa préface, avec l'ironie la plus amère, la plus méprifante, qui en effet mit en pièces ce beau mandement : *indè iræ*.

Il faut fe fouvenir de la fameufe aventure qui penfa culbuter M. de Fréjus. Il étoit toujours préfent au travail particulier de M.

M. le Duc, qu'il avoit fait Miniſtre, à la mort de M. le Duc d'Orléans, pour lui en donner l'écorce, & en retenir la réalité pour ſoi. M. le Duc, pouſſé par Madame de Prie, voulut le déporter, & travailler ſeul avec le Roi. Il venoit de faire ſon mariage, & pouvoit tout ſur la Reine, qui fit que le Roi vint chez elle un peu avant l'heure de ſon travail. M. le Duc s'y rendit avec ſon porte-feuille, tandis que M. Fréjus attendoit dans le cabinet du Roi. Laſſé d'y croquer le marmot une heure, il envoya chez la Reine voir ce qui pouvoit y retenir le Roi ſi long-tems; il apprit qu'il y travailloit ſeul, avec elle, dans ſon cabinet, avec M. le Duc, où elle n'avoit pourtant été qu'un peu en tiers.

M. de Fréjus, qui connoiſſoit ce qu'il pouvoit ſur le Roi, s'en alla chez lui; & dès le ſoir même, il partit pour Iſſy, d'où il envoya une lettre au Roi, qui eut l'effet, & fit le bruit que chacun a ſu. Robert Walpole gouvernoit alors l'Angleterre; & Horace, ſon frère, étoit Ambaſſadeur ici, & qui l'a été ſi long-tems. Dès le lendemain matin, il alla voir M. de Fréjus à Iſſy, dans le tems qu'on ignoroit encore s'il étoit perdu ſans retour, ou ſi le Roi, malgré Monſieur

le Duc, le rappelleroit, & se serviroit de lui à l'ordinaire. M. de Fréjus fut si touché de la démarche de l'Anglois dans cette crise, qu'il le crut son ami intime. L'Ambassadeur n'y risquoit rien, & n'avoit point à compter avec M. le Duc, si M. de Fréjus demeuroit exclus : que s'il revenoit en place, c'étoit un trait à lui faire valoir, & à en tirer parti. Aussi le fit-il plusieurs années, devenu premier Ministre, après avoir renversé M. le Duc & Madame de Prie.

Aventures DE CHARNACÉ.

LE Roi Louis XIV fit arrêter Charnacé, en Provence, déjà fort mécontent de sa conduite en Anjou, où il étoit retiré chez lui; & de là le fit conduire à Montauban, accusé de beaucoup de méchantes choses, & sur-tout de fausse monnoie. C'étoit un garçon d'esprit, qui avoit été Page du Roi & Officier dans ses Gardes-du-Corps, & fort du monde, & puis retiré chez lui, où il avoit souvent fait bien des frédaines; mais il avoit toujours trouvé bonté & protection dans le Roi.

Il en fit une entr'autres singulière, dont on ne peut que rire; il avoit une très-lon-

gue avenue devant sa maison, en Anjou; dans cette avenue, belle & parfaite, étoit une maison de paysan, & son petit jardin, qui s'y étoit trouvé lorsqu'elle fut bâtie; jamais Charnacé & son père n'avoient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert; & c'est une opiniâtreté dont quantité de propriétaires se piquent, pour faire enrager des gens, à la convenance, & quelquefois, à la necessité desquels ils sont; Charnacé ne sachant plus qu'y faire, avoit laissé cela depuis long-tems, sans en plus parler; mais enfin, fatigué de cette chaumière, qui lui bouchoit la vue, & lui ôtoit tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demeuroit, & à qui elle appartenoit, étoit Tailleur de son métier, quand il trouvoit à l'exercer; & il étoit chez lui tout seul, sans femme ni enfans. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la Cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée; ils font un marché au comptant; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais; & que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut pas qu'il sorte de chez

lui, que ſa livrée ne ſoit faite; & qu'il le couchera, le nourrira, & le payera avant de le renvoyer. Le Tailleur s'y accorde, & ſe met à travailler. Pendant qu'il y eſt occupé, Charnacé fait prendre, avec la dernière exactitude, le plan & la dimenſion de ſa maiſon & de ſon jardin, des pièces intérieures, juſqu'à la poſition des uſtenſiles & du petit meuble, fait démonter la maiſon, & emporter tout ce qui y étoit, remonte la maiſon telle qu'elle étoit, au juſte, dedans & dehors, à quatre portées de mouſquet, à côté de ſon avenue; replace tous les meubles & uſtenſiles dans la même poſition en laquelle on les avoit trouvés, & rétablit le petit jardin de même; en même tems, fait applanir & nettoyer l'endroit de l'avenue où elle étoit; en ſorte qu'il n'y parut pas : tout cela fut exécuté encore plutôt que la livrée faite; & cependant, le Tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiſcrétion. Enfin, la beſogne achevée de part & d'autre, Charnacé amuſa ſon homme juſqu'à la nuit bien noire; le paye, & le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue; bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, & n'en trouve plus; il s'apperçoit qu'il a paſſé le bout, & re-

vient à l'inſtant chercher les arbres; il les ſuit à l'eſtimée, puis croiſe, & ne trouve point ſa maiſon. Il ne comprend point cette aventure; la nuit dépaſſe dans cet exercice; le jour arrive, & devient bientôt aſſez clair pour aviſer ſa maiſon; il ne voit rien; il ſe frotte les yeux; il cherche d'autres objets, pour découvrir ſi c'eſt la faute de ſa vue; enfin, il croit que le diable s'en mêle, & qu'il a emporté ſa maiſon; à force d'aller & de venir, & de porter ſa vue de tous côtés, il apperçoit, à une aſſez grande diſtance de l'avenue, une maiſon qui reſſemble à la ſienne; il ne peut croire que cela ſoit, mais la curioſité le fait aller où elle eſt, & où il n'a jamais vu de maiſon; plus il approche, plus il reconnoît que c'eſt la ſienne. Pour s'aſſurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il préſente ſa clef; il ouvre, il entre, retrouve tout ce qu'il y avoit laiſſé, & préciſément dans la même place; il eſt prêt à en pâmer, & eſt convenu que c'eſt un tour de ſorcier. La journée ne fut pas bien avant, que la riſée du Château & du Village l'inſtruit de la vérité du ſortilège, & le met en furie; il veut plaider, il veut demander juſtice à l'Intendant, & par-tout, on s'en moque; le Roi le ſut, qui en rit

aussi. Et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avoit jamais fait pis, il auroit conservé sa réputation & sa liberté.

RACINE.

On perdit, en 1699, le célèbre Racine, si connu par ses belles Pièces de Théâtre. Personne n'avoit plus de fond d'esprit, ni plus agréablement tourné ; rien du Poëte dans son commerce, & tout de l'honnête homme, de l'homme modeste, & sur la fin, de l'homme de bien. Il avoit les amis les plus illustres à la Cour, aussi-bien que parmi les gens de Lettres; c'est à eux à qui je laisse d'en parler mieux que je ne pourrois faire.

Il fit pour l'amusement du Roi & de Madame de Maintenon, & pour exercer les Dames de Saint-Cyr, deux chef-d'œuvres en pièces de Théâtre, Esther & Athalie ; d'autant plus difficiles, qu'il n'y a point d'amour, & que ce sont des Tragédies saintes; où la vérité de l'histoire est d'autant plus conservée, que le respect dû à l'Ecriture-Sainte, n'y pourroit souffrir d'altération. La Comtesse d'Ayen & Madame de Caylus, sur-tout, excellèrent à les jouer

devant le Roi, & le triage le plus étroit & le plus privilégié chez Madame de Maintenon, à Saint-Cyr. Toute la Cour y fut plusieurs fois admise, mais avec choix.

Racine fut chargé de l'histoire du Roi, conjointement avec Despréaux, son ami; cet emploi, ces pièces dont je viens de parler, ses amis lui acquirent des privautés, il arrivoit même quelquefois, que le Roi n'ayant point de Ministre chez Madame de Maintenon, comme le Vendredi, sur-tout quand le mauvais tems de l'hiver y rendoit les séances fort longues; ils envoyoient chercher Racine pour les amuser. Malheureusement pour lui, il étoit sujet à des distractions fort grandes.

Il arriva qu'un soir, qu'il étoit entre le Roi & Madame de Maintenon chez elle, la conversation tomba sur les Théâtres de Paris; après avoir épuisé l'Opéra, on tomba sur la Comédie; le Roi s'informa des Pièces & des Acteurs, & demanda à Racine, pourquoi, à ce qu'il entendoit dire, la Comédie étoit si fort tombée, de ce qu'il l'avoit vue autrefois; Racine lui donna plusieurs raisons, & conclut par celle-ci, qui étoit que faute d'Auteurs & de bonnes Pièces nouvelles, les Comédiens n'en don-

noient que d'anciennes, entr'autres les Pièces de Scarron, qui ne valoient rien & qui rebutoient tout le monde; à ce mot, la pauvre Veuve rougit, non pas de la réputation du Cul-de-Jatte attaquée, mais d'entendre prononcer ſon nom. Le Roi s'embarraſſa; le ſilence qui ſe fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui ſentit dans quel abîme ſa funeſte diſtraction venoit de le plonger; il demeura le plus confondu des trois, ſans plus oſer lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Ce ſilence ne laiſſa pas de durer plus que quelques momens, tant la ſurpriſe fut dure & profonde. La fin fut que le Roi renvoya Racine, diſant qu'il alloit travailler. Il ſortit éperdu, & gagna, comme il put, la chambre de Cavois; c'étoit ſon ami; il lui conta ſa ſottiſe; elle fut telle, qu'il n'y avoit point à la pouvoir raccommoder. Oncques depuis le Roi & Madame de Maintenon, ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent. Il en conçut un ſi profond chagrin, qu'il en tomba en langueur. Il ne vécut que deux ans depuis. Il le prit bien à profit pour ſon ſalut. Il ſe fit enterrer à Port-Royal-des-Champs, avec les célèbres Habitans, avec leſquels il avoit eu des liaiſons dès ſa jeuneſſe, que ſa vie

poétique n'avoit même que peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation. Le Chevalier de Coiſlin s'y étoit fait porter auſſi auprès de ſon célèbre oncle, Monſieur de Pont-Château. On ne ſauroit croire, combien le Roi fut piqué de ces deux ſépultures.

Le Père DANIEL, *Hiſtorien.*

ON vit paroître une nouvelle, & aſſurément très-nouvelle Hiſtoire de France, en trois Volumes *in-folio*, fort gros, portant le nom du Père Daniel, qui demeuroit à Paris, à la Maiſon profeſſe, dont le papier & l'impreſſion étoient du plus grand choix, & le ſtyle admirable; jamais un français, ſi net, ſi pur & ſi coulant, les tranſitions heureuſes, en un mot, tout ce qui pouvoit attacher & charmer un Lecteur; préface admirable, promeſſes magnifiques, courtes diſſertations ſavantes, une pompe, une autorité la plus ſéductrice pour l'Hiſtoire; beaucoup de Romans dans la première Race, beaucoup plus encore dans la ſeconde, & force nuages dans les premiers tems de la troiſième. Tout l'art, tout le ménagement des ombres & du clair-obſcur, ainſi que dans le plus beau tableau,

y parurent ſous le maſque d'une apparente ſimplicité, & tout l'art aux endroits les plus ſcabreux, & que l'eſprit pût fournir à un homme qui ſe ſent appuyé; en un mot, tout l'ouvrage parut évidemment compoſé pour perſuader, ſous l'air d'un homme naïf, qui écarte le préjugé avec diſcernement, & qui ne cherche que la vérité, que la plupart des Rois de la première Race, pluſieurs de la ſeconde, quelques-uns même de la troiſième, ont été conſtamment illégitimes, très-ſouvent adultérins, & doublement adultérins; que ce défaut ne les avoit pas exclus du Trône, & n'y avoit jamais été conſidéré comme ayant rien qui pût, ni en dût éloigner, je dis crûment, ce que la plus fine délicateſſe couvre; mais en l'exprimant pourtant très-magnifiquement dans tout le tiſſu de l'ouvrage, avec une négligence qui détourne, tant qu'elle peut, les yeux du deſſein principal, & ne laiſſe que l'agréable ſurpriſe de ces découvertes hiſtoriques, dont la vérité, égarée dans les ténèbres de pluſieurs ſiècles, eſt due aux perſévérantes veilles d'un Savant qui les conſacra toutes à chercher, à puiſer, à comparer, à remonter aux ſources les plus cachées, & aux travaux duquel la poſtérité demeura redevable des lumières, qui

éclairciſſent ce qui avoit été ignoré juſqu'alors.

L'éblouiſſement fut d'abord extrême, & la vogue du Livre telle, que tout y courut juſqu'aux femmes. Le même intérêt qui l'avoit fait compoſer, étoit auſſi de le répandre. Les louanges de ce Livre tranſpirèrent de chez Madame de Maintenon. Le Roi en parla & demanda à quelques-uns de ſa Cour s'ils le liſoient; les plus éveillés ſentirent de bonne heure combien il étoit protégé; c'étoit bien sûrement l'unique Livre hiſtorique, dont le Roi & Madame de Maintenon euſſent jamais parlé; auſſi parut-il bientôt à Verſailles, ſur toutes les tables des gens de la Cour, & hommes & femmes; on ne parla d'autre choſe avec des éloges merveilleux, qui étoient quelquefois plaiſans dans la bouche des perſonnes fort ignorantes, ou qui, incapables de lectures, ſe donnoient pour faire goûter celle-là; mais cette ſurprenante vogue eut un inconvénient.

On s'apperçut que toute cette vaſte hiſtoire, qui ſembloit éplucher de ſi près les tems ténébreux, ne s'attachoit dans les autres qu'à la partie purement militaire, aux camps, aux marches, à tout exploit de guerre, juſqu'aux détails d'un parti de qua-

rante ou cinquante chevaux, ou d'autant de gens de pied qui en rencontroient un autre, & qui dans un long récit, n'oublioient pas la plus légère circonſtance. En s'étendant de la ſorte, on ſe donne un vaſte champ; & c'eſt auſſi ce qui remplit ces trois Volumes. Mais de négociations, de fortunes, de chûtes, de reſſorts, d'événemens, pas un mot, dans tout l'ouvrage, que ſéchement, brièvement, & préciſément comme les Gazettes; ſouvent encore plus ſuperficiellement, de choſes, de loix, de cérémonies publiques, de fêtes, de divers tems, même ſilence, tout au plus même laconiſme, & ſur les matières de Rome, puis de la Ligue; c'eſt un plaiſir de le voir courir ſur ces glaces avec les patins d'un Jéſuite.

A la fin, les connoiſſeurs le jugèrent; l'ouvrage tomba; il y eut des Savans qui écrivirent des diſſertations contre; mais le point délicat principal, le point qui l'avoit fait naître & couronner en naiſſant, ne fut preſque point touché en France avec la plume, tant on y ſentit le danger. Le Père Daniel en tira du Roi deux mille francs de penſion; ce qui eſt prodigieux pour un régulier même Jéſuite, avec le titre d'Hiſtoriographe de France. Vu ſa faveur & ſa pen-

ſion, il ſe moqua de tout ce qu'on écrivit contre ſon Hiſtoire, ſans y répondre un mot, parce que lui-même ſavoit bien ce qu'en penſer. Les pays étrangers ne furent pas ſi ſobres que les Français, ſur les Rois prétendus bâtards, & cette bâtardiſe ſi capable du Trône; mais ces opinions ne firent point ſecte.

Portrait hiſtorique, & anecdotes de M. DE CHAMILLART.

MONSIEUR de Chamillart étoit un grand homme qui marchoit mal, dont la phyſionomie ouverte n'annonçoit que la douceur & la bonté. Son père, Maître des Requêtes, mourut en 1675, Intendant à Caen, où il avoit été près de dix ans.

L'année ſuivante, le fils fut Conſeiller au Parlement; il étoit ſage, appliqué, peu éclairé, & il recherchoit toujours la bonne compagnie.

Il étoit de bon commerce & fort honnête homme; il aimoit le jeu, mais un jeu de commerce, & jouoit bien tous les jeux. Cela l'initia un peu hors de la Robe, mais ſa fortune fut d'exceller au billard.

Le Roi qui s'amuſoit fort de ce jeu, dont le goût lui dura long-tems, y faiſoit preſque tous les ſoirs d'hiver, des parties avec Monſieur de Vendôme, Monſieur Legrand, Monſieur le Maréchal de Villeroy & Monſieur de Grammont; ils ſurent que Chamillart y jouoit fort bien; ils voulurent en eſſayer à Paris. Ils en furent ſi contens qu'ils en parlèrent au Roi, & le vantèrent tant, qu'il dit à Monſieur Legrand, de l'amener la première fois qu'il iroit à Paris. Il vint donc, & le Roi trouva qu'on ne lui en avoit rien dit de trop : Monſieur de Vendôme & Monſieur Legrand l'avoient pris en amitié & en protection, ainſi que Monſieur de Villeroy & Monſieur de Grammont; ils firent en ſorte qu'il fût admis une fois pour toutes, dans la partie du Roi, où il étoit le plus fort de tous; il s'y comporta ſi modeſtement, & ſi bien, qu'il plut au Roi & aux Courtiſans, dont il ſe trouva protégé à l'envi, au lieu d'en être moqué, comme il arrive à un nouveau venu, inconnu, & de la Ville.

Le Roi le goûta de plus en plus, & il en parla tant à Madame de Maintenon, qu'elle voulut le voir; il ſe tira ſi bien avec elle, que peut-être, pour flatter le goût du Roi,

elle lui dit de la venir voir quelquefois, & à la fin elle le goûta au moins autant que le faisoit le Roi.

Malgré ses voyages continuels à Versailles, où il ne couchoit point, il fut assidu les matins au Palais, & continua d'y rapporter. Cela lui acquit l'affection de ses Confrères, qui lui surent gré de faire son métier comme l'un d'eux, & de vivre avec eux à l'ordinaire, sans donner dans la suffisance qui suit souvent les distinctions en beaucoup de gens; & cela lui fit un mérite à la Cour, & auprès du Roi.

Peu-à-peu il se fit des amis, & le Roi le voulut Maître des Requêtes, pour être encore plus en état d'être avancé. Alors il lui donna un logement au Château, chose fort extraordinaire pour un homme comme lui, & même unique. C'est en 1686, trois ans après, qu'il fut fait Intendant de Rouen. Il pria le Roi, avec lequel il étoit déjà très-librement, de ne le pas éloigner de lui; mais le Roi lui dit, que c'étoit pour cela même qu'il l'envoyoit à Rouen, qui est si proche; & il lui permit de venir de tems en tems passer six semaines à Versailles; il le mena à Marly, & le mit de son jeu au brélan, & à d'autres; il prit des croupiè-

res, parce que le jeu étoit fort gros; il y fut heureux.

Au bout de trois ans d'Intendance, où il ne se méconnut pas plus qu'il n'avoit fait au Parlement, il vaqua une charge d'Intendant des Finances, que le Roi lui donna en 1689, où, comme on voit, il demeura dix ans, & toujours sur le même pied, quoique le billard ne fût plus à la mode.

Il cultiva si bien Madame de Maintenon, depuis qu'il fut devenu sédentaire à Paris & à la Cour, qu'elle le choisit pour administrer les revenus & toutes les affaires temporelles de Saint-Cyr. Ce qui lui donna un rapport continuel avec elle. Il se fit beaucoup d'amis à la Cour.

M. de Chevreuse, dont les terres venoient presque jusqu'à Versailles, par le Duché de Chevreuse & par celui de Monfort, avoit fait divers échanges avec la Maison de Saint-Cyr, dans lesquels le Roi & Madame de Maintenon étoient entrés, & il avoit, en outre, beaucoup de terres limitrophes & même enclavées avec les leurs; cela donna lieu à Chamillart de travailler beaucoup avec lui, & d'acquérir véritablement son amitié, & celle du Duc de Beauvilliers, qui a duré autant que leur vie.

Avec

Avec tant de véhicules, celui de Saint-Cyr, ſur-tout à la protection de Madame de Maintenon, qui ſe faiſoit un ſi grand intérêt d'avoir un Contrôleur-Général tout-à-fait à elle, ce choix ne fut pas balancé un inſtant, & le Roi s'en applaudit publiquement.

Il vécut dans cet emploi avec une douceur, une patience, une affabilité qui y étoit inconnue, & qui lui gagna tout ce qui avoit affaire à lui; il ne ſe rebutoit point des propoſitions les plus ineptes, ni des demandes les plus abſurdes, & les plus réitérées; ſon tempérament y contribuoit, par un flegme qui ne ſe démentoit jamais, mais qui n'avoit rien de rebutant. Sa manière de refuſer perſuadoit du déplaiſir qu'il en reſſentoit, & celle d'accorder ajoutoit à la grace; il étoit, en effet, extrêmement porté à obliger & à ſervir, & fâché, & éloigné de faire de la peine.

Il ſe fit aimer paſſionnément des Intendans des Finances, dont ſes manières calmèrent le dépit de voir leur cadet devenir leur Maître : toute la Cour l'aima de même, par la facilité de ſon accès, par ſa politeſſe, & par une infinité de ſervices; & le Roi lui marqua continuellement une affection

qui peut ſe dire d'ami, & qui augmenta tous les jours.

Sa femme & lui étoient enfans de deux ſœurs. Elle étoit vertueuſe & fort polie; elle ne ſavoit que jouer, ſans aimer le jeu; mais faute de ſavoir autre choſe, ni que dire après avoir demandé à chacun comment il ſe portoit, la Cour ne put la former; & à dire le vrai, c'étoit la meilleure & la plus mince femme du monde, & la plus inutile à ſon mari.

Hors ſon fils, encore enfant, Chamillart fut malheureux en famille; malheur grand pour un chacun, mais extrême pour un Miniſtre qui n'a le tems de rien, & qui a un beſoin principal, pour ſe ſoutenir & pour faire, d'avoir, autour de ſoi, une grouppe qui raſſemble & concilie le monde, qui ſoit inſtruit de toutes les nouvelles, qui ſache à tout moment les intrigues de ce qui ſe paſſe, & l'hiſtoire du jour, qui puiſſe raiſonner & combiner, & qui ſoit capable de le mettre en deux mots au fait de tous les jours.

Il avoit deux frères. L'un étoit Evêque de Dol, qu'il fit Evêque de Senlis, à qui il ne manquoit qu'un béguin & des manches pendantes; bon homme, & bon Prê-

tre d'ailleurs ; qu'il falloit envoyer à Mende, ou à quelque Evêché comme cela, riche, & au bout du Royaume.

L'autre, qui étoit dans la Marine, il le passa à terre, & le maria à la fille de Guy, bien faite, sage & raisonnable ; mais ce gendre vécut fort mal avec les parens de sa femme.

Rebours, cousin germain de Chamillart & de sa femme, travailla sous lui d'abord, puis devint Intendant des Finances.

L'Abbé de la Proustière, aussi leur cousin germain, suppléoit, pour le ménage, les affaires & l'arrangement domestique, à l'incapacité de Madame Chamillart. C'étoit le meilleur, & le plus en sa place, & le plus respectueux du monde ; mais grand bavard, & sachant rarement ce qu'il disoit, ni même ce qu'il vouloit dire.

Avec de tels alentours, il falloit l'amitié du Roi, & de Madame de Maintenon, pour soutenir Chamillart, dont les talens ne suppléoient point aux appuis domestiques. Il éprouva encore un autre malheur fort singulier : Dreux & lui étoient Conseillers en la même Chambre, & intimes amis.

Dreux, fort riche, & Chamillart, fort peu accommodé ; leurs femmes accouchè-

rent en même tems d'un fils & d'une fille; Dreux, par amitié, demanda à Chamillart d'en faire le mariage; Chamillart, en âge d'avoir d'autres enfans, le repréſenta à ſon ami; & qu'en attendant que ces enfans, qui venoient de naître, fuſſent grands & en état de ſe marier, il trouveroit des partis bien plus conſidérables que ſa fille. Dreux, homme droit, franc, & qui aimoit Chamillart, perſévéra ſi bien, qu'ils s'en donnèrent réciproquement parole. Avec les années, la chance avoit tourné: Dreux étoit demeuré Conſeiller au Parlement, & Chamillart devenu tout ce que nous venons de voir, mais toujours amis intimes.

Sept ou huit mois avant que Chamillart devînt Contrôleur-Général, il alla trouver Dreux, & lui dit avec amitié, que leurs enfans étoient en âge de ſe marier, & de les acquitter de leur parole; Dreux, très-touché d'une propoſition, qui, par la fortune, étoit ſi diſproportionnée de la ſienne, & qui faiſoit celle de ſon fils, fit tout ce qu'un homme d'honneur peut faire, pour le détourner d'une affaire qui n'étoit plus dans les termes ordinaires, & qui, dans la ſuite, feroit l'embarras de ſa famille; il lui rendit ſa parole, & dit que c'étoit lui-même

qui lui en manquoit, parce qu'il lui en vouloit manquer. Ce combat d'amitié & de probité dura plusieurs jours, de part & d'autre; à la fin, Chamillart, bien résolu de partager sa fortune avec son ami, l'emporta; & le mariage se fit.

Il obtint, pour son gendre, l'agrément du Régiment d'Infanterie de Bourgogne; &, peu après, la Charge de Grand-Maître des Cérémonies, que Blainville lui vendit; & le Roi prit prétexte de cette Charge, pour faire entrer Madame Dreux dans les carrosses, & la faire manger avec Madame la Duchesse de Bourgogne.

Cette femme ne fut heureuse, ni par lui, ni avec lui; & méritoit de l'être: une grande douceur, beaucoup de vertu & de sagesse, bien de l'esprit, le ton de connoissance du monde & des gens, du manège, mais sans rien de mauvais, & fort, en tout tems, à sa place, la firent aimer de tout le monde, même des ennemis de son père; elle excita tant d'intérêt, qu'elle fut toujours, & dans tous les tems, accueillie par-tout, & traitée avec une distinction personnelle & marquée.

Je ne puis quitter Chamillart, sans en rapporter une action qui mérite de n'être

pas oubliée. Ce fut du tems qu'il étoit Conseiller au Parlement, & qu'il jouoit au billard avec le Roi, trois fois la semaine, sans coucher à Versailles; cela lui rompoit fort les heures & les jours, sans le détourner de son assiduité au Palais. Il rapporta dans ce tems-là un procès; celui qui le perdit, lui vint crier miséricorde; Chamillart le laissa s'exhaler. Dans son discours, le pauvre complaignant insista fort sur une pièce, qui faisoit, disoit-il, le gain de son procès, & avec laquelle il ne comprenoit pas encore qu'il l'eût perdu; il rabattit tant cette pièce, que Chamillart se souvint qu'il ne l'avoit point vue, & lui dit qu'il ne l'avoit point produite. L'autre, à crier plus fort, & qu'elle l'étoit; Chamillart insistant, & l'autre aussi, il prit ses sacs, qui se trouvèrent là, parce que l'Arrêt ne faisoit que d'être signé; ils les visitèrent, & la pièce se trouva produite. Voilà l'homme à se désoler, & cependant Chamillart à lire la pièce, & le prier de lui donner un peu de patience; quand il l'eut bien lue & relue: « Vous „ avez raison, lui dit Chamillart, elle m'é„ toit inconnue, & je ne comprends pas „ comment elle a pu m'échapper; elle dé„ cide en votre faveur: vous demandez

„ vingt mille livres, vous en avez été dé„ bouté par ma faute; c'eſt à moi à vous „ les payer : revenez après demain. „ Cet homme fut ſi ſurpris, qu'il lui fallut répéter ce qu'il venoit d'entendre, & revint le ſurlendemain. Chamillart cependant avoit battu monnoie de tout ce qu'il avoit, & emprunté le reſte. Il lui compta les vingt mille livres, lui demanda le ſecret, & le congédia; mais il comprit de cette aventure, que les examens & rapports de procès ne pouvoient compatir avec ce billard de trois fois la ſemaine; il n'en fut pas moins aſſidu au Palais, ni moins attentif à juger; mais il ne voulut plus être Rapporteur d'aucune affaire; & remit au Greffe celles dont il ſe trouvoit chargé, & pria le Préſident d'y commettre: cela s'appelle une belle, prompte & grande action, dans un Juge, & plus encore, dans un Juge auſſi peu aiſé dans ſes affaires, qu'il l'étoit alors.

Chamillart, dans le cours des affaires, étoit dans une poſition critique. Je ne pouvois douter de l'éloignement pour lui de Madame de Maintenon & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Le Maréchal de Boufflers ne l'avoit jamais aimé; il ſe plaignoit continuellement, & avec amertume,

de tout ce dont il avoit manqué à Lille. Il lui étoit revenu, qu'il avoit tû quelques-unes des blessures qu'il y avoit reçues, que le Roi avoit apprises d'ailleurs avec surprise; impuissance peut-être pour l'un & pour l'autre. Ne vouloir pas alarmer, ce n'étoit pas là des crimes. Mais le Maréchal sensible, court, littéral, les trouvoit tels. Il m'en avoit souvent fait des plaintes, sans que j'eusse pu lui remettre l'esprit là-dessus. Il étoit persuadé, de plus, que le poids étoit trop fort pour Chamillart.

Encouragé par Madame de Maintenon, qui étoit pour lui, & entraîné par Harcourt, il se contraignoit peu sur ce Ministre, & s'en faisoit comme un point d'honneur & de bon Citoyen.

Le Maréchal d'Harcourt ne l'épargnoit pas dans les entretiens particuliers qu'il avoit. Un jour, entr'autres, qu'il déclamoit fortement contre lui, chez Madame de Maintenon, à qui il ne pouvoit douter que cela ne déplairoit point, elle lui demanda qui donc il mettroit en sa place? " Monsieur Fagon, " lui répondit-il froidement. " Elle se mit à rire, & à lui remontrer qu'il n'étoit point question de plaisanter. " Je ne plaisante pas " aussi, Madame, repliqua-t-il : M. Fagon

" est

„ eſt bon Médecin, point homme de guer-
„ re; M. Chamillart eſt Magiſtrat, point
„ homme de guerre, non plus; de plus,
„ M. Fagon eſt homme de beaucoup d'eſ-
„ prit & de ſens. M. Chamillart n'a ni l'un
„ ni l'autre. M. Fagon, d'entrée, & faute
„ d'expérience, pourra faire des fautes; il
„ les corrigera bientôt à force d'eſprit &
„ de réflexions. M. Chamillart en fait auſſi,
„ & ne ceſſera d'en faire qui perdront l'E-
„ tat; & avec cela, il n'y a en lui aucune
„ reſſource; ainſi je vous répète très-ſérieu-
„ ſement que M. Fagon y vaudroit beau-
„ coup mieux. „

Il n'eſt pas concevable le mal que ce ſarcaſme fit à Chamillart, & le ridicule qu'il lui donna. Le Maréchal comptoit bien ſur les plaies profondes que feroit à Chamillart, ce bizarre parallèle, & ſi cruellement ſoutenu; ce propos alla au Roi, & de là, à des gens qui en jugèrent de même.

Mort, & Anecdotes de MM. CHAMILLART, *DESMARETS, & D'ARGENSON.*

CHAMILLART avoit ſuccédé à Pont-Chartrain, aux Finances, lorſque ce dernier devint Chancelier, par la mort de Bou-

cherat, en 1699. Il fut Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, sans quitter les Finances, en 1701, par la mort de Barbesieux ; cinq ans après, Grand Trésorier de l'Ordre, & remit les Finances, en Juin 1709 ; & Desmarets fut congédié un an après, & sa charge donnée à Voisin.

Chamillart soutint jusqu'à la mort sa disgrace, avec beaucoup de courage & de tranquillité. C'étoit un homme aimable, obligeant, modeste, compatissant, doux dans le commerce, & sûr ; jamais enflé, encore moins gâté par la faveur & l'autorité; d'abord facile & honnête à tous; mais, à la vérité, *impar oneri;* peu d'esprit & de lumières, peu de discernement; aisé à prévenir, à s'entêter, à croire tout savoir; du plus parfait désintéressement; tenant au Roi par attachement de cœur, en tous les tems, & point du tout à ses places.

Depuis son retour à Paris, il vécut toujours dans la meilleure compagnie de la Cour & de la ville; donnoit tous les jours à dîner & à souper, sans faste, mais bonne chère; ne sortoit presque point de chez lui, sinon quelquefois pour venir chez moi & chez un nombre fort étroit d'amis particuliers ; passoit deux mois à Courcelles, où

toute la province abondoit ; & ſans rien montrer d'extraordinaire, penſoit ſolidement à ſon ſalut.

Le 4 Mai 1721, mourut à Paris, Deſmarets, à ſoixante-treize ans, dix-huit jours après Chamillart. On a vu ailleurs ſes revers & ſa fortune. Je le vis toujours juſqu'à ſa mort, depuis que nous nous étions raccommodés; c'étoit un homme qui avoit plus de ſens que d'eſprit, & qui montroit plus de ſens qu'il n'en avoit en effet; quelque choſe de lourd & de lent, parlant bien & avec agrément; dur & emporté, dominé par une humeur intraitable, & l'antipode de Chamillart; en ce que ce dernier avoit une qualité bien rare, d'être excellent ami, & point du tout ennemi.

Deux jours après, le 6 Mai, mourut M. d'Argenſon, dans ſa retraite, au-dehors de la maiſon des Filles de la Croix, au fauxbourg St. Antoine. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de connoiſſance du monde, de milles affaires d'Etat, de Finance, de Magiſtrature; qui penſoit noblement & honnêtement, & qui auroit été bon en grand, s'il y avoit été élevé; mais ſon eſprit s'étoit rétréci, & tellement accoutumé aux petits détails, qu'il ne prit jamais tout

ſon eſſor. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans l'exercice de la charge de Lieutenant-Général d'Angoulême, qu'avoit eue ſon père; il étoit pauvre & de meilleure condition que la plupart des gens de Robe, auſſi s'en piquoit-il; auſſi reſpectoit-il, & aimoit-il à obliger les gens de qualité, & la nobleſſe dont il ſe prétendoit, avant que ſes Pères euſſent pris la Robe. Devenu Maître des Requêtes, il épouſa la fille de Caumartin, qui s'en fit honneur, & qui par le Chancelier de Pontchartrain, alors Contrôleur-Général, le fit Lieutenant de Police. C'eſt où il excella, & où il ſauva bien des gens de qualité & des enfans de famille.

Il étoit obligeant, poli, reſpectueux ſous une écorce dure & bruſque, & une figure de Rhadamante, mais dont les yeux pétilloient d'eſprit, & réparoient tout le reſte. Il ne put ſoutenir ſa chûte, & ne ſortit plus de ſa chambre, ou du parloir.

Mort cruelle DE SANTEUIL, *Chanoine de Saint-Victor.*

MONSIEUR le Duc tint, en 1697, les Etats de Bourgogne, en place de Monſieur le Prince ſon père, qui n'y voulut point aller.

Il y donna une grande leçon de l'amitié des Princes, & une belle leçon à ceux qui la recherchent. Santeuil, Chanoine-Régulier de Saint-Victor, a été trop connu dans la République des Lettres & dans le monde, pour que je m'amuse à m'étendre sur lui.

C'étoit le plus grand Poëte latin qui eût paru depuis plusieurs siècles, plein de feu, d'esprit, de caprices les plus plaisans, qui le rendoient de la plus excellente compagnie; bon convive sur-tout, aimant le vin & la bonne chère, mais sans débauche; & qui avec un esprit & des talens aussi peu propres au Cloître, étoit pourtant dans le fond aussi bon Religieux, qu'avec un tel esprit il pouvoit l'être.

Monsieur le Prince l'avoit presque toujours à Chantilly, quand il y alloit; M. le Duc le mettoit de toutes ses parties; & en un mot, Princes & Princesses, c'étoit de toute la maison de Condé, à qui l'aimoit le mieux; il les amusoit par des assauts continuels d'esprit, en prose & en vers, par des plaisanteries ingénieuses; il y avoit bien des années que cela duroit.

Monsieur le Duc voulut l'amener à Dijon; Santeuil s'en excusa, allégua tout ce qu'il put; il fallut obéir; & le voilà chez M. le

Duc pour le tems des Etats; c'étoit tous les ſoirs des ſoupers, que Monſieur le Duc donnoit & recevoit, & toujours Santeuil à ſa ſuite, qui faiſoit le plaiſir de la table. Un ſoir, à l'un de ces ſoupers, on ſe divertit à pouſſer Santeuil de vin de Champagne; & de gaieté en gaieté, on trouva plaiſant de verſer une tabatière, pleine de tabac d'Eſpagne, dans un grand verre de vin, & de le faire boire à Santeuil, pour voir ce qui en arriveroit. On ne fut pas long-tems à en être éclairci, les vomiſſemens & la fièvre le prirent: en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut dans des douleurs horribles; mais les ſentimens d'une grande pénitence, avec leſquels il reçut les Sacremens, édifièrent autant qu'il fut regretté d'une compagnie peu ſuſceptible d'édification, mais qui déteſta une auſſi cruelle expérience.

Rose, Secrétaire du Cabinet du Roi.

ROSE, Secrétaire du Cabinet du Roi, & qui depuis cinquante ans avoit la plume, mourut à quatre-vingt-ſix ou quatre-vingt-ſept ans, avec toute ſa tête, & dans une ſanté parfaite juſqu'au bout; il étoit auſſi

Préſident à la Chambre des Comptes; fort riche & fort avare; mais c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit des ſaillies & des réparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette & admirable, & un parfait répertoire de Cour & d'affaires.

Gai, libre, hardi, volontiers audacieux; mais à qui ne lui marchoit point ſur le pied, poli, reſpectueux, tout-à-fait en ſa place, & ſentant extrêmement la vieille Cour.

Il avoit été au Cardinal Mazarin, qui l'avoit mis dans la privance & la confiance de la Reine-Mère; il ſut toujours ſe conſerver avec elle, & avec le Roi juſqu'à ſa mort, en ſorte qu'il étoit compté, & ménagé même par tous les Miniſtres.

Sa plume l'avoit entretenu dans une ſorte de concert avec le Roi, & quelquefois dans des affaires qui demeuroient ignorées des Miniſtres.

Il n'eſt pas poſſible de faire parler un Roi, avec plus de dignité que faiſoit Roſe, ni plus convenablement à chacun, ni ſur chaque matière dans les Lettres qu'il écrivoit ainſi, & que le Roi ſignoit toutes de ſa main; & pour le caractère, il étoit ſi ſemblable à celui du Roi, qu'il ne s'y trouvoit pas la moindre différence. Une infinité de

choſes importantes avoient paſſé par les mains de Roſe, & il s'en paſſoit encore quelquefois; il étoit extrêmement fidèle & diſcret; & le Roi s'y fioit entièrement. Ainſi celui des quatre Secrétaires du Cabinet, lorſqu'il a la plume, en a toutes les fonctions, & les trois autres n'en ont aucunes, ſinon leurs entrées.

Roſe avoit, près de Chantilly, une belle terre & bien bâtie, où il alloit ſouvent. Monſieur le Prince voulut l'acheter; & ſur ſon refus l'en dégoûter; à cet effet, il lui fit jetter quatre cents renards, ou renardeaux, par-deſſus les murailles de ſon parc. On peut ſe repréſenter quel déſordre cauſa une fourmillière de renards venus là en une nuit.

Roſe, fort en colère, alla trouver le Roi dans ſon Cabinet; & tout réſolument, il lui demanda la permiſſion de lui faire une queſtion peut-être ſauvage. Le Roi lui demanda ce que c'étoit. « Ce que c'eſt, répondit d'un „ viſage enflammé, ce que c'eſt, je veux „ vous prier de me dire, ſi nous avons „ deux Rois en France?— Qu'eſt-ce à dire, „ repartit le Roi ſurpris, & rougiſſant à ſon „ tour?— Qu'eſt-ce à dire, reprit Roſe, „ c'eſt que ſi Monſieur le Prince eſt Roi

„ comme vous, il faut pleurer & baiſſer la „ tête. S'il n'eſt que Prince du Sang, je „ vous en demande juſtice. „ Et tout de ſuite, il conte le ſujet de ſa plainte. Le Roi obligea Monſieur le Prince, de faire ôter juſqu'au dernier renard à ſes frais, ſans aucun dommage, & l'empêcha d'inquiéter Roſe davantage, dont au contraire, il crut devoir rechercher l'amitié.

Voyant un jour Monſieur le Prince fort empreſſé, autour des Miniſtres, il lui demanda s'il n'aſpiroit point à ſe faire premier Prince du Sang.

Roſe avoit marié ſa fille à Monſieur Portail, Conſeiller, puis premier Préſident du Parlement; comme ſon mari ſe plaignoit toujours au père de l'humeur de ſa fille : „ Vous avez raiſon, répondit-il, c'eſt une „ impertinente; & ſi j'entends encore par„ ler d'elle, je la déshériterai. „ Le mari n'eut plus envie de lui faire ſes plaintes.

Mot plaiſant du Cardinal D'ESTRÉES.

UN mot du Cardinal d'Eſtrées au Roi, dure encore. Il étoit à ſon dîner, toujours fort diſtingué du Roi, dès qu'il paroiſſoit devant lui. Le Roi lui adreſſant la parole,

ſe plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. “ Sire, reprit le Cardinal, & qui „ eſt-ce qui en a? „ Le rare de cette réponſe, eſt qu'à ſon âge il les avoit encore blanches & fort belles; que ſa bouche fort grande, mais agréable, étoit faite de façon qu'il les montroit beaucoup en parlant; auſſi le Roi ſe prit-il à rire de la réponſe; & toute l'aſſiſtance, & lui-même qui ne s'en embarraſſa point du tout.

LIVRE TROISIÈME.

Anecdotes étrangères & politiques.

MORT DE GUILLAUME, ROI D'ANGLETERRE.

LE Roi Guillaume, tout occupé d'armer l'Europe contre la France, avoit fait un voyage en Hollande, pour mettre la main à ce grand ouvrage, entamé par lui dès l'instant qu'il fut informé des dernières dispositions de Charles II.

Il étoit dans sa maison de chasse de Loo, lorsqu'il apprit la mort du Roi, son beau-père, & la reconnoissance que le Roi avoit faite du Prince de Galles, qui donna toute liberté à Guillaume d'éclater par-tout, & d'agir à découvert.

Il se hâta de terminer en Hollande, ce qui achevoit cette formidable ligue, à laquelle ils donnèrent le nom de grande alliance, & s'en retourna en Angleterre animer sa Nation, & chercher des secours pécuniaires dans son Parlement.

Ce Prince, usé avant l'âge, par les travaux & les affaires qui firent le tissu de sa vie, avec une capacité, une adresse, une supériorité de génie, qui lui acquirent la suprême autorité en Hollande, la Couronne d'Angleterre & la dictature parfaite de toute l'Europe, excepté de la France, étoit tombé dans un épuisement de forces & de santé, qui, sans attaquer, ni diminuer celles de l'esprit, ne lui fit rien relâcher des travaux infinis de son Cabinet. Il éprouva une difficulté de respirer, qui avoit augmenté l'asthme qu'il avoit depuis quelques années. Il sentoit son état; & ce puissant génie ne se désavouoit pas. Il fit faire des consultations aux plus célèbres Médecins de l'Europe, sous des noms feints; entr'autres, à Fagon, sous le nom d'un Curé, lequel y donna de bonne foi, le renvoya sans ménagement, & sans autre conseil que celui de se préparer à une mort prochaine.

Le mal augmentant, Guillaume consulta de nouveau, mais à découvert. Fagon reconnut la maladie du Curé. Il ne changea pas d'avis, mais fut plus considéré; il prescrivit, dans un savant raisonnement, les remèdes qu'il jugea les plus propres, sinon pour guérir, au moins pour prolonger. Ces

remèdes furent suivis, & soula
enfin les tems étoient arrivés,
me devoit sentir que les plus
mes finissent comme les plus p
le néant de ce que le mond
plus grandes destinées. Il se p
core quelquefois à cheval,
voit soulagé; mais n'ayant pl
s'y tenir, par sa maigreur &
il fit une chûte qui précipita
la secousse.

Le Roi fut aussi peu occ
gion dans ses derniers mome
voit été pendant le cours de
donna de tout, & parla à ses
à ses familiers, avec une tra
prenante, & une présence d'
l'abandonna point jusqu'au de
quoiqu'accablé de vomissemens
mens dans les derniers jours d
quement occupé des choses
doient, il se vit finir sans re
satisfaction d'avoir consommé
grande alliance, à n'en craind
sunion par sa mort; & l'espérat
coups, que par elle il avoit pr
la France.

Cette pensée, qui le flatta

mort, lui tint lieu de toute autre, & le laiſſa bientôt en proie à d'éternelles vérités. On le ſoutint, les deux derniers jours, par des liqueurs & des choſes ſpiritueuſes ; ſa dernière nourriture fut une taſſe de chocolat. Il mourut le Dimanche 19 Mars 1702, ſur les dix heures du matin.

La Princeſſe Anne, ſa Belle-Sœur, Epouſe du Prince George de Danemarck, fut en même tems proclamée Reine. Peu de jours après, elle déclara ſon mari, Grand Amiral & Généraliſſime, rappella dans ſon Conſeil le Comte de Rocheſter, ſon oncle maternel, & Sunderland, fameux par ſon eſprit & ſes trahiſons, & envoya le Comte de Malbourough, ſi célèbre dans la ſuite, ſuivre en Hollande tous les plans de ſon prédéceſſeur.

Affaires de la Succeſſion d'Eſpagne.

LES nouvelles d'Eſpagne devenoient de jour en jour plus intéreſſantes. On ſait la colére dans laquelle le Prince entra, lorſqu'il apprit le traité de partage de ſa Monarchie, fait par le Roi d'Angleterre. Le Conſeil d'Eſpagne s'aſſembla ſouvent pour délibérer ſur une affaire ſi importante, qu'elle réveilla

ceux qui le composoient, de cet assoupissement profond, qui, hors de Madrid & ce qui s'y passe, rend les grands Seigneurs Espagnols indifférens à tout le reste de l'Univers.

La première marque que ce Conseil en donna, fut de supplier le Roi d'Espagne qu'il trouvât bon que, pour ménager sa santé, & n'entendre pas si souvent discuter des choses qui ne pouvoient que lui faire de la peine, il s'assemblât hors de sa présence, pour lui rendre un compte abrégé des résolutions qu'il estimeroit devoir être prises, & des ordres en conséquence à lui demander.

Villa-Franca fut un des premiers qui ouvrit les yeux, au seul parti qu'il y avoit à prendre, pour empêcher le démembrement de la Monarchie, & se conserver par-là toute leur grandeur particulière, en demeurant sujets d'un aussi grand Roi, qui, retenant toutes les parties de tant de vastes Etats, auroit à conférer les mêmes charges, les mêmes Vice-Royautés, les mêmes graces. Il songea donc à faire tomber l'entière succession au second fils du fils unique de la Reine, Sœur du Roi d'Espagne. Il s'en ouvrit, comme en tâtonnant, à Medina-Sido-

nia, quoiqu'il ne fût pas du Conſeil; mais qui étoit, par ſa charge & ſon eſprit, en grand crédit & en faveur; & avec qui il étoit en liaiſon particulière.

Celui-ci, qui le ſavoit auſſi Autrichien que lui-même, mais gouverné par ſon intérêt; & qui, par conſéquent, craignoit pardeſſus toutes choſes, le démembrement de la Monarchie, entra dans le ſentiment de Villa-Franca, & l'y affermit même par ſon eſprit & ſes raiſons; ces dernières étoient claires. La puiſſance de la France étoit conſidérable, & en grande réputation en Europe; & contiguë par terre & par mer de tous les côtés à l'Eſpagne; en ſituation, par conſéquent, de l'attaquer, ou de la ſecourir, avec ſuccès & promptitude; tout-à-fait frontière des Pays-Bas, & en état d'ailleurs de ſoutenir le Milanois, Naples & la Sicile contre l'Empereur, foible, & qui n'étoit contigu à aucun de ces Etats, & pour qui le continent de l'Eſpagne ſe trouvoit hors de toute priſe, tandis que de tous côtés il l'étoit de plein-pied à la France.

Ils communiquèrent leurs penſées à Villa-Garcias & à Villena, qui y entrèrent tout d'abord. Enſuite, ils jugèrent qu'il falloit gagner St. Eſtevan, qui étoit la meilleure tête

tête du Conſeil. Villena étoit ſon beau-frère, mari de ſa ſœur, & ſon intime ami; Villa-Garcias auſſi très-bien avec lui. Ils s'en chargèrent, & ils réuſſirent. Voilà donc cinq hommes principaux, très-réſolus à donner leur Couronne à un de nos Princes. Ils délibérèrent entr'eux, & ils eſtimèrent qu'ils ne pouvoient rien faire ſans l'autorité du Cardinal Porto-Carrero, qui étoit ſi diſtingué par ſon eſprit & par ſes qualités eccléſiaſtiques, dans le Conſeil, où il étoit le premier. La haine ouverte & réciproque, déclarée entre la Reine & lui, leur en fit bien eſpérer. Il étoit, de plus, ami intime de Villa-Franca, & de toute la Maiſon de Tolède. Celui-ci ſe chargea de le ſonder; puis de lui parler; & il fit ſi bien, qu'il s'aſſura tout-à-fait de lui.

Tout cela ſe pratiquoit, ſans que le Roi, ni perſonne, en France, ſongeât à rien moins, & ſe négocioit par des Eſpagnols qui n'avoient aucune liaiſon en France, & par des Eſpagnols, la plupart fort Autrichiens, mais qui aimoient mieux l'intégrité de leur Monarchie, leur grandeur & leurs fortunes particulières, que la maiſon d'Autriche, qui n'étoit pas à la même portée que la France, de maintenir l'une, & de

conſerver les autres. Ils ſentirent néanmoins deux difficultés; les renonciations ſi ſolemnelles & ſi répétées de notre Reine, par la paix des Pyrénées, & par ſon contrat de mariage avec le Roi; & l'oppoſition naturelle à écarter ſa propre maiſon, qu'elle aimoit, en faveur d'une maiſon ennemie & rivale de la ſienne dans tous les tems.

Ils ne crurent perſonne en état de lever ce dernier obſtacle, que le Cardinal Porto-Carrero, par le for de la conſcience. A l'égard de celui des renonciations, Villa-Franca en ouvrit un qui trancha toute difficulté; il opina donc que les renonciations de Marie-Thérèſe étoient bonnes & valables, tant qu'elles ne ſortoient que l'effet qu'on avoit eu pour objet, en les exigeant & en les accordant; que cet effet étoit d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les Couronnes de France & d'Eſpagne ne ſe trouvaſſent réunies ſur une même tête, comme il arriveroit, ſans cette ſage précaution, au cas où elle tomberoit dans la perſonne du Dauphin; mais maintenant que ce Prince avoit trois fils, le ſecond deſquels pouvoit être appellé à la Couronne d'Eſpagne, les renonciations de la Reine, ſa grand-mère, devenoient caduques, comme ne ſortiſſant

l'effet pour lequel uniquement elles avoient été faites; mais un autre effet inutile au repos de l'Europe, & injuſte en ſoi, en privant un Prince particulier, ſans état, & pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne ſont ni héritiers, ni en aucun titre à l'égard d'un Fils de France; effet encore qui n'alloit à rien moins qu'à la diſſipation & à la deſtruction totale d'une Monarchie, pour la conſervation de laquelle les renonciations avoient été faites. Cet avis célèbre fut approuvé de tous ; & Villa-Franca ſe chargea de l'ouvrir en plein Conſeil.

Il n'y avoit donc encore que Porto-Carrero, Villa-Franca, Villena, Saint-Eſtevan, Medina-Sidonia & Villa-Garcias dans ce ſecret. Ils obtinrent, avec raiſon, qu'il devoit être inviolablement gardé entr'eux, juſqu'à ce que le Cardinal eût perſuadé le Roi. Les difficultés en étoient extrêmes : outre cette paſſion démeſurée, & innée de la grandeur de la maiſon d'Autriche dans le Roi d'Eſpagne, il avoit fait un teſtament en faveur de l'Archiduc, de la totalité de tout ce qu'il poſſédoit au monde. Il falloit donc lui faire détruire ſon propre ouvrage, le chef-d'œuvre de ſon cœur, la conſolation de la fin pré-

maturée de ses grandeurs temporelles, en les laissant dans sa maison, qu'il branchoit de nouveau à l'exemple de Charles-Quint; & sur cette destruction, enter pour la maison de France, l'émule & l'ennemie perpétuelle de celle d'Autriche, la même grandeur, la même mi-partition qu'il avoit faite pour la sienne, qui étoit la détruire de ses propres mains, en tout ce qui lui étoit possible, pour enrichir son ennemie de ses dépouilles & de toutes les Couronnes que la maison d'Autriche avoit accumulées sur la tête de son aîné.

Il falloit lutter, en outre, contre le crédit & la puissance de la Reine, si avantageusement établis, & de nouveau ulcérée contre la France, qui n'avoit pas voulu qu'Harcourt écoutât rien de sa part par l'Amirante. Enfin, c'étoit une trame qu'il falloit ourdir sous les yeux du Comte d'Harrack, Ambassadeur de l'Empereur, qui avoit la brigue dès long-tems formée, & les yeux bien ouverts.

Quels que fussent ces obstacles, la grandeur de l'objet les roidit contre. Ils commencèrent par attaquer la Reine, par l'autorité du Conseil, qui se joignit si puissamment à la voix publique, contre la faveur

& les rapines de la Berlips, ſa Favorite, que cette Allemande n'oſa en ſoutenir le choc, dans l'état de dépériſſement où elle voyoit le Roi d'Eſpagne; & ſe trouva heureuſe d'emporter en Allemagne les tréſors qu'elle avoit acquis, pour ne point s'expoſer aux haſards d'une révolution, dans un pays où elle étoit ſi haïe, & d'amener avec elle ſa fille, à qui le dernier effort du crédit de la Reine fut de faire donner une promeſſe du Roi d'Eſpagne, par écrit, d'un Collier de la Toiſon d'Or, à quiconque l'épouſeroit. Avec cela, la Berlips partit à la hâte, traverſa la France, & ſe retira, de façon qu'on n'en entendit plus parler.

C'étoit un coup de partie. La Reine, bonne, & peu capable, ne pouvoit rien tirer d'elle-même. Il lui falloit toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips, pour régner ſur elle à ſon aiſe, s'étoit bien gardée de la laiſſer approcher; tellement que, privée de cette favorite, elle ſe trouvoit ſans conſeil, ſans ſecours & ſans reſſource en elle-même; & le tems, ſelon toute apparence, trop court, pour qu'un autre eût le loiſir de l'empaumer aſſez pour la rendre embarraſſante, pendant le reſte de la vie du Roi. Ce fut pour achever de ſe mettre en

liberté à cet égard, que, de concert avec le Public, qui gémiſſoit ſous le poids des Allemands & du Prince d'Armſtadt, qui maîtriſoient Madrid & les environs, le Conſeil fit encore un tour de force, en faiſant remercier le Prince, & licencier ce Régiment.

Ces deux coups, ſi près, atterèrent la Reine, & la mirent hors de meſure, pour tout le reſte de la vie du Roi; Porto-Carrero, Villa-Franca, & Saint-Eſtevan, les trois Conſeillers d'Etat ſeuls du ſecret, induiſirent habilement les autres à chaſſer la Berlips & le Prince d'Armſtadt, ceux-là, qui, pour la plupart s'y portèrent, de haine pour la Reine & pour ſes deux bras droits; & le peu qui lui étoit attaché; comme l'Amirante, par cabale, & Veragua, par politique, furent entraînés, & apprirent à quitter tout doucement la Reine, par l'état où ce changement la fit tomber.

Ces deux grands pas faits, Saint-Eſtevan, qui ne quitta jamais le Cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire ne fut pas conſommée, le pouſſa à porter un autre coup, ſans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût moyen de rien entreprendre avec ſuccès : ce fut de chaſſer le Confeſſeur du Roi, qui lui avoit été donné par la Reine, & qui

étoit un zélé Autrichien. Le Cardinal prit ſi bien ſon tems & ſes meſures, qu'il fit coup double; le Confeſſeur fut renvoyé, & Porto-Carrero en donna un autre, dont il étoit aſſuré. Alors il tint le Roi d'Eſpagne par le for de la conſcience, qui eut ſur lui d'autant plus de pouvoir, qu'il commençoit à ne plus regarder les choſes de ce monde qu'à la lueur de ce véritable flambeau qu'on allume aux mourans.

Porto-Carrero laiſſa encore un peu le Confeſſeur; & quand il jugea que l'état du Roi d'Eſpagne le rendoit ſuſceptible de pouvoir entendre de mettre la Maiſon de France en parallèle avec celle d'Autriche; le Cardinal, toujours étayé & endoctriné par Saint-Eſtevan, attaqua le Roi d'Eſpagne avec toute l'autorité qu'il recevoit de ſon caractère, de ſon concert avec le Confeſſeur, & de l'étroit de ce peu de perſonnages, mais ſi principaux, qui étoient du ſecret, auxquels l'importance & les conjonctures ne permettoient pas qu'on en joignît d'autres.

Ce Prince exténué de maux, & dont la ſanté, foible toute ſa vie, avoit rendu l'eſprit peu vigoureux, preſſé par de ſi grandes raiſons temporelles, effrayé du poids des ſpirituelles, tomba dans une étrange per-

plexité. L'amour extrême de ſa Maiſon, l'averſion de ſa rivale, tant d'Etats & de puiſſance à remettre à l'un ou à l'autre; les affections les plus chères, les plus fomentées jusqu'alors; ſon propre ouvrage en faveur de l'Archiduc, à détruire pour la grandeur d'une Maiſon ennemie de tout tems; le ſalut éternel, la juſtice, l'intérêt de ſa Monarchie, le vœu des ſeuls Miniſtres ou principaux Seigneurs, qui, juſqu'alors, puſſent être ſûrement conſultés; nul Autrichien pour le ſoutenir dans ce combat; le Cardinal & le Confeſſeur, ſans ceſſe à le preſſer; parmi ces avis, aucun dont il pût ſe défier, aucun qui eût de la liaiſon en France, ni avec nul François; aucun qui ne fût Eſpagnol naturel, aucun qui ne l'eût bien ſervi; aucun en qui il eût jamais reconnu le moindre éloignement pour la Maiſon d'Autriche; un grand attachement, au contraire, pour elle en pluſieurs d'eux; il n'en fallut pas moins pour le jetter dans une incertitude aſſez grande, pour ne ſavoir à quoi ſe réſoudre.

Enfin, flottant, irréſolu, déchiré en ſoi-même, ne pouvant plus ſupporter cet état, & toutefois ne pouvant ſe déterminer, il penſa à conſulter le Pape, comme un oracle, avec lequel il ne pouvoit faillir. Il réſolut

ſolut donc de dépoſer dans ſon ſein paternel toutes ſes inquiétudes, & de ſuivre tout ce qu'il lui conſeilleroit. Il le propoſa au Cardinal, qui y conſentit, perſuadé que le Pape, auſſi impartial, auſſi éclairé qu'il s'étoit montré depuis qu'il gouvernoit l'Egliſe, & d'ailleurs auſſi déſintéreſſé, & auſſi pieux qu'il l'étoit, prononceroit en faveur du parti le plus juſte.

Cette réſolution priſe, ſoulagea extrêmement le Roi; elle calma ſes violentes agitations, qui avoient beaucoup altéré ſa ſanté, qui reprit quelque ſorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au Pape, & ſe repoſa ſur le Cardinal, du ſoin de faire rendre directement ſa lettre avec tout le ſecret qu'elle exigeoit. Alors il fallut bien mettre Ubilla dans le ſecret.

Ce Miniſtre n'eut pas de peine à entrer dans les vues favorables à la France. Il les trouva déjà ſi bien concertées, ſi à l'abri de toute contradiction intérieure, par le reculement de la Reine, & ſi avancées, qu'il ſe joignit de bonne foi aux Seigneurs, dans le ſecret; qui acquirent par-là une bonne tête; & un Miniſtre qui s'entendoit ſur toute la Monarchie, & duquel il leur eût été impoſſible de ſe paſſer.

Le Pape reçut directement la consultation du Roi d'Espagne, & ne le fit pas attendre pour sa réponse & sa décision; il lui écrivit: qu'étant lui-même dans un état aussi prochain que l'étoit Sa Majesté Catholique, d'aller rendre compte au Souverain Pasteur du troupeau universel qui lui avoit été confié, il avoit un intérêt aussi puissant qu'elle-même, de lui donner un conseil dont il ne pût alors recevoir aucun reproche : qu'il pensât combien peu il devoit se laisser toucher aux intérêts de la Maison d'Autriche, en comparaison de ceux de son éternité, & de ce compte terrible, qu'il étoit si peu éloigné d'aller rendre au Souverain Juge des Rois, qui ne reçoit point d'excuses, & ne fait acception de personne; qu'il voyoit bien lui-même que les Enfans du Dauphin étoient les seuls légitimes héritiers de sa Monarchie, qui excluoient tous autres, & du vivant desquels & de leur postérité, l'Archiduc & toute la Maison d'Autriche n'avoient aucun droit, & étoient entièrement étrangers; que plus la succession étoit immense, plus l'injustice qu'il commettroit deviendroit terrible pour lui au jugement de Dieu; que c'étoit donc à lui à n'oublier aucune des précautions, ni des mesures que toute sa fa-

geſſe lui pouvoit inſpirer, pour faire juſtice à qui il la devoit, & pour aſſurer, autant qu'il lui ſeroit poſſible, l'entière totalité de la ſucceſſion de ſa Monarchie à un des Fils de France. Le ſecret de la conſultation & de la réponſe d'Innocent XII, fut ſi profondément enſéveli, qu'il n'a été ſu que depuis que Philippe V a été en Eſpagne.

Cependant le Roi d'Eſpagne étoit veillé & ſuivi de près, dans l'eſpérance où étoit le Cardinal, pour le diſpoſer à une parfaite & prompte obéiſſance à la déciſion qu'il attendoit; de manière que lorſqu'elle arriva, il n'y eut plus à vaincre que des reſtes impuiſſans de répugnance, & à mettre tout de bon la main à l'œuvre. Ubilla, uni à ceux du ſecret, fit un autre teſtament en faveur du Duc d'Anjou, & le dreſſa avec les motifs & les clauſes, qui ont paru à tous les eſprits déſintéreſſés ſi pleins d'équité, de prudence, de force & de ſageſſe; & cela eſt ſi public, que je n'en dirai rien ici de plus.

Quand il fut achevé d'être examiné par les Conſeillers d'Etat du ſecret, Ubilla le porta au Roi d'Eſpagne, avec l'autre précédent, fait en faveur de l'Archiduc. Celui-là fut brûlé par lui, en préſence du Roi d'Eſpagne, du Cardinal & du Confeſſeur;

& l'autre, tout de ſuite ſigné par le Roi d'Eſpagne; & un moment après, authentiqué au-deſſus, lorſqu'il fut fermé par les ſignatures d'Ubilla & de quelques autres.

Cela fait, Ubilla tint prêts les ordres & les expéditions néceſſaires en conſéquence, pour les divers pays de l'obéiſſance d'Eſpagne, avec un ſecret égal. L'extrémité du Roi d'Eſpagne ſe fit connoître quelques jours après la ſignature du teſtament.

Le Cardinal, aidé des principaux du ſecret, qui avoient les deux grandes Charges, & du Comte de Bennevente, qui avoit auſſi l'autre, par laquelle il étoit maître de l'appartement & de la chambre du Roi, empêcha, ſous divers prétextes, la Reine d'en approcher. Bennevente n'étoit pas du ſecret; mais il étoit ami des principaux, du peu de ceux qui en étoient; & il étoit aiſément gouverné; de ſorte qu'il fit tout ce qu'ils voulurent; ils y comptoient ſi bien, qu'ils l'avoient fait mettre dans le teſtament, pour entrer, comme Grand d'Eſpagne, dans la Junte qu'il établit pour gouverner, en attendant le ſucceſſeur; & il ſavoit auſſi que le teſtament étoit fait, ſans toutefois être inſtruit de ce qu'il contenoit.

Il étoit tems de parler au Conſeil. De

huit qu'ils étoient, quatre ſeulement étoient du ſecret : Porto-Carrero, Villa-Franca, St. Eſtevan & Ubilla ; les autres quatre étoient l'Amirante, Varagna, Manura & Avias; les deux derniers n'étoient point d'abord du Conſeil; mais l'attachement de l'Amirante à la Reine, le peu de foi de Varagna, & la difficulté de leur faire garder un ſi important ſecret, avoit toujours retardé juſqu'aux derniers jours du Roi d'Eſpagne, de venir dans le Conſeil, aux opinions ſur la ſucceſſion.

A la fin, le Roi prêt à manquer à tous momens; toutes les précautions priſes, & n'y ayant guère à craindre que ces deux Conſeillers d'Etat, ſeuls & ſans appui, ni confiance de perſonne, & la Reine dans l'abandon, oſaſſent révéler un ſecret ſi prêt à éclorre, & ſi inutilement pour eux; le Cardinal aſſembla le Conſeil, & y mit tout de ſuite la grande affaire de la Succeſſion en délibération. Villa-Franca tint parole, & opina avec grande force, & en la manière qu'elle ſe trouve ci-deſſus. St. Eſtevan ſuivit avec autorité; l'Amirante & Vaſagna, qui virent la partie faite, n'osèrent contredire : le ſecond ne ſe ſoucioit que de ſa fortune, qu'il ne vouloit pas expoſer

dans des momens si critiques, & dans une actuelle impuissance de la Cour de Vienne, par son éloignement; & la même raison retint l'Amirante, malgré son attachement pour elle.

Maucera, galant homme, & qui ne vouloit que le bien; mais effrayé d'avoir à prendre son parti sur le champ, dans des choses de si grande importance, demanda vingt-quatre heures pour y penser, au bout desquelles il opina pour la France. Avias, à qui on avoit dit le mot à l'oreille, un peu auparavant, s'y rendit d'abord. Ubilla, après que le Cardinal eut opiné & conclu, dressa sur la table ce célèbre résultat; ils le signèrent, & jurèrent d'en garder un inviolable secret jusqu'après la mort du Roi; il fut tems d'agir en conséquence de ce qui venoit d'être résulté entr'eux.

En effet, l'Amirante, ni Varagna n'osèrent en laisser échapper quoi que ce fût; & l'Amirante même fut impénétrable là-dessus à la Reine & au Comte d'Harrack, qui ignorèrent toujours si le Conseil avoit pris une résolution.

Très-peu après, le Roi d'Espagne mourut le jour de la Toussaint, auquel il étoit né, quarante-deux ans auparavant, à trois

heures après-midi, dans le palais de Madrid.

Disons cependant que, sur les nouvelles de l'état mourant de ce Prince, le Roi donna ordre au Marquis d'Harcourt de se tenir prêt pour assembler une armée à Bayonne, & qu'il partit avec le projet de prendre les places de cette frontière, comme Fontarabie & les autres, & d'entrer par-là en Espagne.

Dès que le Roi d'Espagne fut expiré, le 1er Novembre 1700, il fut question d'ouvrir son testament. Le Conseil d'Etat s'assembla, & tous les Grands d'Espagne; qui se trouvèrent à Madrid, y entrèrent.

La curiosité de la grandeur d'un événement si rare, & qui intéressoit tant de millions d'hommes, attira tout Madrid au Palais, en sorte qu'on s'étouffoit dans les pièces voisines de celle où les Grands & le Conseil ouvroient le Testament.

Tous les Ministres étrangers en assiégèrent la porte. C'étoit à qui sauroit le premier le choix du Roi, qui venoit de mourir, pour en informer sa Cour le premier. Blécourt étoit là, comme les autres, sans savoir rien de plus qu'eux; & le Comte d'Harrack, Ambassadeur de l'Empereur,

qui eſpéroit tout, & qui comptoit ſur le teſtament en faveur de l'Archiduc, étoit vis-à-vis la porte, & tout proche, avec un air triomphant. Cela dura aſſez long-tems, pour exciter l'impatience; enfin, la porte s'ouvrit, & ſe referma.

Le Duc d'Albranté, qui étoit un homme de beaucoup d'eſprit, plaiſant, mais à craindre, voulut ſe donner le plaiſir d'annoncer le choix du Succeſſeur, ſitôt qu'il eut vu tous les Grands d'Eſpagne, & le Conſeil, y acquieſcer, & prendre leur réſolution en conſéquence; il ſe trouva inveſti auſſi-tôt qu'il parut; il jetta les yeux de tous côtés, & garda gravement le ſilence. Blécourt s'avança; il le regarda fièrement; puis tournant la tête, fit ſemblant de chercher ce qu'il avoit preſque devant lui. Cette action ſurprit Blécourt, & fut interprétée mauvaiſe pour la France; puis tout-à-coup faiſant comme s'il n'avoit pas vu le Comte d'Harrack, & qu'il s'offrît, pour la première fois, à ſa vue, il prit un air de joie, lui ſauta au col, & lui dit en Eſpagnol, fort haut : " Monſieur, c'eſt avec beaucoup de „ plaiſir . . . . & faiſant une pauſe, pour l'embraſſer mieux, ajouta : " Oui, Mon- „ ſieur, c'eſt avec une extrême joie que

„ toute ma vie . . . . & redoublant d'embraſſades, pour s'arrêter encore; puis acheva : “ & avec le plus grand contentement, „ que je me ſépare de vous, & prends „ congé de la très-auguſte Maiſon d'Autri- „ che; „ puis il perce la foule; chacun courant après, pour ſavoir quel étoit le Succeſſeur.

L'étonnement & l'indignation du Comte d'Harrack lui fermèrent entièrement la bouche; mais ils parurent ſur ſon viſage dans toute leur étendue. Il demeura là encore quelques momens; laiſſa des gens à lui, pour avoir des nouvelles, à la ſortie du Conſeil, & alla s'enfermer chez lui, dans une confuſion d'autant plus grande, qu'il avoit été la dupe de ces accolades, & de la cruelle tromperie des complimens du Duc d'Albranté. Blécourt, de ſon côté, n'en demanda pas davantage; il courut chez lui, pour dépêcher ſon courrier. Comme il y étoit après, Ubilla lui envoya l'extrait du teſtament, qu'il tenoit tout prêt, & qu'il n'eut qu'à inſérer dans ſon paquet. Harcourt, qui étoit à Bayonne avoit ordre d'ouvrir tous les paquets du Roi, afin d'agir ſuivant les nouvelles, ſans perdre de tems à attendre les ordres de la Cour, qu'il avoit d'avance, pour tous les cas prévus.

On ſait tout ce qui ſe paſſa en France juſqu'à l'acceptation du Teſtament, & au départ du nouveau Roi d'Eſpagne pour Madrid; mais en le laiſſant partir pour ſes nouveaux Etats, admirons la Providence, qui ſe joue des penſées des hommes, & diſpoſe des Empires. Qu'auroient dit Ferdinand & Iſabelle, Charles V & Philippe II, qui ont voulu tout envahir, à tant de différentes repriſes; qui ont été ſi accuſés d'aſpirer à la Monarchie univerſelle; & Philippe IV même, avec toutes ſes précautions au mariage du Roi, & à la paix des Pyrénées, de voir un Fils de France devenir Roi d'Eſpagne, & par le vœu univerſel de tous les Eſpagnols, & par le teſtament du dernier Roi de leur ſang, ſans deſſein, ſans intrigues, ſans une amorce tirée de notre part; & à l'inſu du Roi, & à ſon extrême ſurpriſe, & de tous ſes Miniſtres; & qui n'eut que l'embarras de ſe déterminer, & la peine d'accepter?

Conſpiration contre Philippe *V.*

TANDIS que Philippe V n'étoit occupé qu'à répandre des graces ſur les Seigneurs & ſur les peuples du Royaume de Naples,

& à confirmer les privilèges, à remettre les dettes, il se brassoit une conspiration, comme à Vienne, tramée à Rome, & prête d'éclater à Naples. Il ne s'agissoit de rien moins que d'assassiner ce Prince. Un de ces conjurés, qui le vit, dès le lendemain de son arrivée, fut si touché à sa vue, qu'il prit, sur le champ, la résolution de découvrir le complot. Il s'adressa à un des Officiers de la Cour, & demanda à parler au Roi pour une affaire très-importante & très-pressée; on résolut de l'admettre; il trouva le Roi accompagné seulement de Marsin, des deux Seigneurs du Despacho, & de Louville; & en leur présence, il révéla toute la conspiration, & ceux qui en étoient. Il donna des lettres qu'il avoit apportées; il indiqua des gens travestis en Moines, & des Moines aussi qui devoient arriver le lendemain par différentes portes. Ils arrivèrent effectivement, & furent arrêtés, en entrant dans la ville, avec les lettres dont ils étoient chargés, qui vérifièrent tout ce que leur camarade avoit révélé. On se saisit de plusieurs Seigneurs; un plus grand nombre prit la fuite; les prisons furent remplies de criminels; cependant on avoit dépêché secrètement à Rome, où on se saisit de la

caſſette du Baron de Liſola, que l'Empereur y tenoit avec une ſorte de caractère. Il s'y trouva tant de choſes préciſes ſur le projet & ſur l'exécution, que la Cour de Vienne n'oſa crier contre cette violence.

Les plus coupables, de toute qualité, de ceux qu'on avoit arrêtés, furent exécutés dans les châteaux de Naples; d'autres envoyés aux Indes; pluſieurs bannis. On fit grace au grand nombre. Tout ce qui n'étoit point de la conſpiration, Seigneurs & peuples, en témoignèrent la plus grande indignation. On crut, ſur cette diſpoſition publique, éteindre toute la mauvaiſe volonté par la clémence, la confiance & les bienfaits. Ils furent pouſſés juſqu'à former un Régiment des Gardes, entièrement compoſé de Napolitains; il fut incontinent ſur pied, & le Roi en prit une partie ſur le bâtiment qu'il monta, & qui le porta à Final.

Je ne ſais qui fut l'auteur de ce conſeil, & d'une confiance ſi outrée. Elle penſa être funeſte. M. le Duc de Vendôme découvrit, par des lettres interceptées, que des Officiers de ce Régiment avoient traité avec le Prince Eugène, de lui livrer le Roi d'Eſpagne, mort ou vif, en le conduiſant à l'armée, appuyés de deux mille chevaux, que

ce Général devoit envoyer ſecrètement au-devant d'eux, ſoutenus d'un plus gros corps, pour s'emparer de ſa perſonne. Sur ces avis, quelques-uns des Officiers furent obſervés, pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts, qui les occupoit ſans ceſſe, leur donna des ſoupçons. Preſque tous s'enfuirent. On n'en put ſaiſir que peu, qui avouèrent d'abord tout ce que M. de Vendôme avoit mandé, & ne laiſsèrent rien ignorer de cet horrible complot. Le Régiment fut auſſi-tôt caſſé & diſperſé; & on veilla, plus que jamais, à la conſervation de Philippe V.

Situation de la France & de l'Eſpagne, ſous le Miniſtère des Cardinaux ALBERONI *&* DUBOIS.

J'AI ſouvent ouï dire au P. de la Tour, Général de l'Oratoire, qui étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de ſens & de ſavoir, & d'une grande conduite & piété, qu'il falloit que les hommes fuſſent bien peu de choſe devant Dieu, à conſidérer la plupart des Empereurs Romains; à conſidérer quels maîtres ils avoient donné à l'univers alors connu, & en comparaiſon deſquels les plus

puiſſans Monarques de ces derniers ſiècles n'égalent pas, en puiſſance & en étendue de Gouvernemens, les premiers Officiers que ces Empereurs employoient, ſous eux, au gouvernement de l'Empire.

Si, de ces Monarques univerſels, on deſcend enſuite à ceux qui leur ont ſuccédé dans la ſuite des ſiècles, & dans les diverſes diviſions qu'a ſucceſſivement formées la chûte de l'Empire Romain, on y retrouvera, en petit, la même réflexion à faire, & on s'étonnera de qui ces divers Royaumes ſont devenus la proie & le jouet, ſous des Rois particuliers. Je ne ſais ſi c'eſt que le ſpectacle frappe plus que la lecture; mais rien ne m'a fait tant d'impreſſion que les deux plus puiſſantes Monarchies, gouvernées par deux Princes, dont le très-différent caractère s'apperçoit pleinement en tout avec une ſupériorité d'eſprit tranſcendante & très-pénétrante dans l'un des deux; également conduits par deux hommes de la lie du peuple, qui ſe rendent, tranquillement & ſans obſtacle, chacun leur maître, ainſi que de la Monarchie qu'ils dominent; celle-ci l'eſclave & le jouet de leur ambition particulière, ſouvent contre les intérêts les plus évidens des deux Princes & des deux Mo-

narchies; deux hommes ſans la moindre expérience, ſans quoi que ce ſoit de recommandable, ſans le plus léger agrément perſonnel, ſans autre appui, chacun que de ſoi, qui ne peuvent ou ne daignent cacher leur ambition & leurs intérêts à leurs maîtres, ni leurs fougues ou leurs fureurs; & qui, dès le premier degré, ne ménagent perſonne, & ne montrent que la terreur. Un court détail trouvera ici ſon application importante.

Il faut pour cela ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé dans la guerre qui a ſuivi l'avènement de Philippe V à la Couronne d'Eſpagne, les funeſtes revers qui ont ébranlé les Trônes du Grand-père & du Petit-fils, les circonſtances déplorables & affreuſes où ils ſe ſont trouvés, de ne pouvoir ni ſoutenir la guerre davantage, ni obtenir la paix : l'un, prêt à paſſer la Loire, pour ſe retirer vers la Guienne ou le Languedoc; l'autre à s'embarquer avec ſa famille pour l'Inde. L'énormité & la mauvaiſe foi des propoſitions faites à Torcy, à la Haye, & à nos Plénipotentiaires, à Gertruidemberg. Enfin, les miracles de Londres qui tirèrent ces deux Monarques des abîmes, par la paix d'Utrecht, & finalement par celle de Raſtad & de Bade.

On les trouvera dans ces pièces d'une situation si forcée & si cruelle, à des conditions affreusement désirées pour en sortir, du tems de Torcy, lors de son voyage à la Haye, & de la négociation de Gertruidemberg; à l'état où la paix d'Utrecht & la suite de Rastads & de Bade ont laissé la France & l'Espagne : la disproportion est telle que de la mort à la vie. Tout persuadoit donc, pour la jouissance d'un si grand bien & si peu espérable, d'en profiter par la longue réparation des deux Royaumes, que de si grands & de si longs revers avoient mis aux abois, & de se garantir avec sagesse de tout ce qui pouvoit troubler cette heureuse tranquillité, & exposer l'épuisement où on étoit encore, à de nouveaux hasards.

La droite raison & le simple sens commun démontrent que ce but étoit ce qui devoit faire l'entière, & la continuelle application du Gouvernement de France & de l'Espagne. Celle-ci n'étoit pas, à la vérité, comme la France, en paix avec toute l'Europe. L'Empereur seul, séparé à son égard de toutes les autres Puissances, n'avoit consenti qu'à une longue trêve; mais aussi bien cimentée qu'une paix, & pour les conditions & pour les garanties. L'Espagne en jouissoit

jouiſſoit paiſiblement, en attendant que les tems & les conjonctures devinſſent aſſez favorables pour convertir cette trêve en une paix. Le Roi d'Eſpagne ne penſoit qu'à en jouir, & à réparer ſon Royaume & ſes forces. Il y étoit également convié par le dedans qui en avoit grand beſoin, & par le dehors, où il n'auroit pu compter que ſur la France, qui ſentoit ſes beſoins, & qui vouloit conſerver la paix; qui de plus avoit perdu Louis XIV; qui étoit tombée ainſi dans une minorité; enfin qui, au lieu d'un grand Roi, aïeul paternel de Philippe V, étoit gouvernée par un Régent que Madame des Urſins avoit brouillé avec lui juſqu'à un degré peu commun entre deux Princes, & ſur lequel il n'étoit rien moins qu'apparent qu'il pût compter.

C'eſt dans cette ſituation, qu'Alberoni parvint à être le maître abſolu de l'Eſpagne, par les prompts degrés que la fortune lui dreſſa. Le néant de ſon extraction, ſes premiers commencemens auprès du Duc de Vendôme, ſes mœurs, ſa vie, ſon caractère, la diſgrace de ce Général qui le conduiſit à ſa ſuite en Eſpagne, le fatal mariage de Philippe V, à la fille de ſon maître, la chûte de la Princeſſe des Urſins, l'uſage qu'il ſut

faire d'être sujet, & après Ministre du Duc de Parme en Espagne, & l'exacte clôture où la politique avoit su enfermer Madame des Ursins, & accoutumer Philippe V; en sorte qu'il n'eut qu'à continuer ce qu'il trouvoit en usage, & qui ne lui étoit pas moins nécessaire, qu'il avoit été utile à celle qui l'avoit établi. Gibraltar, demeuré aux Anglois pour n'avoir jamais voulu laisser approcher Louville, arrivé à Madrid de la part du Régent, est un fatal monument de cette exacte & jalouse clôture.

Albéroni trouve un Roi solitaire, enfermé, livré par son tempérament à la société d'une épouse, dévôt & dévoré de scrupules, peu mémoratif des grands principes de la Religion, & abandonné à son écorce, timide, & opiniâtre, quoique doux & facile à conduire, sans imagination, paresseux d'esprit, accoutumé à s'abandonner à la conduite d'un autre, commode au dernier point pour la certitude de ne parler à personne, ni de se laisser approcher, ni encore moins parler pour personne, & pour la sécurité de ne songer jamais à une autre femme qu'à la sienne, glorieux pourtant, haut & touché de conquérir, & d'être compté en Europe; & ce qui est incompréhensible, sans penser,

avec de la valeur, à ſortir de Madrid, & content de la vie du monde la plus triſte, la plus unie, ſans penſer jamais à la varier, ni donner le moindre amuſement à ſon humeur mélancolique ; que des battues & tête-à-tête avec la Reine, en chemin & dans la feuillée deſtinée à tirer ſur des bêtes qu'on lui faiſoit paſſer.

Une Reine pleine d'eſprit, de graces, de hauteur, d'ambition, de volonté de gouverner & de dominer ſans partage, à qui rien ne coûta pour s'y porter & s'y maintenir, hardie, entreprenante, jalouſe, inquiète, ayant toujours en perſpective le triſte état des Reines veuves d'Eſpagne, pour l'éviter à quelque prix que ce pût être; & voulant pour cela, à quelque prix que ce fût, fournir à un de ſes fils un état ſouverain, haïſſant les Eſpagnols à viſage découvert, abhorrée d'eux de même; & n'ayant de reſſource que dans les Italiens, qu'elle favoriſa, tant qu'elle put, de conſeil & de confiance qu'aux ſujets & au Miniſtre de Parme, qui l'étoit allé chercher & étoit venu avec elle; d'ailleurs ignorant toutes choſes, élevée dans un réduit du Palais de Parme, par une mère auſtère qui ne lui donna connoiſſance de rien, & ne la laiſſa voir ni

approcher de personne, & passé de là sans milieu dans la Spélonque du Roi d'Espagne, où elle demeura tant qu'il vécut, sans communication avec qui que ce pût être; réduite ainsi à ne voir que par les yeux d'Albéroni, le seul avec qui elle fut accoutumée par le tems du voyage; le seul avec qui elle crut pouvoir se confier par sa qualité d'esprit & de Ministre de Parme en Espagne; le seul dont elle voulut se servir pour gouverner le Roi & la Monarchie; parce que n'ayant point d'état, il ne pouvoit point se passer d'elle, ni jamais, à son avis, lui manquer, ni lui porter ombrage.

Tel fut le champ ouvert & présenté à Albéroni pour travailler à sa fortune, sans émule & sans contradicteur; telle fut la source de sa sécurité à tout entreprendre au dedans & au dehors; à s'enrichir dans les ténèbres d'une administration difficile à découvrir, impossible à révéler; à se rendre redoutable sans nulle sorte d'égards, pour ne trouver aucun obstacle; à commettre sans ménagement le Roi & la Reine d'Espagne pour son Cardinalat, avec les plus grands & les plus scandaleux éclats; & depuis pour son Archevêché de Séville, qui fut le commencement de son déclin; enfin

à engager une guerre folle contre l'Empereur, malgré toute l'Europe, & abandonné de toute l'Europe; l'Empereur au contraire puissamment secouru, & aidé vigoureusement par la France, l'Angleterre & la Hollande.

De là les efforts prodigieux pour soutenir une guerre si follement entreprise; pour se rendre nécessaire & se maintenir dans le souverain pouvoir, & se procurer les moyens de s'enrichir & de pêcher en eau trouble dans les marchés, les fournitures, les entreprises de toutes sortes dont il disposoit seul; de là cette opiniâtreté funeste à rejetter tout accommodement que l'Espagne n'eût osé espérer, & qui établissoit un des fils de la Reine dès-lors en Italie, avec promesse & toute apparence de le voir bientôt en possession des Etats, de l'Armée de Toscane, par les Officiers de l'Angleterre, sur l'Empereur; laquelle vouloit éviter une guerre qui la privoit du Commerce de l'Espagne & des Indes.

Ces efforts achevèrent d'épuiser inutilement l'Espagne, anéantirent sa Marine qui venoit de se relever; d'où il arriva que cette Couronne souffrit après, par un enchaînement de circonstances, un préjudice acca-

blant dans les Indes, qui firent bien craindre qu'elle ne pût jamais s'en relever.

C'eſt ce qu'opéra le tout-puiſſant Règne de ce Miniſtre en Eſpagne, quoique fort court, qui, après avoir inſulté toute l'Eſpagne, traité Rome indignement, offenſé toutes les Puiſſances de l'Europe, & très-dangereuſement le Régent en particulier, contre lequel il voulut ſoulever tout le Royaume, chaſſé enfin honteuſement d'Eſpagne, s'en trouva quitte, après quelques mois d'embarras, & à l'abri de ſa pourpre & de ſes immenſes richeſſes qu'il s'étoit bien gardé de placer en Eſpagne, & figura bientôt à Rome dans les premiers emplois, où il ſe moqua pleinement de la colère de toute l'Europe, qu'il avoit excitée contre lui, & mépriſa impudemment celle de ſes maîtres, qui, de la plus vile pouſſière, l'avoient élevé juſqu'au point de ne pouvoir lui nuire, ni ſe venger de lui. Ni cette leçon, toutefois quelque forte qu'elle fût, ni la connoiſſance que le Roi d'Eſpagne eut de tous les criminels & faux départemens d'Albéroni; après qu'il l'eût chaſſé, & que les langues furent déliées, ils ne furent capables de le dégoûter de ſon abandon à un ſeul: la pareſſe & l'habitude furent plus fortes.

On vit quelque chofe en Efpagne, finon plus violent, au moins plus ridicule, dans le Règne du Hollandois qui fuccéda à la toute-puiffance d'Albéroni, & qui, chaffé à fon tour, en fut combler la mefure chez les Corfaires de Barbarie; où, faute d'autre retraite, il alla finir fes jours. Mais rien ne put dégoûter Philippe V d'un premier Miniftre dont il n'a jamais pu fe paffer.'

La France eut auffi fes révolutions; elles furent étonnantes fous un Prince à qui rien ne manqua pour le plus excellent Gouvernement. Connoiffances de toutes les fortes; connoiffance des hommes, expérience perfonnelle & longue, tandis qu'il ne fut qu'un particulier; traverfes les moins communes; réflexions fur le Gouvernement de différens pays, & fur-tout fur le nôtre; mémoire qui n'oublioit & ne confondoit jamais; lumières infinies; nulles paffions incorporelles, & les autres; fans aucune prife fur fon fecret, ni fur fon adminiftration; difcernement exquis; défiance extrême; facilité furprenante de travail; une éloquence naturelle & noble, avec une jufteffe & une facilité incomparables de parler en tout genre; infiniment d'efprit; & un fens fi droit & fi jufte, qu'il ne fe feroit jamais trompé,

ſi, en chaque choſe & en chaque affaire, il avoit ſuivi la première lumière & la première impreſſion de ſon eſprit.

Perſonne n'a jamais eu tant, & une ſi longue expérience que lui, de l'Abbé Dubois; perſonne auſſi ne l'a-t-il ſi bien connu; & quand je me rappelle ce qu'il en a dit dans tous les tems de ſa vie, & dans le moment même qu'il le déclara premier Miniſtre; & encore depuis, il eſt impoſſible de comprendre comment il fit pour s'abandonner tout-à-fait à lui.

Portrait Hiſtorique, Fortune étrange, & Anecdotes du Cardinal ALBÉRONI.

ALBÉRONI étoit fils d'un Jardinier, qui, ſe ſentant de l'eſprit, avoit pris le petit collet, pour, ſous une figure d'Abbé, aborder où ſon ſarreau de toile eût été ſans accès. Il étoit bouffon; il plut à Monſieur de Parme comme un bas valet dont on s'amuſe. En s'en amuſant, il lui trouva de l'eſprit, & penſa qu'il ne pouvoit pas être incapable d'affaire. Il ne crut point que la tournure de M. de Vendôme demandât un autre Envoyé; il le chargea d'aller continuer

nuer & finir ce que l'Evêque de Parme avoit laiſſé à achever.

Albéroni qui n'avoit point de morgue à garder, & qui ſavoit très-bien qui étoit Vendôme, réſolut de lui plaire, à quelque prix que ce fût, pour venir à bout de ſa commiſſion au gré de ſon maître, & par-là de s'avancer auprès de lui. Il traita donc avec M. de Vendôme, égaya ſon affaire par des plaiſanteries qui firent d'autant mieux rire le Général, qu'il l'avoit préparé par force louanges & hommages.

M. de Parme, qui, dans ſa poſition, avoit plus d'une choſe à traiter avec M. de Vendôme, voyant combien Albéroni avoit heureuſement commencé, ſe ſervit toujours de lui. Celui-ci prit à tâche de plaire aux principaux valets, de ſe familiariſer avec tous, & de prolonger ſes voyages. Il fit à M. de Vendôme, qui aimoit les mets extraordinaires, des ſoupes au fromage, & d'autres ragoûts étrangers qu'il trouva excellens; & il voulut qu'Albéroni en mangeât avec lui; & de cette ſorte, il ſe mit ſi bien avec ce Prince, qu'eſpérant plus de fortune dans ſa maiſon, qu'à la Cour de ſon maître, où il ſe trouvoit de trop bas aloi, il fit en ſorte de ſe faire débaucher d'avec lui, & de faire

accroire à M. de Vendôme, que l'admiration & l'attachement qu'il avoit conçue pour lui, lui faifoit facrifier tout ce qu'il pouvoit efpérer de fortune à Parme.

Ainfi il changea de maître ; & bientôt après, fans ceffer fon métier de bouffon & de faifeur de potages & de ragoûts bizarres, il mit le nez dans les lettres de M. de Vendôme, réuffit à fon gré, devint fon principal Secrétaire, & celui à qui il confioit ce qu'il avoit de plus particulier & de plus fecret.

Cela déplut fort aux autres Secrétaires ; la jaloufie s'y mit, au point que s'étant querellé dans un marché, un d'eux le pourfuivit plus de mille pas à coups de bâton, à la vue de toute l'Armée. M. de Vendôme le trouva mauvais ; mais ce fut tout. Albéroni, qui n'étoit pas homme à quitter prife pour fi peu de chofe, en fi beau chemin, s'en fit un mérite auprès de fon maître, qui, le goûtant de plus en plus, & lui confiant tout, le mit de toutes fes parties, & fur le pied d'un ami de confiance plutôt que d'un domeftique, à qui fes familiers & les plus haut huppés de fon Armée firent la Cour.

Coups de canne reçus par le Cardinal d'Albéroni.

PHILIPPE V étoit très-valétudinaire, & la Reine & Albéroni le tenoient dans une grande ſolitude. Le Duc d'Eſcalonne, que l'on appelloit toujours le Marquis de Villena, Major-dome du Roi, étoit l'homme le plus reſpecté du Royaume par ſa vertu, ſes emplois & ſes ſervices. La médecine du Roi eſt toute entière ſous la charge de ſon Major-dome; elle doit lui rendre compte de tout; il doit être préſent à toutes les conſultations du Roi; & le Roi ne doit prendre aucun remède, qu'il ne le ſache, qu'il n'approuve, qu'il ne ſoit préſent.

Villena voulut faire ſa charge; Albéroni lui fit inſinuer que le Roi vouloit être en liberté, & qu'il feroit mieux ſa cour de ſe tenir chez lui, ou d'avoir de la diſcrétion & de la complaiſance; de ne point entrer où il étoit, & d'apprendre de ſes nouvelles à la porte. Ce fut un langage que le Marquis ne voulut point entendre. On avoit tendu au fond du grand cabinet des miroirs, un lit en face de la porte, où on avoit mis le Roi; & comme la pièce eſt

vaste & longue, il y a loin de cette porte, qui donne dans l'extérieur, jusqu'au fond où étoit le lit. Albéroni fit encore avertir le Marquis que ses soins l'importunoient. Celui-ci ne laissa pas d'entrer toujours. A la fin, de concert avec la Reine, le Cardinal résolut de lui fermer la porte.

Le Marquis s'y étant présenté un après-dîner, un des valets intérieurs l'entre-ouvre, & lui dit, avec beaucoup d'embarras, qu'il lui étoit défendu d'entrer. " Vous êtes un „ insolent, répondit le Marquis, cela ne „ peut pas être, „ & poussant la porte sur le valet il entre. Il eut en face la Reine assise au chevet du lit du Roi, le Cardinal debout auprès d'elle, & le peu d'admis, qui n'étoient pas même fort éloignés du lit. Le Marquis, qui étoit avec beaucoup d'orgueil, fort mal sur ses jambes, s'avance à petits pas, appuyé sur son petit bâton. La Reine & le Cardinal le voient & le regardent. Le Roi étoit trop mal pour prendre garde à rien, & ses rideaux étoient fermés, excepté du côté où étoit la Reine.

Voyant approcher le Marquis, le Cardinal fait signe à un des valets de lui dire de sortir; & tout de suite voyant que le Marquis s'avançoit toujours, il alla à lui,

& lui rémontra que le Roi vouloit être ſeul, & le pria de s'en aller. " Cela n'eſt point „ vrai, lui dit le Marquis, je vous ai tou- „ jours regardé : vous ne vous êtes point „ approché du lit, & le Roi ne vous a „ point parlé. „

Le Cardinal inſiſtant & ne réuſſiſſant pas, le prit par le bras pour le faire retourner. Le Marquis lui dit qu'il étoit bien inſolent de vouloir l'empêcher de voir le Roi & de faire ſa charge. Le Cardinal, plus fort que lui, ſe retourna, l'entraînant vers la porte, ſe diſant toutefois des ſottiſes; le Cardinal en meſure, mais le Marquis ne l'épargnant point.

Laſſé d'être traité de la ſorte, le vieux Marquis lui dit qu'il n'étoit qu'un petit faquin, à qui il ſauroit apprendre le reſpect qu'il lui devoit; & dans cette chaleur & cette pouſſée, le Marquis, qui étoit foible, tomba heureuſement dans un fauteuil qui ſe trouva là. De colère de ſa chûte, il lève ſon petit bâton, & le laiſſe tomber de toute la force d'un ennemi, ſur les oreilles & les épaules du Cardinal, en l'appellant petit coquin, petit faquin, petit impudent, qui ne méritoit que les étrivières. Le Cardinal, qui le tenoit d'une main à ſon tour, s'en débarraſſa & s'éloigna; le Marquis conti-

nuant tout haut ſes injures, le menaçant avec ſon bâton. Un des valets vint lui aider à ſe relever du fauteuil & à gagner la porte; car après cette expédition, il ne ſongea plus qu'à s'en aller.

La Reine regarda de ſon ſiége toute l'aventure, ſans bouger, ni mot dire; & le peu qui étoit dans la chambre, ſans oſer remuer. Je l'ai ſu de tout le monde en Eſpagne, & de plus j'en ai demandé l'hiſtoire & le plus exact détail au Marquis de Villena, qui étoit la droiture & la vérité même, qui avoit pris de l'amitié pour moi, & qui me l'a contée avec plaiſir telle que je l'écris. Santa-Cruz & l'Arco, les deux Gentilshommes de la chambre, qui me l'ont auſſi contée, rioient ſous cape; le premier avoit refuſé de lui aller dire de ſortir, & après ils l'accompagnèrent à la porte.

Le rare eſt que le Cardinal furieux, mais ſaiſi de la dernière ſurpriſe des coups de bâton, ne ſe défendit point, & ne ſongea qu'à ſe dépêtrer. Le Marquis lui cria de loin que, ſans le reſpect dû au Roi, & à l'état où il ſe trouvoit, il lui donneroit cent coups de pied dans le ventre, & le mettroit dehors par les oreilles. Le Roi étoit ſi mal qu'il ne s'apperçut de rien.

Un quart d'heure après que le Marquis ſe fut retiré chez lui, il reçut un ordre de ſe rendre à une de ſes terres, à trente lieues de Madrid. Le reſte du jour, ſa maiſon ne déſemplit pas de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable à la Cour, à meſure qu'on apprit l'aventure qui fit un bruit furieux. Il partit le lendemain avec ſes enfans : le Cardinal demeura toutefois ſi effrayé, que, content de l'exil du Marquis & de s'en être défait, il n'oſa paſſer aux cenſures pour avoir été frappé. Cinq ou ſix mois après, il lui envoya ordre de revenir, ſans qu'il en eût fait la plus légère demande.

L'incroyable eſt que l'aventure, l'exil, le retour ont été entiérement ignorés du Roi d'Eſpagne juſqu'à la chûte du Cardinal. Le Marquis n'a jamais voulu le voir, ni ouir parler de lui pour quoi que ce pût être, depuis qu'il fut revenu, quoique le Cardinal fût abſolument le maître, & que ſon orgueil fût fort humilié de cette digne & juſte hauteur, & d'autant plus piqué qu'il n'oublia rien pour ſe rapatrier avec lui, ſans d'autre ſuccès que d'en recueillir des mépris, qui accrurent beaucoup la conſidération publique dont jouiſſoit ce ſage & vertueux Seigneur.

Chûte du Cardinal Albéroni.

LES tyrans & les ſcélérats ont leur terme : ils ne peuvent paſſer celui que leur a preſcrit l'Arbitre éternel de toutes choſes. L'Europe entière, victime des manœuvres d'Albéroni par cet endroit ou par un autre, déteſtoit un maître abſolu de l'Eſpagne, dont la perfidie, l'ambition, l'intérêt perſonnel, les vues toujours obliques, ſouvent les caprices, quelquefois même la folie, étoient le guide, & dont l'unique intérêt, continuellement varié & diverſifié, ſelon que la fantaiſie le lui montroit, ſe cachoit ſous des projets toujours incertains, & dont la plupart étoient d'une exécution impoſſible.

Accoutumé à tenir le Roi & la Reine dans ſes fers, & dans la priſon la plus étroite & la plus obſcure, où il avoit ſu les renfermer, ſans communication avec perſonne, à ne voir, à ne ſentir, à ne reſpirer que par lui, & à remplir toutes ſes volontés en aveugles, il faiſoit trembler toute l'Eſpagne, & avoit anéanti tout ce qu'elle avoit de plus grand, par ſes violences.

Ne ſongeant plus à garder aucune ſorte de meſure, mépriſant ſon maître & ſa maî-

treſſe, dont il avoit abſorbé toutes les volontés & tout le pouvoir, il brava ſucceſſivement toutes les Puiſſances de l'Europe, & ne ſe propoſa rien moins que de les tromper toutes, puis de dominer, de les faire ſervir à tout ce qu'il imaginoit; & ſe voyant enfin à bout de toutes ſes ruſes, à exécuter ſeul & ſans alliés le plan qu'il s'étoit formé.

Son plan n'étoit rien moins que d'enlever à l'Empereur tout ce que la paix d'Utrecht lui avoit laiſſé en Italie, ce que la Maiſon d'Eſpagne y avoit poſſédé, d'y dominer le Pape, le Roi de Sicile, auquel il vouloit ôter cette île, comme arrachée à l'Eſpagne par la même paix, dépouiller l'Empereur du ſecours de la France & de l'Angleterre, en ſoulevant la première contre le Régent, par les menées de l'Ambaſſadeur Cellamare, & du Duc du Maine; & jettant le Roi Jacques en Angleterre par le ſecours du Nord, pour occuper le Roi Georges par une guerre civile; enfin de profiter pour ſoi de ces déſordres, pour tranſporter ſûrement en Italie, que ſon Cardinalat lui faiſoit regarder comme un aſyle aſſuré contre les revers, l'argent immenſe qu'il avoit pillé & ramaſſé en Eſpagne, ſous prétexte d'y

faire passer les sommes nécessaires au Roi d'Espagne, pour y soutenir la guerre & les conquêtes qu'il y feroit; & cet objet d'Albéroni étoit peut-être le moteur en lui de ses vastes projets : leur folie ne peut être comprise.

Ce ne fut qu'ensuite qu'on découvrit enfin, avec le plus grand étonnement, que son obstination dans sa place, & à rejetter toutes sortes de propositions les plus raisonnables, n'avoit point d'autre fondement que sa folie, ou d'autres ressources que les seules forces d'Espagne, contre celles de l'Empereur, de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, que cette dernière Couronne entraîna après soi.

Pour comble d'extravagance, la découverte de la conspiration tramée en France, le bon ordre qui y fut mis aussi-tôt, ni les contre-tems arrivés dans le Nord, qui ne laissèrent plus d'espérance à Albéroni d'occuper ces deux Couronnes chez elles, assez puissamment pour leur faire quitter prise au dehors, ne le purent retenir de pousser la guerre à ses projets, dont les prodigieux préparatifs avoient entièrement achevé d'épuiser l'Espagne, sans l'avoir pu mettre un moment en état de tenir contre l'Europe,

neutre ou alliée, pour soutenir l'Empereur en Italie, qui à la fin y gagna Naples & Sicile, & quelques restes de la Lombardie qu'il n'y possédoit pas.

Albéroni, abhorré en Espagne comme un cruel tyran de la Monarchie qu'il s'approprioit uniquement; en France, en Angleterre, à Rome, & par l'Empereur, comme un ennemi implacable & personnel, sembloit n'avoir pas la moindre inquiétude. Il étoit pourtant impossible que le Roi & la Reine ignorassent les malheurs de leurs troupes, de leur flotte en Sicile, le danger prochain de la révolution de Naples, l'impossibilité de réparer tant de pertes, & de contenir, avec les seules forces d'Espagne, qui n'en avoit plus aucunes, celles de l'Empereur, de la France & de l'Angleterre, même de la Hollande, les cris du Pape & de toute l'Italie.

Le Régent & Dubois n'avoient que trop de raisons de le regarder, depuis long-tems, comme leur ennemi personnel, & chacun d'eux étoit sourdement occupé de sa perte. Ils eurent ce moment favorable : ils surent en profiter. Le comment, c'est le curieux détail qui n'est pas venu jusqu'à moi ; ce qui mérite bien d'être regretté. M. le Duc

d'Orléans a ſurvécu à Dubois trop peu de tems, pour que j'aie pu repaſſer avec lui que peu de choſes; & celle-ci eſt une de celles que je n'ai point mis ſur le tapis, depuis que ſa confiance me fut rouverte, entraîné par le courant & par bien d'autres choſes, & comptant toujours d'avoir le tems d'y revenir. Tout ce que j'ai ſu, avec connoiſſance, par M. le Duc d'Orléans, dans le tems même; mais en deux mots, & depuis en Eſpagne, ſans y avoir trouvé plus d'éclairciſſemens, c'eſt que ce qu'Albéroni avoit toujours redouté, arriva.

Il trembloit du moindre Parméſan qui arrivoit à Madrid, & n'omit rien, par le Duc de Parme & par tous les moyens, pour les empêcher d'y venir. Il regarda ſans ceſſe, avec tremblement, tous ceux dont il n'avoit pu rompre le voyage, ni procurer le renvoi. Parmi ceux-ci, il ne craignit rien tant que la nourrice de la Reine, à laquelle, parmi ſes ménagemens, il lâchoit de tems en tems des coups de caveſſon pour la contenir, & où le raiſonnement politique avoit peut-être moins de part que l'humeur. Cette nourrice, qui étoit une groſſe payſanne du pays de Parme, ſe nommoit Dona Laura Piſcatori; elle n'étoit venue en Eſ-

pagne que quelques années après la Reine, qui l'avoit toujours aimée, & qui la fit, peu après, son *Assa feta*, sa première femme de chambre, mais qui, en Espagne, est tout autrement considérée qu'ici. Laura avoit amené son mari, paysan de tout point, que personne ne voyoit & ne connoissoit; mais Laura avoit de l'esprit, du tour, des vues, à travers la grossièreté de ses manières qu'elle avoit conservées, ou par habitude, ou peut-être aussi par politique, pour se faire moins soupçonner; comme les personnes de cette extraction, parfaitement intéressée: elle n'ignoroit pas combien Albéroni souffroit de sa présence, & craignoit sa faveur auprès de la Reine, qu'il vouloit posséder seul; & plus sensible aux coups de patte qu'elle recevoit de tems en tems de lui, qu'à ses ménagemens ordinaires, elle ne le regardoit que comme un ennemi dangereux, qui la retenoit dans d'étroites bornes, & qui l'empêchoit de profiter de sa faveur, en contenant là-dessus la Reine elle-même; & que son dessein étoit de la faire renvoyer à Parme, & de n'oublier rien pour y réussir.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, sans aucun détail, sinon que voyant la conjoncture favorable, par ce qui vient d'être pré-

ſenté, de la ſituation des affaires d'Eſpagne, où la tyrannie d'Abéroni étoit généralement abhorrée, elle fut aiſément gagnée par l'argent du Régent, & l'intrigue de l'Abbé Dubois, pour attaquer Albéroni auprès de la Reine ; & par elle, auprès du Roi, comme un Miniſtre qui avoit ruiné l'Eſpagne, qui étoit l'unique obſtacle de la paix, par ſes vues perſonnelles, auxquelles il avoit ſacrifié ſans ceſſe leurs Majeſtés Catholiques, & les avoit commiſes ſeules contre toutes les Puiſſances de l'Europe. Comme je ne raconte que ce que je ſais, je ſerai bien court ſur un évènement auſſi intéreſſant.

Laura réuſſit. Albéroni, au moment le moins attendu, reçut un billet du Roi d'Eſpagne, par lequel il lui ordonnoit de ſe retirer à l'inſtant, ſans le voir, ni écrire à lui, ni à la Reine, & de partir dans deux fois vingt-quatre heures, pour ſortir d'Eſpagne; & cependant un Officier des Gardes-du-Corps fut envoyé auprès de lui juſqu'au moment de ſon départ.

Comment cet ordre accablant fut reçu, ce que fit, & ce que devint le Cardinal, je l'ignore; je ſais ſeulement qu'il obéit, & qu'il prit ſon chemin par l'Arragon; on eut ſi peu de précaution, à l'égard de ſes pa-

piers & des choſes qu'il emportoit, & qui furent immenſes, en argent & en pierreries, que ce ne fut qu'après les premières journées, que le Roi d'Eſpagne fut averti que le teſtament original de Charles II ne ſe trouvoit plus. On jugea auſſi-tôt qu'Albéroni avoit emporté ce titre ſi précieux, par lequel Charles II nommoit Philippe V Roi d'Eſpagne, lui léguoit tous ſes vaſtes Etats; pour s'en ſervir peut-être à gagner les bonnes graces & la protection de l'Empereur, en lui en faiſant le ſacrifice. On fit courir après Albéroni; & ce ne fut pas ſans les plus terribles menaces, qu'il rendit enfin le teſtament, & quelques autres papiers importans, qu'on s'étoit apperçu en même tems qui manquoient.

La terreur qu'il avoit imprimée, l'étoit ſi profondément, juſqu'à ce moment, que perſonne n'oſa parler, ni montrer ſa joie, quoiqu'il fût parti; mais cet évènement raſſurant contre le retour, ce fut un débordement ſans exemple, d'alégreſſe univerſelle, d'imprécations, de rapports contre lui, au Roi & à la Reine.

Tableau de la Cour d'Espagne, en 1721.

OUTRE les inimitiés particulières, & les divisions que l'ambition & les différens intérêts forment & entretiennent dans les Cours, il y en avoit de nationales dans celle de Madrid. La Reine étoit d'un poids très-principal dans les affaires de toute espèce, dans les choix, dans les graces; si elle n'étoit pas sûre de l'admission, elle l'étoit au moins de l'exclusion; son crédit certain, & invulnérable, étoit universellement au-dedans & au-dehors. Elle étoit Italienne; Albéroni l'étoit aussi; tous deux régnèrent conjointement, comme avoit fait la feue Reine avec la Princesse des Ursins, & avoient tous attiré des Italiens à la Cour, & dans le service militaire.

Le besoin de ménager la Nation Espagnole, & la reconnoissance due à sa fidélité singulière dans les revers les plus désespérés; & les plus signalés secours, qui avoient, par deux fois, fait revenir la Couronne sur la tête de Philippe V, avoient duré presque jusqu'à la mort de cette Reine, qui n'avoit cessé de s'attacher les Espagnols, par le solide

lide & par le charme de ſes manières, qui l'en avoient, pour ainſi dire, fait adorer.

Après ſa mort, le Roi, enfermé dans l'hôtel de Medina-Celi, avec la Princeſſe des Urſins, n'y voyoit qu'elle dans tous les momens de la journée; par-ci, par-là, quelques-unes des ſept ou huit perſonnes qu'elle avoit choiſies pour ſe relayer les unes & les autres, à toute autre exception, pour accompagner le Roi à la chaſſe & à la promenade, & deſquelles elle étoit parfaitement aſſurée; les dangers étoient paſſés; elle gouvernoit ſeule, en plein & publiquement, ſans contradiction de perſonne. Le traitement d'Alteſſe, qu'elle avoit fait donner à M. le Duc de Vendôme, & à elle-même, avoient mis les Eſpagnols au déſeſpoir contre elle; & leur haine éclatoit de toutes parts, malgré ſa puiſſance. La néceſſité des ménagemens étoit paſſée avec la guerre. Elle tenoit le Roi au point de ne pas écouter Louis XIV, qu'elle offenſa, & qui la perdit. Elle rendit donc aux Eſpagnols haine pour haine, mais toute puiſſante de ſa part.

Le ſecond mariage du Roi d'Eſpagne fut ſon ouvrage; perſonne, en Eſpagne, ni ailleurs, n'en douta. Elle en étoit même bien aiſe: mais la conſéquence fut que ce ſecond

mariage ne ſe trouva pas du goût des Eſpagnols ; & pour d'autres raiſons, fut peu agréable à l'Etat, à la Maiſon, au perſonnel de la nouvelle Reine, au point que la chûte ſi précipitée de la Princeſſe des Urſins, par l'arrivée de cette Reine, ne put la réconcilier avec les Eſpagnols, & beaucoup moins les Eſpagnols avec elle; à qui elle ne pardonna jamais l'éloignement de ſon mariage.

On a vu comment elle s'empara de l'eſprit du Roi d'Eſpagne, ainſi qu'Albéroni, bientôt après. Entre ſon introduction & le comble de ſa puiſſance, il y eut aſſez d'intervalle pour laiſſer aux Eſpagnols la liberté de ſe répandre ſur un champignon pouſſé de ſi bas, par une main qui leur étoit déjà odieuſe; ce fut bien pis pour les ſentimens, quand le poids du joug les empêcha d'en parler. Ils s'exhalèrent à la vérité, à ſa chûte; mais cette chûte même étoit l'ouvrage de la Reine, qui n'en demeuroit que plus abſolue & plus régnante : ainſi ils ne l'en aimèrent pas mieux; & elle-même eut tant d'éloignement pour eux, qu'elle dédaigna de profiter d'une conjoncture ſi favorable pour ſe les rapprocher. Auſſi eſt-il incroyable juſqu'où alla cette réciproque averſion. Elle ſortoit avec le Roi pour aller à Toché,

ou à la chaſſe; le peuple crioit ſans ceſſe, ainſi que les Bourgeois, dans leurs boutiques : *Viva el Re y la Savoyana; y la Savoyana!* ils répétoient ſans ceſſe, *y la Savoyana*, à gorge déployée, afin qu'on ne ſe méprît pas; ſans qu'aucune voix criât jamais : *viva la Reina!* La Reine faiſoit ſemblant de mépriſer cela; mais elle ſe dépitoit en elle-même; on le voyoit; elle ne pouvoit s'y accoutumer; auſſi diſoit-elle fort librement, & m'a dit à moi-même pluſieurs fois : " Les Eſpagnols ne m'aiment point, „ mais je les hais bien auſſi; „ avec un air de pique & de colère. Ce n'étoit pas qu'il n'y en eût quelques-uns, mais en très-petit nombre, qu'elle aimoit, comme Santa-Cruz, & quelques autres; la Comteſſe d'Altamire, Montigo, & quelques-uns encore qu'elle traitoit bien, à cauſe de leurs places & de leur état, même familièrement & avec un air de bonté; comme le Duc de l'Arco, à cauſe du goût du Roi; par la même raiſon, & par la conjoncture d'alors, elle traitoit bien les François; mais au fond, elle ne les aimoit pas. Son goût étoit déclaré pour les Italiens, qui ſe raſſembloient entr'eux en cabale, contre les Eſpagnols, ſous la protection de la Reine.

Les Flamands s'accrochoient à eux pour plaire à la Reine, & par une ancienne aversion de leur Nation pour les Espagnols ; & ce qu'il y avoit d'Irlandois aussi, en Officiers & en *Senoras de honor*, & en Caméristes, quoique le Duc d'Ormond & le Marquis de Lede, auxquels chacune des deux Nations se rallioient, se maintinssent bien avec la Reine & avec les Espagnols; des Espagnols aussi, mais en petit nombre, se joignoient à la cabale Italienne, comme Motigo, tout jeune qu'il étoit encore; comme Miraval, Gouverneur de Castille, ami intime du Duc de Popoli; & quelques autres, soit dans des vues de fortune, soit pour avoir encore secrétement la Maison d'Autriche dans le cœur. Les Espagnols payoient de haine, de hauteur, de mépris, & ne détestoient rien tant au monde que les Italiens, & après eux, les Flamands.

Ils souffroient les Irlandois; & la considération du Roi, qui aimoit fort les François, les retenoient encore à leur égard. Ce qui faisoit encore cette différence, c'est qu'ils trouvoient beaucoup de Seigneurs des deux premières Nations, en leur chemin, pour les fortunes, les distinctions, les charges & les grandes places; ce qui ne se rencontroit

pas dans les deux autres, où il n'y avoit personne à pouvoir s'égaler à eux; & d'ailleurs les François, établis à demeure, n'étoient rien pour le nombre. Caylus étoit le seul qui pointât vers la fortune. Il étoit Militaire, fort Courtisan, & point marié; toutefois il avoit la Toison, & visoit à être Capitaine-Général d'une Province & d'Armée. Il y arriva en effet; &, long-tems depuis mon retour, à la Grandesse, & à la Vice-Royauté du Pérou; mais ce n'étoit qu'un seul homme.

A l'égard du Duc de Liria, il avoit su se maintenir avec les uns & les autres, & il en étoit regardé comme naturel Espagnol, à cause de sa femme, héritière en Espagne; car tous ces Seigneurs, Italiens & Flamands, n'avoient que leurs titres, leurs charges & leurs emplois, & pas un pouce de terre; au lieu que le Duc de Liria n'avoit de terres, d'espérances & d'établissemens qu'en Espagne. Ces deux cabales; l'Espagnol sur son pallier, l'Etranger, sous la bannière de la Reine, n'étaloient, ni ne se montroient au-dehors, mais en dessous, se guettoient sans cesse; & par leur haine, leur envie, leur jalousie, faisoient des mouvemens intérieurs. La Reine, à la vie qu'elle menoit, ne pou-

voit pas toujours être avertie, & tout ce menu lui échappoit; parce que les Secrétaires d'Etat & tous les membres des Conſeils & des Juntes, pour ce qui en ſubſiſtoit, étoient tous Eſpagnols, & parce que encore les Grands Seigneurs d'Eſpagne ne laiſſoient pas de trouver des accès auprès du Roi, quelqu'enfermé qu'il fût. Au fond, ce Prince les conſidéroit, & donnoit dans ſon cœur & dans ſon goût, une grande préférence aux Eſpagnols ſur toute autre nation, excepté la Françoiſe; mais ſur laquelle il ne manifeſtoit pas tout ſon goût, en conſidération des Eſpagnols; laquelle conſidération étoit bien connue de la Reine, & la contraignoit beaucoup & ſouvent.

Toutes ces choſes, inviſibles au gros du monde, en détail, même de la Cour, étoit un ſpectacle fort intéreſſant, ou fort amuſant, & curieux pour qui étoit au fait des perſonnages de l'intérieur du Palais, & des événemens.

Ceci conduit naturellement à donner le tableau unique extérieur du journalier du Roi & de la Reine d'Eſpagne, parce que rien n'influe tant ſur le grand & ſur le petit, que cette méchanique des Souverains. C'eſt ce qu'une expérience continuelle ap-

prend à ceux qui ſont initiés dans l'intérieur, par la faveur, ou par les affaires; & à ceux du dehors, aſſez en confiance avec ces initiés, pour qu'ils leur parlent librement. Je dirai, en paſſant, par l'expérience que j'ai faite pendant plus de vingt ans, en l'une & l'autre manière, que cette connoiſſance eſt une des meilleures clefs de toutes les autres, & qu'elle manque toujours aux hiſtoires, ſouvent aux mémoires, dont les plus intéreſſans & les plus inſtruits le ſeroient davantage, ſi leurs Auteurs avoient moins négligé cette partie, que, qui n'en connoît pas le prix, regarde comme une bagatelle indigne d'entrer dans un récit. Toutefois ſuis-je bien aſſuré qu'il n'eſt point de Miniſtre d'Etat, de Favori, de ce peu de gens de tout âge, qui ſont initiés dans l'intérieur néceſſaire des Souverains, par le ſervice de leurs emplois, ou de leurs charges, qui ne ſoient en tout de mon ſentiment là-deſſus.

La Reine, en arrivant en Eſpagne, ne ſongea qu'à remplir ſeule auprès du Roi, le vuide qu'y laiſſoit l'expulſion qu'elle venoit de faire de la Princeſſe des Urſins; & le Roi, impatient par tempérament d'avoir une épouſe, & timoré ſur ſon devoir, lui donna là-deſſus tout le jeu qu'elle pouvoit

désirer ; mais accoutumée aux tête-à-tête continuels, tout au plus en tiers, la Reine n'eut pas à choisir.

Son peu de connoissance lui fit bientôt admettre entre eux deux, Albéroni, qui étoit le seul homme qu'elle connût, & qui, uni d'intérêt avec elle, en qualité de Parmésan, & le seul qu'elle pût avoir en Espagne, au moins dans les commencemens, depuis son départ de Parme, devint, bientôt auprès du Roi & de la Reine, ce que Madame des Ursins avoit été avec l'autre Reine ; ce qui le rendit capable du nom comme du pouvoir de premier Ministre.

La Princesse des Ursins s'étoit si bien trouvée de cet empire, dont les gens avisés, qui peuvent tout sur les Rois, font tous, d'une façon ou d'une autre, un usage si utile pour eux, mais si détestable pour leurs maîtres, & si pernicieux pour les sujets & le Gouvernement, qu'Albéroni n'eut pour cela rien à faire qu'à suivre le goût funeste que le Roi avoit pris pour la prison, où Madame des Ursins avoit su le renfermer peu à peu avec la Reine ; puis, avec elle seule, quand il devint veuf. Ils renfermèrent le Roi entre eux deux seuls, & le rendirent inaccessible à tout le reste de la nature. Al-

béroni chaſſé; la Reine laſſée d'avoir été ſi long-tems priſonnière, victime de ſa propre ambition & de celle de cet Italien, tenta pluſieurs fois de ſortir de ſon eſclavage, ſans y avoir jamais pu réuſſir. L'habitude du Roi étoit trop enracinée; elle avoit paſſé en lui en ſeconde nature; & la Reine déſeſpéra d'adoucir ſes fers.

Voilà donc quelle étoit leur vie en tous lieux, en tout tems, & en toute ſaiſon. Le Roi & la Reine n'eurent jamais qu'un ſeul & même appartement, & qu'un lit. Fièvres, maladies, telles qu'elles puſſent être de part & d'autre; couches enfin; jamais une ſeule nuit de ſéparation; & à l'égard de la feue Reine, attaquée d'une maladie qui étoit rebutante & même contagieuſe, le Roi ne découcha d'avec elle, que peu de jours avant ſa mort. Sur les neuf heures du matin, le rideau étoit tiré par l'Aſſa-Feta, ſuivie d'un ſeul valet intérieur françois, portant un couvert & une écuelle pleine d'un chaudeau.

Huyghens, dans la convaleſcence de ma petite vérole, m'expliqua ce que c'eſt; & m'en fit faire un lui-même, pour m'en faire goûter. C'eſt une mixtion légère de bouillon, de lait, de vin, qui domine, d'un ou

de deux jaunes d'œufs, de ſucre, de canelle & d'un peu de girofle. Cela eſt blanc, & a le goût très-fort, avec un mêlange de douceur. Je n'en ferois pas volontiers mon mêts; il eſt cependant vrai que cela n'eſt pas déſagréable. On met, quand on veut, des croûtes de pain, & quelquefois grillé; & alors c'eſt une eſpèce de potage; autrement cela s'avale comme un bouillon; &, pour l'ordinaire, cette dernière façon de le prendre étoit celle du Roi d'Eſpagne. Cela eſt onctueux, mais fort chaud, un reſtaurant ſingulièrement propre à réparer la nuit paſſée, & à préparer la prochaine. Pendant que le Roi faiſoit ce court déjeûné, l'Aſſa-Feta apportoit à la Reine de quoi travailler en tapiſſerie, paſſoit des manteaux de lit à leurs Majeſtés, & mettoit ſur le lit, une partie des papiers qui ſe trouvoient ſur les ſièges prochains; puis ſe retiroit avec le valet. Leurs Majeſtés faiſoient alors leurs prières du matin.

Grimaldo, ſûr de l'heure, mais qui de plus étoit averti dans ſa cavachuela au Palais, montoit chez leurs Majeſtés, & entroit; quelquefois ils lui faiſoient ſigne d'attendre, puis l'appelloient, quand leur prière étoit faite; car il n'y avoit perſonne autre;

& la chambre du lit étoit fort petite. Là, Grimaldo étaloit ses papiers, & travailloit avec le Roi & la Reine, que sa tapisserie n'empêchoit pas de dire son avis. Ce travail duroit plus ou moins, suivant les affaires, ou quelque conversation.

Grimaldo, en sortant avec ses papiers, trouvoit la pièce joignante vuide, & un valet dans celle d'après, qui, le voyant passer, entroit dans la pièce vuide, la traversoit, & avertissoit l'Assa-Feta, qui sur le champ venoit présenter au Roi, ses mules & sa robe de chambre, & tout de suite il passoit dans la pièce vuide, & entroit dans un cabinet, où il s'habilloit, servi par trois valets de chambre françois intérieurs, toujours les mêmes, & par le Comte de Larco, ou le Marquis de Santa-Cruz, & souvent par tous les deux, sans que jamais qui que ce fût entrât à ce lever. Lorsqu'il étoit tout-à-fait à sa fin, l'un des deux valets alloit appeller le père d'Aubenton dans le sallon des miroirs, qui venoit trouver le Roi dans ce cabinet, d'où, sur le champ, les valets susdits emportoient les débris de ce lever, & ne rentroient plus. Le Roi faisoit un signe de tête à ces deux Seigneurs, après la sortie des valets ; ils sortoient aussi, mais

cela n'arrivoit que quelquefois, & ils reſtoient, ſe tenant vers la porte, & le Roi parloit, près de la fenêtre, au Père d'Aubenton.

La Reine, dès que le Roi étoit paſſé à ſon lever, ſe chauſſoit ſeule avec l'Aſſa-Feta, qui lui donnoit ſa robe de chambre. C'étoit le ſeul moment où la Reine & elle pouvoient s'entretenir ſeules enſemble; mais ce moment alloit à un demi-quart-d'heure, au plus, & non toujours; s'ils l'euſſent prolongé, le Roi s'en feroit apperçu, & en auroit demandé le motif. La Reine paſſoit cette pièce vuide, & entroit dans un beau & grand cabinet, où étoit ſa toilette. La Cameyra-Major & deux Dames du Palais, deux Signoras de Honor, tour-à-tour par ſemaine, & les Caméristes, étoient autour; quelquefois quelques Dames du Palais, & quelques Signoras de Honor, qui n'étoient pas en ſemaine; mais rarement.

Quand le Roi avoit fait avec le Père d'Aubenton, & d'ordinaire cela étoit court, il alloit à la toilette de la Reine, ſuivi des deux Seigneurs, qui, pendant ſa converſation avec le Père d'Aubenton, l'attendoient à la porte du cabinet, ſoit en dedans, ſoit en dehors. Les Infans venoient auſſi à la toi-

lette, où il n'entroit avec eux que leur Gouverneur; & depuis le mariage du Prince des Asturies, la Princesse des Asturies, le Duc de Popoli & la Duchesse de Mouteillano, quelquefois une Dame du Palais de la Princesse. Le Cardinal Borgia avoit cette privauté, & s'en servoit souvent. Le Marquis de Villena l'avoit aussi; mais fâché d'être réduit à celle-là, & d'être privé de celles que sa charge lui donnoit de droit, il n'en usoit presque jamais.

La chasse, les voyages, les beaux bals du Roi & des Infans, étoient la matière de la conversation; par-ci, par-là, quelques petits airs de réprimande de la Reine, à ses Dames, sur l'assiduité de leurs services, ou sur leur commerce, ou sur la dévotion; car elle les tenoit de fort court, pour ne pas voir grand monde; & sur le choix de leur société, & pour être bien avec elle, il falloit marcher souvent, n'être pas sujette à de fréquentes incommodités; sur-tout, faire ses dévotions tous les huit jours. Souvent aussi le Cardinal Borgia défrayoit la toilette par les plaisanteries qu'on lui faisoit, & auxquelles il donnoit lieu.

Cette Toilette duroit bien trois quarts-d'heure; le Roi debout, & tout ce qui y

étoit; tandis qu'on en ſortoit, le Roi venoit entrebailler la porte du ſallon des miroirs, dans le ſallon qui étoit entre celui-là & le ſallon des Grands, où la Cour ſe raſſembloit; & là, il donnoit l'ordre à ceux qui, en très-petit nombre, avoient à le prendre; puis alloit retrouver la Reine, dans cette pièce, que j'ai ci-devant appellée vuide: c'étoit là l'heure des audiences particulières des Miniſtres étrangers, & autres Seigneurs ou ſujets qui l'obtenoient. Les Miniſtres étrangers & les ſujets s'adreſſoient à la Roche pour l'obtenir; il prenoit l'ordre du Roi, les faiſoit avertir, & les introduiſoit l'un après l'autre, ſans demeurer avec eux dans le ſallon des miroirs, où le Roi le donnoit toujours.

Une fois la ſemaine, le lundi, il y avoit une audience publique, qui eſt une pratique qu'on ne ſauroit trop louer, quand on ne la corrompt pas. Le Roi, au lieu d'entrebailler la porte dont je viens de parler, l'ouvroit, donnant l'ordre ſur le pas de la porte, & tout de ſuite traverſoit tout l'appartement, au milieu de ſa Cour, ces jours-là aſſez nombreuſe, juſqu'à la pièce de l'audience publique des Ambaſſadeurs, & de la couverture des Grands. Tous s'y rangeoient comme

dans les occasions de cérémonie; mais en celle-ci, le Roi s'assiet dans un fauteuil, avec une table, une écritoire & du papier à sa droite; il se couvre, & tous les Grands se couvrent aussi : alors la Roche, qui a une liste à la main, ouvre la porte opposée à celle par où le Roi & sa Cour sont entrés, & appelle à haute voix le premier qui se trouve sur la liste; celui-là entre, fait une profonde révérence au Roi, en entrant, une au milieu, puis se met à genoux devant le Roi, excepté les Prêtres, qui ôtent leur calotte, & font une génuflexion en abordant le Roi; ils se retirent, & parlent debout, mais baissés. C'est le Roi qui les fait relever après leurs génuflexions. Tout autre de même parle à genoux, jusqu'à ce qu'il se retire. On parle au Roi, tant qu'on veut, & comme on veut; mais les Espagnols ne ressemblent en rien aux François; ils sont mesurés, discrets, respectueux, & courts.

Celui-là ayant fini, se relève, baise la main au Roi, fait une profonde révérence, & se retire, sans en faire d'autre, par où il est entré. Alors, la Roche appelle un second, & ainsi, tant qu'il y en a. Lorsque quelqu'un veut parler au Roi tête à tête, & qu'il est bien connu, cela ne se refuse point;

& après avoir été appellé, la Roche ſe tourne, ſans bouger de place, vers les Grands, & dit, du même ton qu'il a appellé : c'eſt une audience ſecrette. Alors les Grands ſe découvrent, paſſent promptement devant le Roi & ſe retirent, par la porte où ils ſont entrés, dans la pièce voiſine. Le Capitaine des Gardes tient cette porte, la tête un peu en dehors, pour voir toujours le Roi, & celui qui lui parle, qui eſt ſeul dans la pièce où il ne reſte perſonne que le Roi & lui. Dès qu'il ſe leve, le Capitaine des Gardes le voit, rentre, & tous auſſi comme ils étoient ſortis, & ſe remettent où ils étoient.

Je n'ai point vu d'audience publique, ſans audience ſecrette; & quelquefois deux ou trois, dans le peu de tems que je reſtai à Madrid, avant le Mariage. Les Grands me prièrent de m'y trouver comme Duc, & ayant les mêmes honneurs qu'eux; & j'y fus. Au retour du mariage, j'y eus double droit, comme Duc & Pair de France, & comme Grand d'Eſpagne. Mon ſecond fils s'y trouva auſſi avec moi, après ſa couverture.

Quand tout eſt fini, on reconduit le Roi, comme on l'avoit accompagné. Venant & retournant dans le Palais, en quelque tems & occaſion que ce fût, le Roi ne ſe cou-

vroit jamais. C'étoit aussi le tems des audiences publiques, des Ambassadeurs, & de la couverture des Grands. Cette même heure est aussi celle où le Conseil de Castille, vient au Palais rendre compte au Roi, des jugemens qu'il a rendus dans la semaine. Le tems, avec le court travail qui le suit, dans une des autres pièces, entre le Roi & le Gouverneur de Castille, dure au plus une heure & demie, mais rarement; & l'Audience publique rarement trois quarts d'heure. Ce sont des tems d'autant plus précieux pour la Reine, qu'elle n'avoit que ceux-là dans la semaine, encore quand le Roi étoit au Palais; car hors de Madrid, il n'y avoit jamais d'Audience de Conseil de Castille, ni d'Audience publique. Ainsi à l'Escurial, à Balsaim, de mon tems, à Saint-Ildéfonse, depuis, au Pardo, à Aranjuez, la Reine n'avoit exactement & précisément à elle, que le tems de sa chaussure en sortant du lit.

J'obliois d'ajouter que tout ce qui n'est pas, ce qu'on appelloit autrefois en France, mais non à présent, gens de qualité, ou militaires fort distingués, vont tous à ces audiences publiques. Il s'y amasse des Placets & des Mémoires que le Roi reçoit, & rejette à mesure sur la table, & que la Roche

porte après lui dans l'appartement intérieur ; mais il y en a toujours quelques-uns que le Roi met dans sa poche, ou emporte dans sa main ; c'est ce qu'étoient nos Placets dans l'origine, qui ne sont tombés, comme on voit, & comme je ne l'ai jamais vu autrement, que pendant la Régence.

Le Roi rentré tout de suite auprès de la Reine, ou après s'être entretenu seul avec elle, s'il n'y avoit point d'audience, alloit à la Messe avec elle, accompagné des personnes composant l'intérieur de la toilette, & du Capitaine des Gardes en quartier. Le chemin se faisoit dans l'intérieur jusqu'à la tribune, où il y avoit un autel, où on leur disoit la Messe, & où ils communioient tous deux ensemble ou séparément, ordinairement tous les huit jours ; alors ils y entendoient une seconde Messe.

Quand le Roi se confessoit, c'étoit après son lever, & avant d'aller à la toilette de la Reine. S'il étoit jour de tenir Chapelle, c'étoit à la même heure. La Reine alloit par l'intérieur dans la tribune, & le Roi, avec sa Cour, à travers les appartemens. Le Marquis de Santa-Cruz & le Duc de l'Arco avoient tant d'assiduité, qu'ils n'alloient guère ni à la tribune, ni aux Cha-

pelles ; mais quelquefois le Marquis de Villena ſe rendoit à la tribune, quand il n'y avoit pas de Chapelle, & qu'il vouloit parler au Roi, comme ſa charge, toute mutilée qu'elle étoit, l'y obligeoit ſouvent. Au retour de la Meſſe, ou fort peu après, on ſervoit le dîner, nul n'y entroit que ce qui entroit à la toilette. Le dîner étoit toujours chez la Reine, ainſi que le ſouper, & & cela par-tout ; & le Roi & la Reine avoient chacun leurs plats ; le Roi peu, & la Reine beaucoup ; c'eſt qu'elle aimoit à manger, & qu'elle mangeoit de tout ; & le Roi toujours des mêmes choſes : un potage uni, un chapon, poulets, pigeons bouillis & rôtis, & toujours une longe de veau rôtie ; ni fruits, ni ſalade, ni fromage, rarement quelque pâtiſſerie, ne mangeant jamais maigre, ſouvent des œufs frais, ou en diverſes façons ; il ne buvoit que du vin de Champagne, ainſi que la Reine. Le dîner fini, ils prioient Dieu enſemble.

S'il arrivoit quelque choſe de preſſé, Grimaldo venoit ſouvent en rendre un compte ſommaire, environ une heure après le dîner ; ils ſortoient par un endroit public de l'appartement, mais court ; & par un petit eſcalier alloient monter en carroſſe ; & au

retour, revenoient par le même chemin. Les Seigneurs qui fréquentoient un peu familiérement la Cour, se trouvoient, tantôt les uns, tantôt les autres, à ce passage, ou les suivoient à leur carrosse. Très-souvent je les voyois à ce passage, allant ou revenant. La Reine y disoit toujours quelque chose d'honnête à ceux qui s'y trouvoient.

Au retour de la chasse, le Roi donnoit l'ordre en rentrant ; s'ils n'avoient pas fait collation dans leur carrosse, ils la faisoient en rentrant. C'étoit pour le Roi un morceau de pain, un grand biscuit, de l'eau & du vin ; & pour la Reine, de la pâtisserie & des fruits de la saison, quelquefois du fromage. Le Prince & la Princesse des Asturies & les enfans, accompagnés comme à la toilette, les attendoient dans l'appartement intérieur. Cette Compagnie se retiroit en moins d'un quart-d'heure. Grimaldo montoit, travailloit ordinairement long-tems ; c'étoit le tems du vrai travail.

Quand la Reine avoit à se confesser, c'étoit là l'heure. A l'exception de ce qui regardoit la confession, elle & son Confesseur n'avoient point le tems de se parler. Le cabinet où elle étoit avec lui, étoit contigu à la pièce où étoit le Roi, qui, quand

il trouvoit la confeffion trop longue, venoit ouvrir la porte, & l'appelloit. Grimaldo forti, ils fe mettoient enfemble en prières, ou quelquefois en lecture fpirituelle jufqu'au fouper. Il étoit en tout fervi comme le dîner. Il y avoit, à l'un & à l'autre, beaucoup plus de plats à la Françaife qu'à l'Efpagnole, & même qu'à l'Italienne.

Après le fouper, la converfation ou la prière tête à tête les conduifoient à l'heure du coucher, où tout fe paffoit comme au lever, excepté qu'à la toilette de la Reine, ni le Prince, ni la Princeffe des Afturies, ni les Infans, ni le Cardinal Borgia n'y alloient point. Enfin leurs Majeftés Catholiques n'avoient jamais, par-tout, que la même garde-robe.

Ces journées fi uniformes étoient les mêmes dans tous les lieux, & le même tête-à-tête par-tout. Les journées des voyages étoient fi petites, que le tems qui fe donnoit à la chaffe de tous les jours, fuffifoit pour aller d'un lieu dans un autre; & tout le refte fe paffoit dans les maifons où leurs Majeftés Catholiques logeoient fur la route, comme fi elles avoient été dans leur palais.

Je ne parlerai pas ici du voyage de Lerma, comme de ceux qui fe font faits de-

puis mon retour; à l'égard de ceux de l'Escurial, de Balſaim, d'Aranjuez, tous à peu près de la même longueur, mais trop courts pour coucher en chemin. Tout s'avançoit peu à peu dans la matinée, l'un ſur l'autre, d'une heure. Le départ étoit au ſortir de la table, & l'arrivée quelque tems avant l'heure du ſouper. En carroſſe, ſoit pour la chaſſe, ſoit en voyage, toujours leurs Majeſtés tête à tête, dans un grand carroſſe de la Reine à ſept glaces, & la houſſe de velours rouge cloucé. Comme ici, pour ne rien omettre, il faut ajouter que la Reine avoit à elle toutes les premières & dernières audiences des Ambaſſadeurs en cérémonie, & les couvertures des Grands; mais comme ces Ambaſſadeurs & ces Grands alloient toujours de chez le Roi immédiatement chez elle, elle s'y préparoit, en les attendant au milieu de ſes Dames, & de celles qui n'avoient que ces occaſions de venir au Palais, & de lui faire leur cour; car pour les bals publics & les comédies, il n'y en avoit au Palais, que dans des occaſions extraordinaires & fort rares. A l'égard des audiences particulières des Miniſtres Etrangers, ou des Seigneurs, elles ne ſe donnoient jamais qu'en préſence de la Reine; ſoit qu'elle y

demeurât à côté du Roi, soit qu'elle se retirât un peu à l'écart, dans la même pièce; aussi n'arrivoit-il guère que ceux, qui avoient des audiences, laissassent écarter la Reine.

On connoissoit quel étoit son pouvoir sur le Roi, & son influence dans toutes les affaires & les graces; & ils étoient bien certains que si la Reine s'étoit écartée, lorsqu'ils parloient au Roi, ils étoient cependant bien examinés par la Reine, & qu'ils n'étoient pas plutôt éloignés, qu'elle apprenoit du Roi tout ce qu'ils lui avoient dit, ce qu'il leur avoit répondu, qui n'étoit jamais rien de précis sur quoi que ce fût, parce qu'il vouloit toujours avoir le tems de consulter la Reine & Grimaldo.

Si ce détail des journées paroît long & minutieux, c'est qu'il est incroyable à qui ne l'a vu dans son union & son unisson, & partout le même; c'est qu'un tête-à-tête jour & nuit si continuel, si momentanément & si rarement interrompu, semble avec raison insoutenable. C'est l'influence entière que ce tête-à-tête immuable portoit sur toutes les affaires de l'Etat, & sur celles des particuliers; c'est la démonstration nécessaire de ne pouvoir jamais, quel que l'on fût, parler au

Roi ſans la Reine, ni pareillement à la Reine ſans le Roi, dont tous deux avoient réciproquement une jalouſie extrême, l'un à l'égard de l'autre; c'eſt enfin ce qui rendoit *l'Aſſa feta* ſi néceſſaire, pour faire paſſer à la Reine ſeule ce qu'on vouloit, dans le moment de ſa chauſſure & dans le tems des audiences du Conſeil de Caſtille, qui n'étoient jamais que dans Madrid, & qui étoient les ſeules où la Reine pouvoit parler à quelqu'un du dehors, qui, en prenant ſes meſures, pouvoit être sûrement introduit par l'*Aſſa feta*, au lieu où la Reine pouvoit venir. C'eſt à quoi elle-même ne ſe jouoit guère, dans la frayeur de la découverte, & des ſuites; mais au moins pouvoit-elle, dans ces courts, rares & précieux momens, recevoir & lire des lettres & des mémoires, & en écrire elle-même; mais on peut juger avec quelle précipitation, & avec quel ſoin de ne garder aucun papier.

Philippe V n'étoit pas né avec des lumières ſupérieures, ni avec rien de ce qu'on appelle imagination. Il étoit froid, ſilentieux, triſte, ſobre; n'étoit touché d'aucun plaiſir, que de la chaſſe; craignant le monde, ſe craignant lui-même, ſe produiſant peu; ſolitaire & enfermé, par goût & par habitude, rarement touché d'autrui; du bon ſens,

néanmoins

néanmoins adroit, & comprenant aſſez bien les choſes; opiniâtre quand il s'y mettoit, & ſouvent alors, ſans pouvoir être ramené; & cependant parfaitement facile à être entraîné & gouverné; il ſentoit peu.

Dans les campagnes, il ſe laiſſoit mettre où on le placoit, ſous un feu vif, & ſans être ébranlé le moins du monde, & s'y amuſant à examiner ſi quelqu'un avoit peur, s'il étoit à couvert & en éloignement du danger, tout de même, ſans penſer que ſa gloire en pouvoit ſouffrir. En général, il aimoit à faire la guerre, avec la même indifférence d'y aller, ou non; & préſent, ou abſent, il laiſſoit tout faire aux Généraux, ſans y rien mettre du ſien; il étoit extrêmement glorieux, ne pouvoit ſouffrir de réſiſtance dans aucune de ſes entrepriſes; & ce qui me fit juger qu'il aimoit les louanges, c'eſt que la Reine le louoit ſans ceſſe, & juſqu'à ſa figure; tellement qu'il demanda un jour, à la fin d'une Audience, qui s'étoit tournée en converſation, ſi je ne le trouvois fort beau, & plus beau que tout ce que je connoiſſois. Sa piété n'étoit que coutume; ſcrupules, frayeurs, petites obſervances, ſans avoir approfondi ſa Religion; croyant le Pape une divinité, quand il ne le choquoit

pas; enfin la douce écorce des Jésuites; pour lesquels il étoit passionné.

Quoique sa santé fût très-bonne, il se tâtoit toujours; il craignoit toujours pour elle: un Médecin, tel que celui que Louis XI enrichit tant à la fin de ses jours, seroit devenu, auprès de lui, un riche & puissant personnage; heureusement le sien étoit solidement homme de bien & d'honneur; & celui qui lui succéda depuis, étoit tout à la Reine, & tenu de court par elle. Philippe avoit moins de peine à bien parler, que de paresse & de défiance de lui-même; c'est ce qui le rendoit si souvent retenu, & si rare à entrer dans les conversations, qu'il laissoit tenir à la Reine avec ceux qui les suivoient, au mail, ou dans les audiences particulières; & il la laissoit parler aux uns & aux autres, en passant, sans presque jamais leur rien dire. D'ailleurs, c'étoit l'homme du monde qui remarquoit le mieux les défauts & les ridicules, & qui en faisoit un conte, le mieux dit, ou le plus plaisant; il savoit s'énoncer parfaitement, mais il n'en vouloit presque jamais prendre la peine.

A la fin, j'avois voulu un peu l'apprivoiser; & dans mes discours, qui tournoient presque toujours en conversations, je l'ai

plusieurs fois oui parler & raisonner juste ; mais où il y avoit du monde, ordinairement il ne disoit qu'un mot, qui étoit une question courte, ou quelque chose de semblable, & n'entroit jamais dans aucune conversation. Il étoit bon, facile à servir, familier avec l'intérieur ; quelquefois même, au-dehors, avec quelques Seigneurs. L'amour de la France lui sortoit de par-tout. Il conservoit une grande reconnoissance & vénération pour le feu Roi, & de la tendresse pour feu Monseigneur, & sur-tout, pour Monsieur le Dauphin, son frère, de la perte duquel il ne pouvoit se consoler. Je ne lui ai rien remarqué sur aucun autre de la Famille Royale, que pour le Roi ; & il ne s'est jamais informé à moi de qui que ce soit de la Cour, que de la Duchesse de Beauvilliers, & avec amitié.

On a peine à comprendre ses scrupules sur sa Couronne, & les concilier avec un esprit de retour, en cas de malheur, à la Couronne de ses Pères, à laquelle il avoit si solemnellement renoncé, & plus d'une fois ; c'est qu'il ne pouvoit s'ôter de la tête la force des renonciations de la Reine, en épousant le feu Roi ; & de toutes ces précautions possibles, dont on les avoit affer-

mies; & en même tems, il ne pouvoit comprendre que Charles II eût été en droit & en pouvoir de diſpoſer, par ſon teſtament, d'une Monarchie dont il n'étoit qu'uſufruitier, & non pas propriétaire, comme l'eſt un particulier de ſes acquêts, dont il eſt libre de diſpoſer. Voilà pourquoi le Père d'Aubenton avoit eu ſans ceſſe à le combattre. Il ſe croyoit uſurpateur; dans ce ſentiment, il nourriſſoit cet eſprit de retour en France, & paroiſſoit en préférer la Couronne & le ſéjour, & peut-être encore plus, pour finir ſes ſcrupules, en abandonnant l'Eſpagne. On ne peut cacher que tout cela ne fût mal arrangé dans ſa tête; mais le fait eſt que cela l'étoit ainſi; & que l'impoſſibilité ſeule s'eſt oppoſée à un abandon, auquel il ſe croyoit obligé, & qui eut une part très-principale à l'abdication qu'il fit, & qu'il méditoit avant que j'allaſſe en Eſpagne; quoique en cédant ſa Couronne à ſon fils, ce fût la même choſe; mais ne pouvant là-deſſus ſatisfaire ſes ſcrupules, il ſe contentoit au moins, en faiſant de ſoi ce qu'il pouvoit, en abdiquant.

Ce fut encore ce qui lui fit tant de peine à la reprendre, à la mort de ſon fils, malgré l'ennui qu'il avoit eſſuyé, & le dépit

fréquent de n'être pas assez consulté, ni ses avis suivis par son fils & ses Ministres. On peut bien croire que ce Prince ne m'a jamais parlé de cette délicate matière; mais je n'en ai pas moins été informé d'ailleurs. Cependant, entre Grimaldo & moi, il ne s'est jamais dit une seule parole, qui pût y avoir le moindre rapport.

La Reine n'avoit pas moins le désir d'abandonner l'Espagne, qu'elle haïssoit, & de venir régner en France, si le malheur lui étoit arrivé, où elle espéroit mener une vie moins enfermée, & bien plus agréable. Cela s'est bien vu d'elle, & sur-tout de son Albéroni.

Parmi tout ce que je viens de dire, il ne laisse pas d'être très-vrai que Philippe V étoit peu peiné des guerres qu'il faisoit; qu'il aimoit les entreprises, & que sa passion étoit d'être respecté & redouté, & de figurer grandement en Europe.

La Reine avoit été élevée fort durement, dans un coin du Palais de Parme, par la Duchesse de Savoie, sa Mère, qui ne lui avoit pas laissé voir le jour, & qui, depuis la conclusion de son prodigieux mariage, ne l'avoit laissée voir que le moins qu'elle avoit pu, & jamais que sous ses yeux. Cette

extrême sévérité n'avoit pas réussi auprès de la Reine, dont le mariage ne réconcilia pas son cœur avec une mère, sœur de l'Impératrice, veuve de l'Empereur Léopold, & Autrichienne elle-même jusques dans les moëlles. Ainsi il ne resta entre la mère & la fille que des dehors de bienséance, souvent assaisonnés d'aigreur. Il n'en étoit pas de même entre la Reine & le Duc de Parme, frère & successeur de son père, & second mari de sa mère. Le Prince l'avoit toujours traitée avec amitié & considération, & avoit tâché d'adoucir, à son égard, l'humeur farouche de sa mère; aussi la Reine aima toujours tendrement le Duc de Parme, dont elle prit sans cesse les intérêts, & même les désirs, avec la plus grande chaleur; & le crédit de ce Prince auprès d'elle, étoit le plus sûr & le plus fort qu'on y pût employer. Elle aimoit, protégeoit & avançoit, tant qu'il lui étoit possible, les Parmesans. Elle avoit un foible pour eux, bien connu d'Albéroni, qu'il redoutoit sur toutes choses.

Scotti, d'une des premières Maisons de Parme; car il y a d'autres Scotti qui n'en sont pas, & qui sont peu de chose, étoit venu à Madrid, chargé des affaires du Duc de Parme, lorsque Albéroni s'en défit, &

devint premier Miniſtre. Scotti étoit toujours demeuré à Madrid, ſous la protection de la Reine, qui ſe moquoit de lui la première; & qui, une fois ou deux, me laiſſa très-bien entendre le peu de cas qu'elle en faiſoit; en quoi elle étoit imitée de toute la Cour, qui néanmoins lui témoignoit des égards, à cauſe de l'affection, ſans eſtime, que la Reine avoit pour lui.

En effet, c'étoit un grand & gros homme, fort lourd, dont l'épaiſſeur ſe montroit en tout ce qu'il diſoit & faiſoit; bon & honnête homme d'ailleurs, mais parfaitement incapable. Perſonne n'en étoit ſi perſuadé que la Reine; mais il étoit Parmeſan, & d'une des premières Maiſons du Duché de Parme; cela lui ſuffit, pour faire, à la longue, & faute de concurrent du même pays, la haute fortune où il eſt enfin parvenu, par la bienveillance de la Reine, ſans que jamais elle eût fait de lui le moindre cas. Elle le fit Gouverneur du dernier des Infans; ce qui lui valut la Toiſon d'Or, enfin la Grandeſſe; & pour conſommer tout, après l'avoir enrichi, de fort pauvre qu'il étoit, l'Ordre du St. Eſprit.

Après l'explication préalable de la Reine, pour ſon oncle & pour ſa patrie, & ſa

façon d'être avec la Ducheſſe ſa mère, il faut venir à quelque choſe de plus particulier. Cette Princeſſe étoit née avec beaucoup d'eſprit, & avec toutes les graces naturelles, le ſens, la réflexion, la conduite; elle ſavoit ſe ſervir de ſon eſprit, l'employer à propos, & tirer de ſes graces tout le parti poſſible. Qui l'a connue, eſt toujours dans le dernier étonnement, comment l'eſprit & le ſens ont pu ſuppléer, autant qu'ils ont fait en elle, à la connoiſſance du monde, des affaires & des perſonnes, dans ſon réduit de Parme; & le perpétuel tête-à-tête d'Eſpagne, qui l'a toujours empêchée de pouvoir s'inſtruire véritablement; auſſi ne peut-on diſconvenir de la perſpicacité qui étoit en elle, qui lui faiſoit ſaiſir du vrai côté, tout ce qu'elle pouvoit appercevoir en gens & en choſes; & ce don ſingulier auroit eu en elle toute ſa perfection, ſi l'humeur ne s'en fût jamais mêlé, mais elle en avoit; & il faut avouer, qu'à la vie qu'elle menoit, on en eût eu à moins.

Elle ſentoit ſes talens & ſes forces, mais ſans cette fatuité d'étalage & d'orgueil, qui les affoiblit, & les rend ridicules. Son courant étoit ſimple, uni même, avec une gaieté naturelle, qui étinceloit à travers la gêne éternelle

éternelle de sa vie ; & quoiqu'avec l'humeur, & quelquefois l'aigreur que cette contrainte sans relâche lui donnoit, c'étoit une femme qui ne prétendoit à rien de plus, dans le courant ordinaire, & qui étoit véritablement charmante. Arrivée en Espagne, sûre d'en chasser la Princesse des Ursins, & avec le projet de la remplacer dans le gouvernement, elle le saisit d'abord, & s'en empara si bien, ainsi que de l'esprit du Roi, qu'elle disposa bientôt de l'un & de l'autre. Sur les affaires, rien ne pouvoit lui être caché.

Le Roi ne travailloit jamais qu'en sa présence; tout ce qu'il voyoit seul, elle le lisoit, & en raisonnoit avec lui ; elle étoit toujours présente à toutes les audiences particulières qu'il donnoit, soit à ses sujets, soit à des Ministres étrangers, en sorte que rien ne pouvoit lui échapper du côté des affaires & des graces : à l'égard du Roi, ce tête-à-tête éternel qu'elle avoit avec lui, lui donnoit tout lieu de le connoître, &, pour ainsi dire, de le savoir par cœur. Elle voyoit donc à merveille le tems des insinuations préparatoires, leurs succès, les résistances, lorsqu'il s'en trouvoit; leurs causes, & la façon de les exténuer ; les momens de

ployer, pour revenir après; ceux de tenir ferme, & d'emporter de force. Tous ces manèges qui étoient néceſſaires, quelque crédit qu'elle eût; &, ſi on l'oſe dire, le tempérament du Roi étoit la pièce la plus forte; & elle y avoit quelquefois recours.

Alors les refus momentanés excitoient des tempêtes; & la Reine en ſortoit toujours à ſon avantage. Il arriva une querelle de cette ſorte, pendant que j'étois à Madrid, qui fut pouſſée fort loin.

J'en fus inſtruit par deux hommes, qui le tenoient eux-mêmes de l'Aſſa-Feta, & dans un détail que je n'ai pas oublié. Ils voulurent me perſuader de m'en mêler, & que l'Aſſa-Feta les avoit chargés de m'en preſſer. Je me mis à rire, & je les aſſurai que je me garderois bien de ſuivre ce conſeil, & même de laiſſer appercevoir que j'euſſe la moindre connoiſſance de ce qu'ils venoient de me raconter.

Ainſi la vie de la Reine étoit également agitée au-delà de ce qu'on peut imaginer; & quelque grand que fût ſon pouvoir, elle le devoit à tant d'art, de ſoupleſſe, de manège, de patience, que ce n'eſt point trop dire, que, quelqu'étendu qu'il fût, elle le payoit beaucoup trop chèrement. Mais elle

étoit si vive, si active, si décidée, si véhémente dans ses volontés; & ses intérêts lui étoient si chers, & lui paroissoient si grands, que rien ne lui coûtoit pour arriver où elle tendoit. Son premier objet fut de se mettre à couvert, par tous les moyens possibles, du dénuement & de la tristesse de la vie d'une Reine d'Espagne veuve, & de ce qui pourroit lui arriver de la part du fils & successeur du Roi, qui n'étoit pas le sien.

D'autres objets ne tardèrent pas à se joindre à celui-là, & à le rendre moins difficile. Elle eut plusieurs Princes; & dès-lors elle tourna toutes ses pensées à en faire un Souverain indépendant, durant la vie du Roi, chez qui, après la mort de son époux, elle put se retirer, & commander. Pour arriver à ce but, que jour & nuit elle méditoit, il falloit tourner les affaires de manière à le faciliter, se faire des créatures, & leur procurer des places, dont les fonctions & l'autorité la pussent aider. Ce fut aussi à quoi elle se tourna toute entière; & ce fut par ces ouvertures, vraies ou fausses, que l'adroit Albéroni sut lui présenter, qu'il se rendit tout-à-fait maître de son esprit, & que ses successeurs, Riperda & Lacino, imitèrent depuis avec succès pour eux-mê-

mes. Dans l'entre-deux d'Albéroni & de Riperda, que j'étois à Madrid, & que Grimaldo étoit le seul qui travailloit avec le Roi, elle n'avoit pas des secours, parce que les impressions qu'Albéroni lui avoit données de Grimaldo, subsistoient dans son esprit, de façon qu'elle ne pouvoit lui confier son secret, & se servir de lui ; le secret toutefois étoit pénétré.

Albéroni en furie de sa chûte, ne le lui avoit pas gardé ; mais elle se flattoit qu'un premier Ministre chassé, & avec la réputation que celui-là s'étoit si justement acquise par-tout, au dedans & au dehors, n'en seroit pas cru à ses discours pleins de colère & de fiel ; mais elle étoit étrangement embarrassée ; abandonnée ainsi à elle-même & à sa seule conduite, elle s'attachoit plus fortement à la cabale Italienne, & par-là même donnoit aux Italiens plus de force, de vigueur & de crédit. Elle se piquoit d'avoir beaucoup d'égards pour le Prince & la Princesse des Asturies, & de marquer des soins, & de l'amitié aux enfans de la feue Reine ; ce qui changea bien, depuis mon retour ici.

Enfin, ses desseins de souveraineté pour ses enfans, qui, du tems même d'Albéroni, étoient publics, par tout ce qui s'étoit pro-

poſé, & même traité là-deſſus, malgré tout ce ſecret, que la Reine vouloit encore prétendre, ont été le point conſtant ſur lequel ont roulé depuis toutes les affaires avec l'Eſpagne, ou qui y ont eu rapport; mais ce qui les gâta ſans ceſſe à tous égards, ce fut la contrainte continuelle des Miniſtres étrangers & de ceux du Roi d'Eſpagne, dont les premiers ne pouvoient lui parler, ni les autres travailler avec lui, qu'en préſence de la Reine; quoiqu'en uſage de tout voir & de tout entendre, elle ne pouvoit en avoir aſſez appris par-là, pour diſcerner, avec juſteſſe, ce qui l'éloignoit, ou l'approchoit de ſon but, ou ce qui y étoit étranger & indifférent; de ſorte que ſes mépriſes traverſoient les propoſitions, les plans, les avis les plus raiſonnables, & en ſoutenoient de tout contraires, avec une âcreté qui impoſoit abſolument aux Miniſtres Eſpagnols, & qui faiſoit perdre terre aux Miniſtres étrangers, parce qu'ils ſentoient bien que rien ne pouvoit réuſſir malgré elle. Rien auſſi n'a été plus funeſte à l'Eſpagne que cette pourſuite d'établiſſemens ſouverains pour ces fils de la Reine, & que cette impoſſibilité de traiter de rien qu'avec le Roi & la Reine enſemble.

Elle avoit une telle peur de tout ce qui pouvoit creuser ses projets, & avoit une teinture si superficielle des affaires, que tout ce qui se proposoit lui étoit suspect, dès qu'il n'entroit pas dans son sens; dès-lors elle le barroit; & si quelquefois on la faisoit revenir, ce ne pouvoit être qu'avec des circuits, des ménagemens, des longueurs qui gâtoient & perdoient bien souvent les affaires, en faisant manquer de précieuses occasions. Si on eût pu l'entretenir seule avec un peu de loisir, elle avoit de l'esprit & du sens de reste pour bien entendre & discuter avec jugement; & on auroit été en état de la combattre avec succès; ce qui étoit impossible, en la présence du Roi, parce qu'elle avoit tant de peur qu'il ne prît les impressions qu'on lui présentoit, & qui lui entroient à elle dans la tête, comme s'éloignant de son but, qu'elle ne laissoit lieu à aucune explication, & barroit tout, même jusqu'aux choses qui facilitoient ses vues, parce qu'elle n'en comprenoit pas d'abord les suites & les conséquences; tellement que les Ministres Espagnols demeuroient tous courts, dans la crainte de s'attirer la disgrace, & de perdre leurs places; & les Ministres étrangers se dépitoient aussi,

dans la certitude de l'inutilité de pousser plus avant; c'est ce qui a fait un tort extrême & continuel aux affaires d'Espagne.

A l'égard des choses intérieures d'Espagne, & des graces, elle n'étoit pas toujours maîtresse de les faire tomber comme elle vouloit; sur-tout les graces, quoiqu'elle en emportât la plus grande partie; mais pour l'exclusion, elle ne la manquoit guère, quand elle la vouloit donner; & à force d'exclusions, elle arrivoit quelquefois à faire tomber les graces sur qui elle ne l'avoit pas pu d'abord.

Rien n'égaloit sa finesse, & le tour qu'elle savoit donner aux choses, & les adresses avec lesquelles elle savoit prendre le Roi, & peu-à-peu l'affecter de ses goûts à elle & de ses aversions. Rarement alloit-elle de front; mais par des préparations éloignées, des contours & retours qu'elle poussoit ou retenoit, à la boussole de l'air; des réponses, de l'humeur du Roi, qu'elle avoit eu tout le tems de pouvoir connoître, à ne s'y pas tromper.

Ses louanges, ses flatteries, ses complaisances étoient continuelles; jamais l'ennui, jamais la pesanteur du fardeau ne se laissoit appercevoir, dans ce qui étoit étranger à

ſes projets; le Roi avoit toujours raiſon, quoi qu'il pût dire, ou vouloir; elle alloit toujours au-devant de ce qui pouvoit lui plaire, avec un air ſi naturel, qu'il ſembloit que ce fût ſon goût à elle-même : la chaîne toutefois étoit ſi fortement tendue, qu'elle ne quittoit jamais le côté gauche du Roi. Je l'ai vue pluſieurs fois, au Mail, emportée des inſtans par un récit, ou par la converſation, marcher un peu plus lentement que le Roi, & ſe trouver à quatre ou cinq pas en arrière; le Roi ſe retourner; & à l'inſtant même regagner ſon côté en deux ſauts, & continuer ſa converſation, ou le récit commencé avec le peu de Seigneurs qui la ſuivoient.

Etat de la Cour de France, en 1709.

TROIS partis partageoient la Cour, & en embraſſoient les principaux perſonnages, dont fort peu paroiſſoient à découvert, & dont quelques-uns avoient encore leurs recoins & leurs réſerves particulières. Le très-petit nombre n'avoit en vue que le bien de l'Etat, dont la ſituation chancelante étoit donnée par-tout comme leur ſeul objet,

tandis que la plupart n'en avoit point d'autre que soi-même; chacun suivant ce qu'il se proposoit de vague, comme de considération, d'autorité, &, dans l'éloignement, de puissance; d'autres, des places & des fortunes à combler; d'autres, plus cachés, ou moins considérables, tenoient à quelqu'une des trois, & formoient un sous-ordre, qui donnoit quelquefois le branle aux affaires, & qui entretenoit cependant la guerre civile des langues. Sous les aîles de Madame de Maintenon se réunissoit la première, dont les principaux, par la chûte de Chamillart & par celle de Vendôme, qu'ils avoient aussi poussé tant qu'ils avoient pu, étoient ménagés; & ménageoient réciproquement Madame la Duchesse de Bourgogne, & étoient bien avec Monseigneur. Ils jouissoient aussi de l'opinion publique, & du lustre que Boufflers leur communiquoit. A lui se rallioient les autres, plus, pour s'en parer, que pour s'en servir; Harcourt même, du bord du Rhin, en étoit le Pilote; Voisin & sa femme, qui réciproquement s'appuyoient d'eux.

Une seconde Ligue étoit formée par le Chancelier, dégoûté à l'excès, par l'aversion que Madame de Maintenon avoit prise

pour lui, conſéquemment, par l'éloignement du Roi; Pontchartrain de loin, à l'appui de la boule; le premier Ecuyer vieilli dans les intrigues qui avoient formé l'union d'Harcourt avec le Chancelier, & qui les réuniſſoit ſous ſon couſin d'Huxelles, Philoſophe apparemment cinique, épicurien, dont Monſeigneur avoit pris la plus grande opinion, par Mademoiſelle Choin, que Béringhem, ſa femme & Bignon en avoient coëffée; le Maréchal de Villeroy, qui, du fond de ſa diſgrace, n'avoit jamais perdu les étriers chez Madame de Maintenon, & que les autres ménageoient par-là, & par cet ancien goût du Roi, qui, par elle pouvoit renaître. Le Duc de Villeroy, remué par lui, mais avec d'autres allures, & la Roche-Guyon, tendoient des paneaux; & par Bloin, & par d'autres ſouterrains, ſavoient tout, & avoient toute créance de jeuneſſe auprès de Monſeigneur; & qui, quoique de loin, ne laiſſoient pas d'avoir influé à la perte de Vendôme & de Chamillart, ayant en tiers la Ducheſſe de Villeroy, dont le peu de lumières étoit compenſé par du ſens, beaucoup de prudence, & un ſecret impénétrable, & la confiance de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, en

beaucoup de choſes, où elle ſavoit la tenir de court, & haut la main.

D'autre part, ſous l'eſpérance que nourriſſoient la naiſſance, la vertu & les talens de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, tous de ce côté par affection décidée, étoit le Duc de Beauvilliers, le plus apparent de tous; le Duc de Chevreuſe en étoit l'ame, & le combinateur; l'Archevêque de Cambrai, du fond de ſa diſgrace & de ſon exil, le Pilote. En ſous-ordre, Torcy & Deſmarets, le Père le Tellier, les Jéſuites, & St. Sulpice. Le Duc de Beauvilliers & le Duc de Chevreuſe, plus amis entr'eux au beſoin, toujours plus concertés, en occaſion continuelle de ſe voir, ſans avoir l'air de ſe chercher, affranchis des égards, par leurs places, & voyant tout immédiatement; en état d'amuſer les autres par des fantômes; & d'un coup de main, de rendre ces fantômes des réalités les mieux amenées; de voir & de ſaiſir les choſes dans leur ſource, & d'en rompre la meſure à leur gré; tant étoit-il vrai, de tout ce Règne, que le Miniſtère mettoit tant de ſecret dans les affaires, que quelque confiance que Madame de Maintenon y eût obtenue, elle n'oſoit queſtionner, ni paroître rien ſavoir, les choſes

ne parvenant au Roi qu'à bâtons rompus; ce qui la mettoit dans le beſoin d'avoir un Miniſtre tout à elle.

Ceux-ci n'admirent perſonne avec eux, ſans une grande néceſſité; ils n'avoient qu'à parer; & comme ils étoient en place, ils n'avoient qu'à ſe défendre, & rien à conquérir; mais les rieurs n'étoient pas pour eux; leur dévotion les tenoit en braſſières, étoit tournée aiſément en ridicule; le bel air, la mode, un peu d'envie, étoient de l'autre côté avec Mademoiſelle Choin & Madame de Maintenon. Ces deux partis marchoient réciproquement en reſpect; celui-ci marchoit en ſilence; l'autre, au contraire, avec bruit, & ſaiſiſſoit tous les moyens de nuire à l'autre; tout le bel air de la Cour & des Armées étoit de ſon côté, que le dégoût & l'impatience du Gouvernement groſſiſſoient encore; & quantité de gens ſages, entraînés par la probité de Boufflers, & les talens d'Harcourt. Dantin, Madame la Ducheſſe, Mademoiſelle de Liſlebonne & ſa ſœur, leur oncle, inſéparable d'elles, & l'intrinsèque Cour de Meudon, formoient le troiſième parti; aucun des deux autres ne vouloit d'eux; l'un & l'autre les craignoient, & s'en défioient; mais tous le mé-

nageoient, à cause de Monseigneur & de Madame la Duchesse de Bourgogne elle-même.

Pour être mieux entendu, donnons un nom aux choses, & nommons ces trois partis. Celui des Seigneurs, qui est le nom qui lui fut donné alors; celui des Ministres, & celui de Meudon.

Monsieur du Maine, régnant dans le cœur du Roi & de Madame de Maintenon, ménageoit tout, n'étoit à aucun qu'à soi-même, se moquoit du reste; tous aussi le connoissoient, & le craignoient. Voisin, tout à Madame de Maintenon, lui valoit mieux que Chamillart, qui s'étoit livré à lui; & Vendôme ayant péri dans son entreprise des Titans; l'entreprise échouée, Monsieur du Maine se trouvoit débarrassé d'un ambitieux, qui n'avoit point voulu être inférieur à ses enfans, & dont la parité réelle étoit un titre embarrassant. M. le Duc laissoit faire, plongé qu'il étoit dans son humeur, qui éloignoit tout le monde de lui, comme d'un homme prêt à sauter dans les affaires de la mort de M. le Prince, dans ses plaisirs, & dans sa santé, qui commençoit à devenir mauvaise. Le Comte de Toulouse, & le Duc de Berry, ne prenoient part à rien.

M. le Duc d'Orléans n'étoit pas en volonté, ni en état d'entrer en quoi que ce soit; & Monseigneur le Duc de Bourgogne, enfoncé dans la prière, & dans le travail de son cabinet, ignoroit ce qui se passoit sur la terre; suivant les impressions douces & mesurées des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse, il n'avoit figuré en rien dans les disgraces de Vendôme & de Chamillart, & s'étoit contenté de les offrir à Dieu, tout comme il avoit fait des tribulations qu'ils lui avoient causées. A l'égard de Madame la Duchesse de Bourgogne, elle procura l'une, & n'épargna pas l'autre; cela, joint à ce qu'elle étoit à Madame de Maintenon, & Madame de Maintenon à elle, la jettoit naturellement du côté de la cabale des Seigneurs, avec le goût qu'Harcourt lui avoit donné pour lui, & l'estime qu'elle ne pouvoit refuser à Boufflers, & son amitié pour la Duchesse de Villeroy. Mais éloignée à l'excès, des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse, qu'elle craignoit en cent façons auprès de Monseigneur le Duc de Bourgogne, elle s'en étoit fort rapprochée, à l'occasion des affaires de Flandre; & comme elles avoient duré long-tems, ses prétentions s'étoient amorties, par le commerce qu'elle

avoit eu avec eux, par elle-même, & par Madame de Lévi, fort bien avec elle, & une de ses Dames du Palais, qui avoit tout l'esprit possible, & qui avoit saisi ces instans favorables à son père & à son oncle, de manière qu'elle ne leur étoit pas opposée, & qu'elle nageoit entre les deux cabales.

Pour celle de Meudon, la même de Vendôme, elle ne gardoit que les mesures dont elle ne pouvoit se dispenser sagement, à cause de Monseigneur & de Madame la Duchesse, avec laquelle elle étoit personnellement mal. Le seul d'Antin en fut excepté, par l'usage qu'elle en avoit tiré en Flandre, & qu'elle se promettoit d'en tirer, au besoin, par ses privances avec le Roi. Tallart piqué de n'être de rien, parce qu'on ne se fioit à lui d'aucun côté, ne tenoit qu'à Torcy, qu'il avoit toujours ménagé, & au Maréchal de Villeroy. Les Ministres avoient moins d'éloignement pour lui, que les deux autres partis; mais cela n'alloit pas jusqu'à l'admettre. Jaloux de ceux qui lui étoient préférés, dans le commandement des Armées, il envioit le brillant du Maréchal de Boufflers; souple toutefois avec eux, mais hors de toute portée. Villars ne doutoit ni de soi, ni du Roi, ni de Madame de Main-

tenon; le bonheur infatigable pour lui, lui en répondoit; il étoit content. Incapable de ſuites, ni de vues, hors celles qui lui étoient purement perſonnelles, il n'étoit de rien; il ne ſe ſoucioit pas d'en être; & aucun des partis ne le déſiroit. Berwick ménageoit les deux partis, & en étoit ménagé; les affaires d'Angleterre l'avoient lié avec Torcy; la piété, & les dernières campagnes de Flandre, avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers; il étoit fort bien avec d'Antin; & c'étoit le ſeul de la cabale de Meudon, avec qui il fut de la ſorte : le Maréchal étoit ſon ami & ſon protecteur; & il étoit ami d'Harcourt, qu'il avoit toujours cultivé.

Noailles reçu par-tout, mais admis en rien encore, étoit un jeune homme dont le grand vol tenoit en attention. Les partis, au reſte, avoient leurs ſous-diviſions. Dans celui des Seigneurs, Harcourt avoit ſes réſerves avec tous les autres, quoique cheminant par eux & avec eux, & ne faiſant comparaiſon avec aucun, pour me ſervir de ce terme vulgaire, excepté le Chancelier; mais qui n'étoit bon que pour le conſeil, dans la ſituation où il ſe trouvoit avec le Roi & Madame de Maintenon, qui l'excluoient de pouvoir être auteur en rien; ſinon quelquefois

fois au Conſeil, où il étoit ſans milieu, nul, ou emportant la pièce avec feu, adreſſe & ſubtilité, qui étoit ſon talent naturel; ce qu'il ne faiſoit qu'aux grandes occaſions, pour tomber ſur le Duc de Beauvilliers, ſans l'attaquer ouvertement, mais pour embarraſſer un avis, & lui donner un air ridicule. Le Maréchal de Villeroy, le moins ardent de tous, étoit, de longue main, ami particulier de Deſmarets, par ſes anciennes liaiſons avec Bécham, ſon beau-père, fort attaché & protégé du Chevalier de Lorraine & d'Effiat.

Malgré ſa diſgrace, il avoit conſervé l'amitié, & ſouvent la confiance de Madame de Maintenon, une relation aſſez fréquente avec elle, la privance de longues converſations, toutes les fois qu'il alloit à Verſailles; ce qui n'étoit pas fréquent; beaucoup plus ſouvent, des lettres de l'un à l'autre, & des mémoires ſur les affaires de Flandre, qu'elle lui demandoit, & qui étoient toujours bien reçus : leurs paquets paſſoient ordinairement par Deſmarets, rarement par la Ducheſſe de Villeroy. Il étoit aſſez bien avec Torcy; en quelques meſures avec Beauvilliers, qui tous deux ne faiſoient nul compte.

D'Antin & Mde. la Ducheſſe, entière-

ment unis de vues, de befoins réciproques, fe défioient fort des deux Lorrains; avec des confidences néanmoins & l'extérieur le plus intime, que le deffein commun foutenoit pendant la vie du Roi, en attendant qu'ils priffent leur revanche, par la poffeffion unique de Monfeigneur, devenu Roi. Ce parti frayoit avec celui des Seigneurs; mais il étoit découvert, & intérieurement haï, craint, comme ayant été celui de Vendôme; pour celui des Miniftres, rien de plus oppofé, quoique Torcy & Mde. la Ducheffe, & par conféquent d'Antin, euffent des ménagemens réciproques, pour la fœur de Torcy, amie intime de tous les tems, de Mde. la Ducheffe, qui, avec fa laideur, étoit charmante, dans le commerce, avec de l'efprit comme dix démons.

Portrait de la Cour de France, en 1711.

JAMAIS changement ne fut ni plus grand, ni plus marqué, que celui que fit la mort du Grand Dauphin, éloigné encore du Trône par la ferme fanté du Roi; fans aucun crédit, donnant affez peu d'efpérance; il étoit devenu le centre de tous les vœux,

& de la crainte de tous les perſonnages, par le loiſir que le parti avoit eu de ſe former, de s'affermir, de s'emparer totalement de lui, ſans que le caractère du Roi, devant qui tout trembloit, s'en mît en peine; parce que ſon ſouci ne daignoit pas s'étendre par-delà ſa vie, pendant laquelle il ne craignoit rien, avec raiſon.

On a déjà vu les impreſſions ſi différentes que fit ce parti dans l'Etat, & dans le cœur du jeune Dauphin & de ſon épouſe, dans le cœur de Mgr. le Duc de Berry, dans la ſituation de M. & de Mde. la Ducheſſe d'Orléans, & dans l'ame de Mde. de Maintenon, délivrée, pour le moment, de toute meſure, & de toute épine pour l'avenir. M. du Maine partagea dans ſon cœur ces mêmes affections avec ſon ancienne Gouvernante, devenue ſa plus tendre protectrice; foncièrement mal, de tout tems, avec Monſeigneur, il avoit violemment tremblé de la manière dont ce Prince avoit reçu les divers degrés de ſon élévation, & en dernier lieu, de celles des enfans. Il étoit loin d'être raſſuré là-deſſus du côté du nouveau Dauphin, & de Mde. la Dauphine; mais un & un font deux: délivré de tous les Princes du Sang, en âge & en maintien,

dont il avoit ſu ſi-tôt & ſi grandement profiter ; Monſeigneur de moins, & poſſédé par Madame la Ducheſſe, lui fut un ſoulagement, dont il ne prit pas même la peine de cacher l'extrême contentement.

Il avoit de trop bons yeux, pour ne s'être pas apperçu que Madame la Dauphine n'ignoroit rien de la protection qu'il avoit prodiguée au Duc de Vendôme, ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Flandre, pour ne pas ſentir ce que les maximes du nouveau Dauphin lui faiſoient penſer ſur la grandeur qu'il s'étoit formée ; & qu'il ne captiveroit pas aiſément, par les ſoupleſſes, ceux qui pouvoient, & qui, ſelon toute apparence, pourroient le plus ſur lui. Mais la ſanté du Roi lui faiſoit ſe promettre encore un long terme, pendant lequel il pouvoit eſpérer de ces heureux haſards, qui mettent le comble à la fortune. La tournure de M. le Duc d'Orléans lui parut moins un obſtacle qu'une facilité à en tirer parti, d'une façon ou d'une autre ; Monſieur le Duc de Berry n'étoit pas pour l'inquiéter, mais il réſolut de n'oublier rien, pour ne point trouver une ennemie dans Mde. la Ducheſſe de Berry ; & il la cultiva avec adreſſe. Il commençoit à goûter un ſi doux repos, lorſque ſurpris,

peu de jours après, à Marly, d'un mal étrange, dans la nuit, son valet de chambre l'entendit râler, & le trouva sans connoissance; il cria au secours; Mde. la Duchesse d'Orléans accourut, en larmes; Mde. la Duchesse & Mlles. ses filles, par bienséance, & beaucoup de gens, pour faire leur cour, dans l'espérance que le Roi sauroit leur empressement. M. du Maine fut saigné & accablé de remèdes, parce qu'aucun ne réussissoit. Fagon, à qui deux heures à peine suffisoient pour s'habiller par degrés, n'y vint qu'au bout de quatre, à cause des sueurs où il étoit sujet toutes les nuits. Il étoit le plus nécessaire de tous en cette occasion, parce qu'il connoissoit ce mal par sa propre expérience, quoique le Duc n'en eût jamais ressenti d'attaque si violente. Il gronda de la saignée, & de la plupart des remèdes. On tint conseil, si on éveilleroit le Roi; il passa que non, à la pluralité des voix. Il apprit, à son petit lever, toutes les alarmes de la nuit, qui étoient déjà calmées; il alla voir ce cher enfant, dès qu'il fut habillé, & y fut deux fois le jour, pendant les deux ou trois premiers jours, & ensuite une fois par jour, jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait bien.

Madame du Maine étoit cependant à

Sceaux, au milieu des fêtes qu'elle se donnoit ; elle s'écria qu'elle mourroit, si elle voyoit M. du Maine en cet état, & ne sortit point de son palais enchanté. M. du Maine, accoutumé à trouver tout bon, approuva fort cette conduite, & alla la voir à Sceaux, dès qu'il put marcher.

Madame la Princesse de Conti fut celle qui regretta le plus Monseigneur, & qui y perdit le moins. Elle l'avoit possédé seule, avec empire, fort long-tems. Mesdemoiselles de Lislebonne, qui ne bougeoient de chez elle, l'avoient peu-à-peu partagée, mais avec de grandes mesures de déférence. Madame la Princesse de Conti n'étoit de rien, depuis bien des années ; malgré cela, elle fut assez bonne, pour être si touchée, qu'elle pensa suffoquer pendant deux ou trois nuits après la mort de Monseigneur ; ce qui la détermina à se confesser au Curé de Marly. Elle logeoit au haut du Château. Le Roi l'alla voir. Le degré étoit incommode ; il le fit rompre pendant le voyage de Fontainebleau, & en fit construire un grand & commode. Il y avoit plus de soixante-dix ans qu'il n'avoit eu occasion de monter à Marly ; & il lui falloit de ces occasions uniques, pour lui faire faire l'essai de ce nouveau degré.

Madame la Princeſſe de Conti guérit à nos dépens.

Nous avions le ſecond pavillon du côté de Marly, fixe; le bas pour nous, le haut, pour M. & Madame de Lauzun. Il eſt auſſi près du Château que le premier, & n'en a pas le bruit. On nous y mit, pour donner le ſecond à Madame la Princeſſe de Conti, ſeule avec ſa Dame d'Honneur. Quoique ennemie de l'air & de l'humidité, elle le préféra à ſon logement du Château, pour s'attirer plus de monde par la commodité de l'abord, & y tint depuis les grands jours, avec la vieilleſſe de la Cour, qu'elle y raſſembla; & qui, faute de mieux, & par la commodité d'un réduit toujours ouvert, s'y adonna toute.

Le Dauphin & le Roi d'Eſpagne s'étoient toujours tendrement aimés; leur ſéparation n'y avoit rien changé; la Reine d'Eſpagne, qui y pouvoit tout, étoit ſœur de ſon ennemie, & intimement unie avec elle. Le beſoin paſſé, ſon état pouvoit triſtement changer; la reſſource de Vendôme fut de ſe lier le plus étroitement qu'il put avec la Princeſſe des Urſins, & de devenir ſon courtiſan, après avoir donné la loi à nos Miniſtres & à notre Cour. On en verra bientôt les ſuites.

M. de Vaudemont se sentit perdu, ou de beaucoup moins bien auprès du Roi; depuis la chûte de Chamillart, il ne lui réstoit plus de protecteur. Torcy ne s'étoit jamais fié à lui; & Voisin n'avoit jamais répondu que par des politesses crûes aux avances qu'il lui avoit faites. Il étoit sans commerce, étroit avec les autres Ministres, & dans la plus légère bienséance avec les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, si même il y en avoit. La Maréchale d'Estrées étoit trop foible pour le soutenir auprès de Madame la Dauphine, si justement irritée contre ses nièces & contre lui; si unie à M. de Vendôme & à Chamillart. Elle s'étoit à la fin dégoûtée de la vieille Méréchale d'Estrées. Vaudemont n'avoit de vie effective que par le tout-puissant crédit de ses nièces sur Monseigneur, qui lui en donnoit un direct avec lui, & un autre par réflexion, de l'attente du futur. Cette corde rompue, il ne savoit plus où se prendre. La conduite du Duc de Lorraine portoit un peu sur lui, depuis que Chamillart n'étoit plus bien qu'à l'extérieur. On n'eut pas donné attention aux circonstances marquées de la conspiration en Franche-Comté, qui fut déconcertée par la victoire du Comte de Bourg, & par la capture

capture de la caſſette de Mercy; cela n'avoit pas laiſſé d'écarter encore plus ce prothée. Mademoiſelle de Liſlebonne, pénétrée d'une ſi profonde chûte perſonnelle & commune; trop sûre de ſa ſituation avec Madame la Dauphine, & avec tout ce qui en approchoit intimement le Dauphin, n'étoit pas pour pouvoir ſe réſoudre, altière comme elle l'étoit, à traîner, dans une Cour où elle avoit dominé toute ſa vie: ſon oncle & elle prirent donc le parti d'aller paſſer l'été en Lorraine, pour ſe dérober à ces premiers tems de trouble, & ſe donner celui de ſe former un plan de vie tout nouveau.

La fortune ſecourut cette Fée. La petite vérole enleva tout de ſuite pluſieurs enfans à Madame de Lorraine; entr'autres, une fille de ſept ou huit ans, qu'elle avoit fait élire Abbeſſe de Remiremont, depuis deux ans, en ſurvivance de la Princeſſe de Saluce. Cet établiſſement parut à l'oncle & à la nièce, une planche après le naufrage, un état noble & honnête pour une vieille fille, une retraite décente & ſans contrainte, une eſpèce de maiſon de campagne, où elle pourroit aller, ſans néceſſité de réſidence aſſidue, ſans abdiquer ni Paris, ni la Cour, avec un prétexte de s'en tirer à volonté, avec qua-

rante mille livres de rente, à qui en avoit peu, & ſe trouvoit privée des voitures de Monſeigneur, & de toutes les commodités qu'elle en tiroit; elle n'eut que la peine de déſirer cet établiſſement. Tout en arrivant en Lorraine, ſon élection ſe fit. Sa ſœur, mère de famille, plus douce & plus flexible, ne ſe croyoit pas les mêmes raiſons d'éloignement; elle ne ſongea donc pas à quitter la Cour; ce qui entroit auſſi dans la politique de ſa ſœur & de ſon oncle. Madame d'Epinoy parut plutôt faire part, qu'elle ne demanda la permiſſion de produire ſa ſœur à Remiremont, laquelle paſſa avec la facilité qui leur étoit ordinaire. Mademoiſelle de Liſlebonne prit le nom de Remiremont. Cette affaire ſe fit ſi bruſquement, que j'arrivai le ſoir de la permiſſion donnée, ſans en rien ſavoir, dans le ſallon, après le ſouper du Roi. Je fus ſurpris de voir venir à moi, au ſortir du cabinet du Roi, Madame la Dauphine, avec qui je n'avois aucune privance, m'environner, avec cinq ou ſix femmes de la Cour, plus familières, & me donner à deviner, en riant, qui étoit Abbeſſe de Remiremont. Je reculois toujours, & le rire augmentoit de ma ſurpriſe d'une queſtion, qui me paroiſſoit ſi

hors de toute portée, & de ce que je n'imaginois personne à nommer; enfin elle m'apprit que c'étoit Mademoiselle de Lislebonne, & me demanda ce que j'en pensois: ,, J'en ,, pense, Madame, lui répondis-je, aussi en ,, riant, que j'en suis ravi, pourvu que cela ,, nous en délivre ici; &, à cette condition, ,, j'en souhaiterois autant à sa sœur. ,, — Je m'en doutois bien, repliqua la Princesse, & s'en alla en riant de tout son cœur. Deux mois plutôt, outre que l'occasion n'en eût pu être, une telle déclaration n'eût pas été de saison, quoique mes sentimens ne fussent pas ignorés alors. Passé les premiers momens, où cette hardiesse ne laissa pas de retentir, il n'en fut plus question.

Madame la Duchesse, d'abord abîmée dans la douleur; tombée de ses plus vastes espérances, & d'une vie brillante & toujours agréablement occupée, qui mettoit la Cour à ses pieds, mal avec Madame de Maintenon, brouillée sans retour, d'une façon déclarée, avec Madame la Dauphine; en procès avec ses belles-sœurs, sans personne de qui s'appuyer, avec un fils de huit ans, & deux filles qui lui échappoient déjà, par le vol qu'elle leur avoit laissé prendre; tout le reste enfant; elle se trouva réduite à regret-

ter M. le Prince, & M. le Duc, dont la mort l'avoit fort soulagée.

Ce fut alors que l'image, si chérie de M. le Prince de Condé, se présenta sans cesse à sa pensée & à son cœur, qui n'auroit plus trouvé d'obstacle à son penchant; & ce Prince, avec tant de talens, que l'envie avoit laissés inutiles, réconcilié, peu avant sa mort, avec Madame de Maintenon, intimement lié avec le Dauphin par les choses passées; & toute sa vie, avec les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & l'Archevêque de Cambrai; uni à Madame la Dauphine, par la haine commune de Vendôme, & par la conduite & les propos qu'ils avoient tenus pendant la campagne de Lille, auroit bien été le modérateur de la Cour & de l'Etat dans la suite. Il lui auroit fait hommage de sa grandeur, & elle eût brillé de son lustre.

Le Prince de Rohan, qui avoit dépensé un million à l'Hôtel de Guise, devenu un admirable Palais entre ses mains, lui donna des fêtes, sous prétexte de lui faire voir sa maison. Il étoit uni à Mesdames de Remiremont & d'Epinoy; cette union l'avoit lié avec Madame la Duchesse; sa chûte, l'état où le procès de la succession de M. le Prince

mettoient ſes affaires, le nombre d'enfans qu'elle avoit, lui firent eſpérer que le rang & les établiſſemens de ſon fils, de ſon frère, de ſa maiſon avec le Palais, & des biens immenſes, pourroient tenter Madame la Ducheſſe de ſe défaire pour peu, d'une de ſes filles en faveur de ſon fils, & que le ſouvenir de ſa mère pourroit encore aſſez ſur le Roi avec la protection de Madame d'Epinoy, auprès de Madame de Maintenon, pour lever la moderne difficulté des alliances avec le Sang Royal. Il redoubla donc de ſoins, de fêtes, d'empreſſemens pour Madame la Ducheſſe. Il s'étoit ſervi de ſa ſituation préſente auprès de Monſeigneur, & de ce qui le gouvernoit, pour s'approcher de Madame la Dauphine, par un jeu prodigieux, une aſſiduité & des complaiſances ſans bornes; il redoubla en cette occaſion; il ſongeoit par-là à donner une grande & durable protection à ſon rang de Prince étranger. La conſternation étoit tombée ſur toutes ces uſurpations étrangères, qui eſpéroient tout de Monſeigneur, par ceux des leurs qui l'obſédoient, & qui ſe crurent perdus ſans reſſource, par le nouveau Dauphin, dont ils redoutoient les ſentimens, & le grand crédit qu'il auroit ſur l'eſprit du Roi.

Le Prince de Rohan ne put réussir dans ses vues, auprès de Madame la Duchesse. Il enraya promptement; il n'eut garde de se montrer fâché, par une conduite trop marquée, qui auroit mis en évidence ce qu'il vouloit si soigneusement cacher; mais n'ayant plus ni vues, ni besoin d'elle, il se retira peu-à-peu, sans cesser de la voir; & Mesdames de Remiremont & d'Epinoy, qui n'avoient plus à compter avec elle, se retirèrent aussi peu-à-peu.

D'Antin, mieux que jamais avec le Roi, parvenu sitôt, après la mort de Monseigneur, au comble de ses désirs, & de la fortune, n'eut pas besoin de grandes réflexions pour se consoler. On a vu, lors de la campagne de Lille, avec quelle souple adresse il avoit su s'initier auprès de Madame la Dauphine, qu'il n'avoit pas négligée depuis, & dont il espéroit un puissant contrepoids, aux mœurs du nouveau Dauphin, & au plus grand éloignement qui étoit entre lui, & ceux qui pouvoient le plus sur ce Prince. Il comptoit que la santé du Roi lui donneroit le tems de rapprocher le Dauphin, & de ramener peut-être à lui ceux qu'il craignoit davantage.

La mort de Monseigneur l'affranchissoit

d'une aſſiduité auprès de lui fort pénible, qui lui ôtoit un tems précieux auprès du Roi; & il n'en pouvoit rien retrancher, par les engagemens de ſon ſervice. Il ſe trouvoit délivré de la domination de Madame la Ducheſſe, par cela même réduite à compter avec lui; & débarraſſé de plus, de tous ces manèges indiſpenſables, & ſouvent très-difficiles, pour demeurer uni avec tous les perſonnages du parti de Monſeigneur, dont les ſous-diviſions donnoient bien de l'exercice aux initiés, qui, comme d'Antin, vouloient auſſi figurer avec eux, & qui avoient plus d'une fois tâté de leurs humeurs & de leurs jalouſies : enfin il eſpéra augmenter ſa faveur par une aſſiduité ſans partage, qui le rendroit conſidérable à la nouvelle Cour, & lui donneroit les moyens de s'y initier, à la longue; il ſongeoit toujours à entrer dans le Conſeil; car a-t-on jamais vu un heureux ſe dire : c'eſt aſſez.

Tous ceux qui avoient compté ſur les jours de Monſeigneur, eurent leur part du chagrin, ou de la chûte. Le Maréchal d'Uxelles fut au déſeſpoir, & n'oſa en faire ſemblant; mais pour tenir, il ménagea ſourdement une liaiſon avec M. du Maine. Le premier Ecuyer fut affligé, comme un

homme qui a perdu fa fortune. Harcourt, plus avant qu'eux tous, put fe confoler plus aifément que pas un; il avoit Mde. de Maintenon entièrement à lui; fa fortune complette; & avoit fu fe mettre bien, fecrètement, avec Mde. la Dauphine, depuis longtems; au lieu que les deux précédens n'avoient aucune jointure, ni avec elle, ni avec le Dauphin, & fe trouvoient fort éloignés de ceux qui les approchoient le plus. Boufflers, affez avant avec Monfeigneur, jufqu'à prendre la liberté de lui faire fes plaintes de froideur, pour ne pas dire plus, qu'il effuyoit fans ceffe de la part du Roi, depuis fes prétentions à l'épée de Connétable; & qui en étoit favorablement écouté, le regretta par amitié, en galant homme. Il étoit plus encore à portée du nouveau Dauphin, qui favoit mieux connoître, & goûter la vertu. Je l'avois extrêmement rapproché des Ducs de Chevreufe & de Beauvilliers. Je m'en étois fait un travail, & j'y avois réuffi pour m'en promettre des fruits. Ainfi Boufflers n'avoit qu'à gagner. Confidéré d'ailleurs de Madame la Dauphine, & toujours trèsbien avec Mde. de Maintenon, & dans un comble de fortune.

Biron & Roucy, qui, fans être Menins,

étoient, de tout tems, très-attachés, & de tous les voyages de Monſeigneur, crurent leur fortune perdue. Roucy eut raiſon; Biron, priſonnier d'Oudenarde, conſervoit le chemin de la guerre, & devint Pair, & Doyen des Maréchaux de France; il étoit frère de Mdes. de Nogaret & d'Urfé, amies intimes de Mde. de St. Simon, & les miennes, & neveu de M. de Lauzun, chez lequel il étoit continuellement. Je l'avois approché de M. de Beauvilliers, & j'avois réuſſi à le mettre bien avec lui. Par ce côté ſi important, & par ſa ſœur, auprès de Mde. la Dauphine, il eut de quoi eſpérer de la nouvelle Cour.

Trois hommes à part peuvent encore tenir place ici; les Ducs de la Roche-Guyon, de Luxembourg, & de Villeroy. M. de Luxembourg tenoit par des liens à Monſeigneur, dont il avoit lieu de ſe promettre une figure, autant qu'il en pouvoit être capable. D'ailleurs, il ne tenoit à rien. Il avoit encore conſervé des amis de ſon père, & il étoit fort du grand monde; mais c'étoit tout, malgré l'amitié de M. de Chevreuſe. Il étoit ſi grand Seigneur, qu'il put ſe conſoler lui-même. Les deux autres étoient bien avec Monſeigneur; mais ils n'a-

voient pas auprès de lui les mêmes aîles que M. de Luxembourg, &, comme lui, avoient perdu M. le Prince de Conti, leur ami intime. Ces deux beaux-frères, avec de si grands établissemens, ne firent donc pas une grande perte.

Un quatrième se trouva dans un nouveau désaroi : c'étoit la Feuillade; perdu, à son retour de Turin, il avoit cherché à s'attacher à Monseigneur, & à profiter du peu de tems que Chamillart demeura en place, pour s'appuyer de Mlle. de Lislebonne, & de M. de Vendôme. Le jeu d'ailleurs le soutenoit à Meudon. Il étoit de tous les voyages, sans pourtant avoir rien gagné sur Monseigneur; néanmoins, avec de si puissans amis, il comptoit, sans son secours, ramener la fortune. Il en désespéroit, pendant le reste du Règne du Roi; & pour celui qui devoit suivre, il avoit tout ce qu'il falloit pour en être encore plus éloigné; aussi fut-il fort affligé.

Deux genres d'hommes fort homogènes, quoique fort disproportionnés, furent désolés jusqu'au fond du cœur; les Ministres & les Financiers. On sait, à l'occasion du dixième, ce que le nouveau Dauphin pensoit de ces derniers. Mœurs, conscience,

inſtruction, tout en lui étoit pour eux, une cauſe très-certaine des plus vives terreurs : celle des Miniſtres ne fut guère moindre. Monſeigneur étoit le Prince qu'il leur falloit, pour régner en ſon nom, avec plus de pouvoir que jamais, & moins de ménagemens. En ſa place, ils voyoient arriver un jeune Prince, inſtruit, appliqué, acceſſible, qui voudroit voir & avoir; & qui avoit, avec une volonté déjà ſoupçonnée, tout ce qu'il falloit pour les tenir bas, & rarement Miniſtres; c'eſt-à-dire, exécuteurs, & point du tout ordonnateurs, encore moins diſpenſateurs; ils le ſentirent; & dès-lors ils commencèrent un peu à baiſſer le ton : on peut juger avec quelle douleur.

Le Chancelier perdoit tout le fruit d'un attachement qu'il avoit ſu ménager, dès ſon entrée aux Finances, & qu'il avoit eu moyen & attention de cultiver très-ſoigneuſement, par Bignon, ſon neveu, par Dumont, qu'il avoit rendu ſon ami par mille ſervices; par Mademoiſelle de Liſlebonne, & par Madame d'Epinoy, qui s'étoient auſſi dévoués; en ſorte qu'il avoit lieu de ſe flatter, ſous Monſeigneur, qui lui marquoit de l'amitié & de la diſtinction, d'être un des premiers perſonnages dans les affaires, & d'une in-

fluence principale à sa Cour; que ses talens, étoient faits pour soutenir, & pour porter fort loin, dans la primauté de sa charge. L'échange de ce qui succédoit étoit bien différent; rien là ne lui rioit; ennemi réputé des Jésuites, & fort suspect de Jansénisme, brouillé, dès son entrée aux Finances, avec le Duc de Beauvilliers, & hors des bienséances ensemble, par leurs prises au Conseil, où ils étoient rarement d'accord, & où, sur les affaires de Rome, ils se poussoient quelquefois loin, & sans ménagement de la part du Chancelier; déclaré de plus, même avec feu, contre l'Archevêque de Cambrai, dans tout le cours & les suites de son affaire; c'en étoit trop, avec un caractère droit, sec, ferme, pour ne se pas croire perdu; & pour que l'amitié, qui s'étoit maintenue entre le Duc de Chevreuse & lui, pût lui offrir une ressource; & il le sentit bien.

Son fils étoit encore plus mal auprès de la nouvelle Dauphine.

La Vallière étoit aimé, parce qu'il faisoit plaisir de bonne grace, aux rares occasions que sa charge pouvoit lui fournir; mais qui n'avoit que des Provinces, sans aucun département. Lui & sa femme ensemble, &

chacun à part, étoit très-bien avec Monſeigneur. La perte fut donc extrême; il ne tenoit d'ailleurs qu'au Chancelier, avec qui il vivoit comme un fils; & cette raiſon ſi naturelle, m'avoit été un obſtacle à l'approcher du Duc de Beauvilliers, à quoi j'avois vraiment travaillé. Madame de Mailly, ſa belle-mère, n'avoit pas les reins aſſez forts pour le ſoutenir.

Voiſin, ſans autre protection que celle de Madame de Maintenon, ſans art, ſans tour, ſans ménagement pour perſonne, enfoncé dans ſes papiers, enivré de ſa faveur, ſec, dur dans ſes réponſes & dans ſes lettres, n'avoit pour lui que le manège de ſa femme; & tous deux, nulle liaiſon avec la nouvelle Cour. Le mari, trop nouveau pour s'être fait des amis, & peu propre à s'en faire, peut-être même à les conſerver, avec une place la plus enviée de toutes, & la moins difficile à y trouver un ſucceſſeur.

Torcy, doux & meſuré, avoit pour lui la longue expérience des affaires, & le ſecret de l'Etat & des Poſtes, beaucoup d'amis, & point d'ennemis alors. Il étoit couſin-germain des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & gendre de Pomponne, pour qui Meſſieurs de Chevreuſe & de Beauvilliers

avoient une confiance entière, & une amitié qui alloient jusqu'à la vénération; d'ailleurs sans liaison avec Monseigneur. Une telle position sembloit heureuse, à l'égard de la nouvelle Cour; mais ce n'étoit qu'une écorce. Au fond, Torcy n'étoit qu'en bienséance avec les Ducs & Duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers; ni la parenté, ni le commerce continuel, n'avoient pu fondre les glaces qui s'étoient mises entr'eux; ils ne se voyoient que par nécessité d'affaires & de bienséance; & cette froide politique n'étoit pas même poussée bien loin. Torcy & sa femme vivoient dans la plus parfaite union; Madame de Torcy, avec de l'humeur & de la hauteur, ne daignoit pas voiler assez ses sentimens.

Son crédit auprès de son mari le desservoit; il ne fléchissoit point au Conseil sur les matières de Rome, où tout en douceur, il soutenoit avec force & capacité les avis, que le Chancelier embrassoit après, & qui donnoient lieu à ses prises avec le Duc de Beauvilliers, qui y souffroit beaucoup des raisons détaillées de l'un, & soutenues de la force & de l'autorité de l'autre. Madame de Torcy étoit moins aimée que Torcy, & plutôt éloignée que rapprochée de la nou-

velle Dauphine, pour qui elle ne s'étoit jamais contrainte; encore moins pour qui que ce fût : elle ne laiffoit pas que d'avoir des amis, ainfi que Torcy; mais dont pas un fût d'aucune reffource pour le futur, que fa fœur pour Madame la Ducheffe, qui pût leur faire regretter Monfeigneur.

Defmarets avoit affez long-tems tâté de la plus profonde difgrace, pour avoir pu faire d'utiles réflexions ; & il avoit été ramené fur l'eau avec tant de travail & de peine, qu'il devoit avoir appris à connoître les ennemis de fa perfonne, & à difcerner ceux que les places donnent toujours, mais qui ne durent qu'autant qu'elles. Il avoit affez d'efprit & de fens pour que rien ne lui manquât de ce côté-là pour la conduite ; & cependant il l'oublia ; il fe laiffa féduire par les nouveaux amis de la Cour, & il compta pour rien ceux de fa difgrace. Mon père & moi, à fon exemple, avions été des principaux; & je l'avois fort fervi auprès de Chamillart, & pour rentrer dans les Finances, & pour lui fuccéder en fa place de Contrôleur-Général. On a vu qu'il ne l'ignoroit pas, & tout ce qui fe paffa entre lui & moi; avec la déclaration que je lui avois faite, & que je tins exactement, il devoit être dou-

blement à ſon aiſe avec moi; néanmoins je m'apperçus bientôt qu'il ſe refroidiſſoit. Je ſuivis de l'œil ſa conduite à mon égard, pour ne pas me méprendre entre ce qui pouvoit être accidentel dans un homme chargé d'affaires épineuſes, & ce que j'en ſoupçonnois. Mes ſoupçons devinrent une évidence, qui me fit retirer de lui tout-à-fait, ſans, toutefois, faire ſemblant de rien.

Les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers s'apperçurent de cette retraite; ils m'en parlèrent; ils m'en preſsèrent; je leur avouai le fait & la cauſe; ils eſſayèrent de me perſuader que Deſmarets étoit le même pour moi, & qu'il ne falloit point prendre garde au froid & à la diſtraction que lui donnoient ſes triſtes occupations. Ils m'exhortèrent ſouvent d'aller chez lui; je les laiſſois dire, & je ne changeois rien à ce que je m'étois propoſé. A la fin, laſſés de mon opiniâtreté, ils vinrent me chercher, dans la matinée, & me menèrent dîner chez Deſmarets. Je réſiſtai; ils le voulurent; j'obéis, & leur dis qu'ils auroient donc le plaiſir d'être convaincus par eux-mêmes; en effet, le froid & l'inapplication furent ſi marqués pour moi, que les deux Ducs piqués, me l'avouèrent, & convinrent que j'avois raiſon de ceſſer de

le voir : eux-mêmes ne tardèrent pas d'éprouver la même chose.

Telle étoit, à la mort de Monseigneur, la situation des Ministres : celle de MM. les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers devenoit brillante, & offroit les plus grandes espérances à leur ami, M. l'Archevêque de Cambrai, ainsi qu'on peut le voir à son article.

Il y avoit déjà quelques années que le Duc de Beauvilliers avoit initié le Duc de Chevreuse auprès du Dauphin, & qu'il l'avoit accoutumé à le considérer comme une seule chose avec lui. Le liant naturel & la douceur d'esprit de Chevreuse, son savoir, & sa manière de s'expliquer, ses vues brillantes, quoique sujettes à se perdre, furent des qualités faites pour plaire à ce jeune Prince, avec lequel il avoit souvent de longs tête-à-tête, & qui le mirent si avant dans sa confiance, que M. de Beauvilliers s'en servit souvent pour des choses qu'il crut plus à propos de faire présenter par son beau-frère, que de les présenter lui-même. Comme ils étoient extrêmement unis, tout marchoit en eux par le même esprit, couloit des mêmes principes, tendoit au même but, & se référoit entre eux deux; en sorte que le

Prince avoit un ſeul conducteur en deux différentes perſonnes ; & qu'il avoit pris beaucoup de goût & de confiance au Duc de Chevreuſe, qui, depuis long-tems, étoit bien reçu à lui dire tout ce qu'il penſoit de lui, & ce qu'il déſiroit ſur ſa conduite, toujours avec des intermèdes d'hiſtoire, de ſcience, & de piété; mais la ſupériorité en confiance, en amitié & en toute la déférence, étoit demeurée entière au Duc de Beauvilliers.

On peut croire que ces deux hommes ne laiſſoient pas refroidir dans le Prince, ſes vifs ſentimens pour l'Archevêque de Cambrai. Le Confeſſeur étoit d'intelligence avec eux ſur cet article, & en totale déférence ſur toutes les autres; & juſqu'alors, il n'y avoit pas eu de quatrième admis en cet intime intérieur du Prince. Le premier ſoin des deux fut de le porter à des meſures encore plus grandes, à un air de ſoumiſſion & de reſpect encore plus marqué, une aſſiduité de courtiſan à l'égard du Roi, ſi naturellement, & déjà accoutumé à ſe comporter ainſi, en diverſes occaſions, ſecondé, à ſouhait par ſon adroite épouſe, en poſſeſſion elle-même de toute privance avec le Roi, & du cœur de Madame de Maintenon;

il redoubla ſes ſoins auprès d'elle, qui, dans le tranſport de trouver un Dauphin ſur qui elle pût ſûrement compter, au lieu du précédent, qui ne l'aimoit pas, ſe livra à lui, & par cela même, lui livra le Roi. Les premiers quinze jours rendirent ſenſible à tous ceux qui étoient à Marly, un changement ſi extraordinaire dans le Roi, ſi réſervé pour ſes enfans, & ſi fort Roi avec eux.

Plus au large, par une ſi grande faveur, le Dauphin s'enhardit avec le monde, qu'il redoutoit, du vivant de Monſeigneur, parce que, quelque grand qu'il fût, il en eſſuyoit des brocards applaudis : c'eſt ce qui lui donnoit cette timidité qui le tenoit renfermé dans ſon cabinet, parce que ce n'étoit que là qu'il ſe trouvoit à l'abri & à ſon aiſe. C'eſt ce qui le faiſoit paroître ſauvage; ce qui le faiſoit craindre pour l'avenir, tandis qu'en bute à ſon père, peut-être alors au Roi même; contraint d'ailleurs par ſa vertu; expoſé aux traits d'une cabale audacieuſe, ennemie, intéreſſée à l'être, & à ſes dépendances, qui formoient le gros & le corps de la Cour; gens avec qui il avoit continuellement à vivre; enfin, en bute au monde en général, comme monde, il menoit une vie d'autant plus obſcure, qu'elle étoit plus

éclairée ; & d'autant plus cruelle, qu'il n'en imaginoit point de fin.

Le Roi revenu pleinement à lui ; tout le monde en respect, en attention, en empressement ; les personnages les plus opposés, en air de servitude ; ce même gros de la Cour, en soumission & en crainte ; l'enjoué & le frivole, partie non médiocre d'une grande Cour, à ses pieds, par son épouse ; certain d'ailleurs de ses démarches, par Madame de Maintenon, on vit ce Prince timide, sauvage, concentré, cette vertu précise, ce savoir déplacé, cet homme engoué, étranger dans sa maison, contraint en tout, embarrassé par-tout ; on le vit, dis-je, se montrer par degrés, se déployer peu à peu, se donner au monde avec mesure, y être libre, majestueux, gai, agréable, tenir le sallon de Marly, dans des tems coupés, présider au cercle assemblé autour de lui, comme la divinité du temple, qui sent, & qui reçoit avec bonté les hommages des mortels, auxquels il est accoutumé, & qui les récompense par ses douces influences. Peu à peu, la chasse ne fut plus l'entretien que du laisser courre, ou du moment de retour ; une conversation aisée, mais instructive, & dressée avec c hoix & justesse, charma le sage Courtisan

& le fit admirer des autres. Des morceaux d'hiſtoire convenables, amenés ſans art, des occaſions naturelles, des applications déſirables, mais toujours diſcrètes, & ſouplement préſentées, ſans le faire ſentir; des intermèdes aiſés, quelquefois même plaiſans, tout de ſource, & ſans recherche; des traits échappés de ſcience; mais rarement, & comme dardés de plénitude involontaire, firent tout à la fois ouvrir les oreilles, les yeux & les cœurs. Le Dauphin devint un autre Prince de Conti; la ſoif de faire ſa cour eut en pluſieurs, moins de part à l'empreſſement de l'environner, dès qu'il paroiſſoit, que de l'entendre, & d'y puiſer une inſtruction délicieuſe, par l'agrément & la douceur d'une éloquence naturelle, qui n'avoit rien de recherché. La juſteſſe en tout; & plus que cela, la conſolation ſi néceſſaire & ſi déſirée de ſervir un Maître futur, ſi digne de l'être par ſes talens, & par l'uſage qu'il montroit qu'il en ſauroit faire.

Gracieux par-tout, plein d'attention pour le rang, la naiſſance, l'âge, & l'acquit de chacun; choſes depuis long-tems miſes & confondues avec le plus vil peuple de la Cour; régulier à rendre à chacune de ces choſes ce qui leur étoit dû de politeſſe, &

ce qui s'y pouvoit ajouter avec dignité ; grave, mais sans rudesse, & , en même tems, gai & aisé, il est incroyable avec quelle étonnante rapidité, l'admiration, l'esprit, l'estime du sens, l'amour du cœur, & toutes les espérances furent entraînées; avec quelle force les fausses idées qu'on s'en étoit faites, & voulu faire, furent précipitées; & quel fut l'empressement & l'impétueux tourbillon du changement qui se fit généralement à son égard. La joie publique faisoit qu'on ne s'en pouvoit taire, & que l'on se demandoit les uns aux autres, si c'étoit bien là le même homme, & si ce que l'on voyoit étoit un songe, ou une réalité. Cheverny, qui fut de ceux à qui la question s'adressa, n'y laissa rien à repartir; il répondit que la cause de tant de surprise, étoit de ce que l'on ne connoissoit point ce Prince, qu'on n'avoit pas même voulu connoître; que pour lui, il le trouvoit toujours tel qu'il l'avoit connu & vu dans son particulier; que maintenant que la liberté lui étoit venue de se montrer dans tout son naturel, & aux autres, de l'y voir, il paroissoit ce qu'il avoit été; & que cette justice lui seroit rendue, quand l'expérience de la continuité apprendroit cette vérité de la

Cour à Paris, & de Paris, au fond de toutes les Provinces.

Cette réputation vola avec tant de promptitude, que ce peu de gens anciennement attachés au Dauphin, en étoient à se demander les uns aux autres, s'ils pouvoient en croire ce qui leur en étoit rapporté de toutes parts. Quelque fondé que fût un si prodigieux succès, il ne faut pas croire qu'il fût dû tout entier aux merveilles du jeune Prince: Deux choses y contribuèrent beaucoup : les mesures immenses, & si étrangement poussées de cette cabale, dont j'ai tant parlé, à décrier ce Prince sur toute sorte de points; & depuis Lille, toujours soutenue, pour former contre lui une voix publique, dont ils pussent s'appuyer auprès de Monseigneur, & en recueillir les fruits qu'ils s'en étoient promis, dès le départ pour cette campagne, où le complot de l'y perdre avoit été fait; & ce contraste, produit par une sorte d'élasticité, à la chûte du poids qui lui écrasoit les épaules, après lequel on le vit redressé, l'étonnement extrême que produisit ce même contraste entre l'opinion qu'on en avoit conçue, & ce qu'on ne pouvoit s'empêcher de voir, & le sentiment de joie intime de chacun, par son plus sensible intérêt, de voir poindre une aurore,

qui déjà s'avançoit, & qui promettoit tant d'ordre & de bonheur, après une si longue confusion & tant de ténèbres. Madame de Maintenon, ravie de ces applaudissemens, par amitié pour la Dauphine, & pour son propre intérêt de pouvoir compter sur un Dauphin, qui commençoit à faire l'espérance & les délices publiques, s'appliqua à en presser tout l'usage qu'elle put auprès du Roi.

Elle crut se procurer un avantage, à l'Etat, un bien; au Rói, un soulagement, en faisant en sorte qu'il s'accoutumât à faire préparer les matières par le Dauphin, à lui en laisser expédier quelques-unes, & peu-à-peu, à se décharger sur lui du gros & du plus pesant des affaires, dont il s'étoit toujours montré si capable, & dans lesquelles il s'étoit initié, parce qu'il étoit de tous les Conseils, où il parloit depuis long-tems avec beaucoup de justesse & de discernement. Elle compta que cette nouveauté rendroit les Ministres plus appliqués, plus laborieux, sur-tout plus traitables & plus circonspects. Vouloir, & faire, sur les choses intérieures, & qui, par leur nature, pouvoient s'amener de loin par degrés avec adresse, fut toujours pour elle une seule & même chose.

Le

Le Roi, déjà plus enclin à ſon petit-fils, étoit moins en garde contre des applaudiſſemens qu'il recevoit ſous ſes yeux, qu'il l'avoit paru ſur ceux de ſes premières campagnes. Bloin, & les autres valets intérieurs, dévoués à M. de Vendôme, n'avoient plus cet objet, ni Monſeigneur en croupe; ils étoient en crainte & en tremblement; & M. du Maine, deſtitué de leur appui, n'oſoit plus ouvrir la bouche, ni haſarder que Mde. de Maintenon le découvrît contraire; ainſi le Roi étoit ſans ces appuis, ſans contrepoids, qui avoient tant manégé auparavant pendant ſes heures les plus ſecrettes & les plus libres. La prudente & flexible conduite de ce ſage & reſpectueux petit-fils l'avoit préparé aux inſinuations de Madame de Maintenon; tellement que, quelque accoutumé qu'on étoit déjà à la complaiſance que le Roi prenoit dans le Dauphin, toute la Cour fut étrangement ſurpriſe de ce que l'ayant retenu un matin, ſeul dans ſon cabinet, aſſez long-tems, il ordonna le même jour à ſes Miniſtres d'aller travailler chez le Dauphin, toutes les fois qu'il les manderoit; &, même ſans être mandés, de lui aller rendre compte de toutes les affaires; & cela une fois pour toutes, ſans rien chan-

ger à son ordre. Il n'est pas aisé de rendre le mouvement que fit à la Cour un ordre si directement opposé au goût, à l'esprit, aux maximes, à l'usage du Roi, si constant jusqu'alors, qui par cela même marquoit une confiance pour le Dauphin, qui n'alloit à rien moins qu'à lui remettre tacitement une grande partie de la disposition des affaires. Ce fut un coup de foudre pour les Ministres, dont il se trouvèrent si étourdis, qu'ils ne purent cacher leur étonnement & leur déconcertement.

Ce fut en effet un ordre bien nouveau pour eux, d'avoir à compter avec un Prince, qui n'avoit plus rien entre lui & le Trône, qui étoit capable, laborieux, éclairé, avec un esprit juste, supérieur; qui avoit acquis pour les affaires un grand fond tout fait, depuis qu'il étoit entré dans le Conseil; à qui rien ne manquoit pour les éclairer; qui, avec ces qualités, avoit le cœur bon, étoit juste, aimoit l'ordre, avoit du discernement, de l'attention, de l'application à suivre, à démêler; qui savoit tourner, & approfondir; qui ne se payoit que de choses, & ne s'arrêtoit point au langage; qui vouloit déterminément le bien pour le bien; qui pesoit tout au poids de sa conscience; qui, par un accès facile, & une

curiofité de deffeins & de maximes, feroit inftruit par divers canaux; qui fauroit compter & apprécier les chofes, fe défier, & fe confier à propos, par un jufte difcernement & une application fage; & en garde contre les furprifes de toutes parts; qui, ayant le cœur du Roi, avoit auffi fon oreille à toute heure; & qui, outre les impreffions qu'il prendroit d'eux, quand il feroit leur Maître, fe trouvoit dès-lors en état de confondre le faux & le double, & de porter une lumière auffi pénétrante qu'inconnue, dans la profondeur de ces ténèbres, qu'ils avoient quelquefois formées & épaiffies avec tant d'art.

L'élévation du Prince, & l'état de la Cour ne comportoient plus le remède des cabales; & la joie publique, d'un ordre qui ramenoit ces Rois de fait, à leur condition de fujets, qui mettoit un frein à leur pouvoir, & une reffource contre l'abus qu'ils en faifoient, ne leur laiffoient à eux-mêmes aucune reffource. Ils n'eurent donc d'autre parti à prendre, que de ployer. Ils allèrent tous avec un air embarraffé, protefter au Dauphin une obéiffance forcée, & une joie feinte de l'ordre qu'ils avoient reçu. Le Prince n'eut pas de peine à démêler ce qu'ils affectoient de lui cacher. Il les reçut avec un air

de bonté & de considération. Il entra avec eux dans le détail de leurs journées, pour leur donner les heures les moins incommodes à la nécessité du travail & de l'expédition; &, pour cette première soumission, il n'entra point avec eux en affaires, mais il ne tarda pas de commencer à travailler avec eux chez lui. Torcy, Voisin & Desmarets furent ceux sur qui le poids en tomba, par l'importance de leurs départemens. Le Chancelier, qui n'en avoit point, n'y eut que faire. Son fils, voyant les autres y travailler assidûment, auroit bien voulu y être mandé aussi. Espéroit-il par-là s'approcher du Prince? Mais sa marine étoit à bas.

D'ailleurs la personne de Pontchartrain lui étoit désagréable; & il ne put parvenir à être mandé, ni trouver, sans cela de quoi aller rendre compte; dont il fut mortifié.

La Vrillière n'avoit que le détail courant de ses Provinces; par conséquent, point de matière pour ce travail. Le département de sa Charge avoit pour objet la Religion Prétendue-Réformée, & tout ce qui regardoit les Huguenots. Tout cela étoit tombé, depuis les suites, & la révocation de l'Edit de Nantes; tellement qu'il n'avoit, pour ainsi dire, point de département.

FIN.

SUPPLÉMENT.

Notes & Additions, relatives à quelques articles des Mémoires de M. le Duc de St. Simon.

LE ROI D'ESPAGNE, OU LOUIS XIV, EN 1702.

LOUIS XIV écrivit au Roi d'Eſpagne, le 2 Janvier 1702, cette Lettre digne d'être conſervée.

„ J'ai toujours approuvé le deſſein que „ vous avez de paſſer en Italie. Je ſouhaite „ de le voir exécuter. Mais plus je m'in- „ téreſſe à votre gloire, plus je dois ſonger „ aux difficultés, qu'il ne vous convien- „ droit point de prévoir comme à moi. Je „ les ai toutes examinées : vous les avez „ vues dans le mémoire que Marſin vous a „ lu. J'apprends avec plaiſir que cela ne „ vous détourne pas d'un projet auſſi digne „ de votre ſang, que celui d'aller vous- „ même défendre vos Etats en Italie. Il y

„ a des occaſions où l'on doit décider ſoi-
„ même. Puiſque les inconvéniens qu'on
„ vous a repréſentés ne vous ébranlent pas,
„ je loue votre fermeté, & je confirme
„ votre déciſion. Vos ſujets vous aimeront
„ davantage, & vous ſeront encore plus
„ fidèles, lorſqu'ils verront que vous ré-
„ pondez à leurs attentes; & que, bien
„ loin d'imiter la molleſſe de vos prédéceſ-
„ ſeurs, vous expoſez votre perſonne pour
„ défendre les Etats les plus conſidérables
„ de votre Monarchie. Ma tendreſſe aug-
„ mente pour vous, à proportion que je
„ vois qu'elle vous eſt due. Je n'oublierai
„ rien pour votre avantage. Vous ſavez les
„ efforts que j'ai faits pour chaſſer vos en-
„ nemis d'Italie. Si les Troupes que j'y deſ-
„ tine encore y étoient arrivées, je vous
„ conſeillerois d'aller à Milan, & de vous
„ mettre à la tête de mon Armée : mais
„ comme il faut auparavant qu'elles ſoient
„ ſupérieures à celles de l'Empereur, je
„ crois que Votre Majeſté doit paſſer dans
„ le Royaume de Naples, ou ſa préſence
„ eſt encore plus néceſſaire qu'à Milan.
„ Vous y attendrez le commencement de
„ la campagne; vous y calmerez l'agitation
„ des peuples du Royaume : ils ſouhaitent

„ ardemment de voir leur Souverain; ils ne
„ ſont excités à la révolte, que par l'eſpé-
„ rance d'avoir un Roi particulier. Traitez
„ bien la Nobleſſe : faites eſpérer du ſoula-
„ gement au Peuple, lorſque les affaires le
„ permettront. Ecoutez les plaintes. Ren-
„ dez juſtice, & vous communiquez avec
„ bonté, ſans perdre votre dignité. Diſtin-
„ guez ceux dont le zèle a paru dans ces
„ derniers mouvemens. Vous connoîtrez
„ bientôt l'utilité de votre voyage, & le
„ bon effet que votre préſence aura pro-
„ duit. Je fais armer quatre vaiſſeaux, qui
„ iront à Barcelone, & vous porteront à
„ Naples avec la Reine. Je vois que votre
„ amitié pour elle ne vous permet pas de
„ vous en ſéparer. Marſin vous informera
„ des Troupes que j'envoie à Naples, &
„ des autres détails dont je l'ai inſtruit,
„ au ſujet de votre paſſage. Dieu qui vous
„ protège viſiblement, bénira la juſtice de
„ votre cauſe; & j'eſpère qu'après vous
„ avoir appellé au Trône, il vous donnera
„ ſon aſſiſtance, pour défendre les Etats,
„ dont il a remis le gouvernement entre
„ vos mains. Je le prierai de rendre heu-
„ reux les deſſeins que vous formez pour
„ ſa gloire. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer

„ de ma tendresse, de mon amitié, & du
„ plaisir que j'ai de voir que tous les jours
„ vous vous en rendez digne. „

LOUIS XIV, 1711.

LE Roi étant à la promenade, au mois de Décembre 1711, dit à ses Courtisans: „ Je me crois le plus ancien Officier de Guerre du Royaume; car j'ai été au siége de Bellegarde, en 1649. „ Le Duc d'Antin ajouta: & le meilleur.

LOUIS XIV.

LE Roi étant au Sermon, M. de Louvois vint l'aborder; Sa Majesté fit signe au Père Gaillard, Jésuite, qui prêchoit, de cesser; & après quelques momens, il dit: *Mon Père, vous pouvez continuer; c'est la prise de Philisbourg, par Monsieur le Dauphin; il en faut remercier Dieu.*

Evaſion du Roi d'Angleterre.

EN Décembre 1688, M. le Duc de Lauzun, qui étoit diſgracié, & retiré en Angleterre, entreprit de faire paſſer en France le Roi, la Reine & le Prince de Galles. D'abord la Reine ſe ſauva de Londres, dans la nuit, avec M. de Lauzun; ils allèrent prendre le Prince de Galles, avec ſa nourrice & la remueuſe, & montèrent dans un yacht. Le Capitaine ne ſavoit point qui il menoit. La Reine ſe tint, pendant toute la traverſée, à fond de calle, où elle étoit entrée, portant le Prince de Galles ſous ſon bras, comme un paquet de linge. Heureuſement que l'enfant ne jetta pas un ſeul cri.

Le Roi d'Angleterre ne s'échappa de ſon Royaume que le 5 Janvier 1689, & ſe rendit, le 7, à St. Germain en Laye, où il fut reçu avec magnificence.

M. DE LUXEMBOURG.

Bataille de Nerwinde.

LE 1 Août 1693, M. de Luxembourg écrivit au Roi, en ces termes, dans un méchant morceau de papier, la nouvelle de la fameuſe bataille de Nerwinde : "D'Artagnan, „ qui a vu, auſſi bien que perſonne, l'ac- „ tion qui s'eſt paſſée, en rendra un bon „ compte à Votre Majeſté : vos ennemis y „ ont fait des merveilles ; mais vos Troupes „ y ont encore mieux fait qu'eux. Je ne „ ſaurois aſſez les louer en général, & en „ particulier. Pour moi, Sire, je n'ai d'au- „ tre mérite que celui d'avoir exécuté les „ ordres de Votre Majeſté ; de prendre Huy, „ & de donner bataille. „

LOUIS XIV.

MONSIEUR de Colbert a proteſté que, pendant ving-cinq ans qu'il avoit eu l'honneur d'être au ſervice de Louis XIV, & de l'approcher de fort près, il ne lui avoit entendu proférer qu'une parole de vivacité ; & jamais aucune, qui reſſentît la médiſance.

Madame DE LA VALLIÈRE.

MADAME de La Vallière ſe plaignit tendrement au Roi de ſon changement; ce Prince lui répondit, avec froideur, qu'il étoit trop ſincère, pour lui cacher ſa paſſion pour Madame de Monteſpan; & qu'elle n'ignoroit pas qu'un Roi de ſon caractère n'aimoit pas à être contraint.

Madame de La Vallière envoya au Roi le Sonnet ſuivant.

Tout ſe détruit, tout paſſe; & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet ſe contenter toujours;
Le paſſé n'a point vu d'éternelles amours;
Et les ſiècles futurs n'en doivent point attendre.

La conſtance a des loix qu'on ne veut point entendre.
Des deſſeins d'un grand Roi rien n'arrête le cours:
Ce qui plaît aujourd'hui, déplaît en peu de jours:
Son inégalité ne ſauroit ſe comprendre.

Tous ces défauts, grand Roi, font tort à vos vertus
Vous m'aimiez autrefois; & vous ne m'aimez plus.
Ah! que mes ſentimens ſont différens des vôtres.

Amour, à qui je dois & mon mal & mon bien,
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien;
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

Ce Sonnet fut loué de Louis XIV; mais

il ſe contenta d'aſſurer Madame de La Vallière, qu'il auroit toujours de l'eſtime pour elle. Alors elle ſe détermina à ſe retirer dans un couvent. Elle mourut, le 6 juin 1710, âgée de 66 ans moins deux mois, après en avoir paſſé 33 ſous le voile. On lui a attribué un petit ouvrage de piété, qui a eu un grand cours, ſous le titre de *Réflexions ſur la Miſéricorde de Dieu*; & qui a été imprimé à Paris, en l'année 1680.

Madame DE LA VALLIÈRE.

MADAME de La Vallière étoit ſi attachée au Roi, qu'elle s'obſtina, pendant quelque tems, de demeurer à la Cour, à la ſuite de Madame de Monteſpan, qui l'avoit ſupplantée. Cette impérieuſe rivale affectoit de ſe faire embellir par elle, & diſoit au Roi qu'elle ne pouvoit être contente de ſon ajuſtement, ſi Madame de La Vallière n'y mettoit la dernière main. Combien de dégoûts & de dénigremens n'eut-elle pas à eſſuyer dans ce ridicule ſervice, qui dura près de deux ans.

Une anecdote ſingulière : c'eſt que Madame de Monteſpan, étant tombée dans la

disgrace, alloit souvent voir Madame de La Vallière, aux Carmélites, & la consultoit comme un Directeur.

Madame DE MONTESPAN.

MADAME de Montespan jeûnoit si austèrement les Carêmes, qu'elle faisoit peser son pain. Un jour la Duchesse d'Usez, lui marquant son étonnement de ce mêlange de dévotion & de galanterie: *Eh pourquoi*, lui dit Madame de Montespan, *faut-il*, *parce que je fais un mal*, *faire tous les autres?*

Madame de Montespan avoit beaucoup de présence d'esprit, & savoit tirer parti des circonstances. Elle se trouva un jour forcée de faire un voyage de la Cour, dans le même carrosse, avec Madame de Maintenon, qu'elle regardoit à juste titre comme sa rivale. " Ne soyons pas, lui dit-elle, la dupe „ de cette affaire; causons, comme si nous „ n'avions rien à démêler: bien entendu „ que nous ne nous en aimerons pas davan- „ tage, & que nous reprendrons nos dé- „ mêlés au retour. „ Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Madame DE MONTESPAN, *& ses Sœurs.*

L'ABBÉ Tétu voulant définir en peu de mots l'esprit de Madame de Montespan & de ses deux sœurs, qu'on voyoit souvent ensemble à la Cour, disoit : " Madame de „ Montespan parle comme une personne qui „ lit; Madame de Thiange, comme une „ personne qui rêve; & Madame de Fon- „ trevrault, comme une personne qui parle.

Madame DE COULANGES.

L'ABBÉ Gobelin, qui fut le Directeur de Madame de Maintenon, étoit le Confesseur de Madame de Coulanges, célèbre par son esprit & ses saillies. Un jour qu'il avoit entendu sa confession générale, il ne put s'empêcher de dire : *Chaque péché de cette Dame est une épigramme.*

La Duchesse DE SFORCE, *Fille de Madame* DE THIANGES.

MADAME de Thianges maria sa fille cadette au Duc de Sforce. Elle étoit remarquable par son nez, tombant dans une bouche fort vermeille; ce qui fit dire à M. de Vendôme, qu'elle *ressembloit à un perroquet qui mange une cerise.*

Madame DE MAINTENON.

L'AINÉ des enfans du Roi & de Madame de Montespan, mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon, qui en étoit Gouvernante, parut beaucoup plus affligée que la mère ; ce qui fit dire à Louis XIV : „ Elle paroît bien s'attacher ; il y auroit „ du plaisir à être aimé d'elle. „ Ce fut sans doute le premier trait qui prépara sa fortune.

Madame DE FONTANGES.

MADAME de Fontanges avoit peu d'esprit, mais des idées romanesques, entretenues par les louanges qu'on donnoit à sa beauté. Le Roi, qui n'aimoit que sa figure, paroissoit embarrassé lorsqu'elle parloit, & fort gêné, quand il n'étoit pas en particulier avec elle. Cependant Mde. de Fontanges lui étoit fort attachée. Elle répondit un jour à Mde. de Maintenon, qui l'exhortoit à se défaire de son amour, qui ne pouvoit plus lui causer que du chagrin : *Vous me dites de quitter une passion, comme on parle de quitter un habit.*

RACINE.

LES Demoiselles de St. Cyr représentèrent *Andromaque* avec tant de perfection, que Mde. de Maintenon écrivit à Racine : *Nos petites filles viennent de jouer Andromaque ; & si bien , qu'elles ne le joueront plus , ni aucune de vos pièces.* Elle le pria, dans cette lettre, de faire, dans ses momens de loisir , quelque espèce de Poëme

Poëme moral ou hiſtorique, dont l'amour fût entièrement banni.

Le Poëte courtiſan traita le ſujet d'Eſther. La *Vaſthy* & *Aman* avoient de grands traits de reſſemblance, qui furent ſaiſis par toute la Cour. Madame de Maintenon elle-même, qui ſe comparoît à Eſther, écrivit, en parlant de Madame de Monteſpan : *Après la fameuſe diſgrace de l'altière* VASTHI, *dont je remplis la place.* Monſieur de Louvois ne put auſſi ſe méconnoître dans le perſonnage d'Aman, qui répète dans la Tragédie les mêmes paroles que ce Miniſtre dit à Mde. de Maintenon, lorſqu'il eut un démêlé avec le Roi : *Il ſait qu'il me doit tout.*

LOUIS XIV.

MONSIEUR de Ruvigny vint trouver Louis XIV, & lui dit qu'il avoit acheté la Terre de Rayneval; mais qu'il lui manquoit dix mille écus pour achever ſon payement; & qu'il demandoit cette ſomme à Sa Majeſté comme à ſon meilleur ami. Le Roi lui répondit : *Vous ne vous trompez pas; je vous la donne de tout mon cœur.*

ANGLOIS.

LES Algériens avoient rendu à M. d'Anfreville beaucoup d'esclaves Chrétiens de toutes Nations, en considération de Louis XIV. Quelques Anglois, qui étoient du nombre de ces esclaves, soutinrent qu'on ne leur rendoit la liberté, que par la crainte de leur Nation; & qu'ils n'en avoient point d'obligation à la France. Pour toute réponse, M. d'Anfreville les fit jetter à terre; les Algériens les reprirent, & les mirent sur le champ aux galères.

Monseigneur le grand DAUPHIN, Fils de LOUIS XIV.

ON prétend que Monseigneur osa dire au Roi, que s'il épousoit Mde. de Maintenon, il lui demandoit la permission de se marier avec la Raisin, fameuse Comédienne du Théâtre François.

Premier Médecin.

MONSIEUR Valot, premier Médecin, qui étoit fort attaché à Louis XIV, lui dit, peu de jours avant sa mort, qu'il étoit obligé en son honneur & en sa conscience, comme son sujet & son premier Médecin, de l'avertir que s'il ne changeoit pas de façon de vivre, il courroit fortune de ne pas vivre âge d'homme ; à quoi le jeune Roi répondit qu'il se soucioit peu de vivre long-tems, s'il ne vivoit agréablement. Depuis la mort de Valot, le Roi ne voulut plus prendre de premier Médecin, sous prétexte qu'on ne pouvoit le contenter. En effet, Valot laissa dans sa maison deux cens mille livres de rente, un Evêché, & plusieurs Abbayes.

TABLE

Des Matières contenues dans le troisième & dernier Tome.

COMMENCEMENS de l'Abbé Dubois. Anecdotes. . . . Page 1
Comment l'Abbé Dubois, obtint l'Archevêché de Cambrai. . . 4
Apperçu des revenus du Cardinal Dubois. 17
Singularités du Cardinal Dubois. 18
Portrait historique, singularités. Anecdotes du Duc de Lauzun. 22
Anecdote & plaisanterie de M. de Lauzun. 61
Détails sur la Maison de Courtenay. 64
Mr. Montchevreuil, & sa Femme. 68
Anecdote de M. Desmarets, Archevêque d'Ausch. 69
Mort de l'Abbé d'Entragues. Anecdotes. 70
Mort de M. le Duc de Mazarin, & ses singularités. 74
Le Marquis d'Angeau; Causes de sa faveur & de son élévation. . 77

Fortune de M. de Cavois. Anecdotes. 82
Bonheur de M. Beringhem, premier Ecuyer. 87
Portrait, Anecdote & Saillies de M. de Harlay. 89
Harlaiana. 92
Particularités ſur le Cardinal de Fleury. 94
Aventures de Charnacé. . . . 98
Racine. 102
Le Père Daniel, Hiſtorien. . . 105
Portrait hiſtorique, & anecdotes de M. de Chamillart. . . . 109
Mort, & Anecdotes de MM. Chamillart, Deſmarets, & d'Argenſon. 121
Mort cruelle de Santeuil, Chanoine de Saint-Victor. . . . 124
Roſe, Secrétaire du Cabinet du Roi. 126
Mot plaiſant du Cardinal d'Eſtrées. 129

LIVRE TROISIÈME.

Anecdotes étrangères & politiques.
Mort de Guillaume, Roi d'Angleterre. 131

Affaires de la Succeſſion d'Eſpagne. 134
Conſpiration contre Philippe V. . 154
Situation de la France & de l'Eſpagne, ſous le Miniſtère des Cardinaux, Albéroni & Dubois. . 157
Portrait Hiſtorique, Fortune étrange, & Anecdotes du Cardinal Albéroni. 168
Coups de canne reçus par le Cardinal Albéroni. 171
Chûte du Cardinal Albéroni. . . . 176
Tableau de la Cour d'Eſpagne, en 1721. 184
Etat de la Cour de France, en 1709. 224
Portrait de la Cour de France, en 1711. 234

SUPPLÉMENT.

Lettre de Louis XIV au Roi d'Eſpagne. 269
Louis XIV, 1711. 272
Evaſion du Roi d'Angleterre. . 273
Monſieur de Luxembourg. Bataille de Nerwinde. 274
Louis XIV. . . . . Ib.
Madame de la Vallière. . . . 275
Madame de la Vallière. . . . 276

Madame de Montespan. 277
Madame de Montespan & ses sœurs. 278
Madame de Coulanges. . . . . . Ib.
Madame la Duchesse de Sforce, Fille de Madame de Thianges. 279
Madame de Maintenon. . . . . . Ib.
Madame de Fontanges. 280
Racine. . . . . Ib.
Louis XIV. 281
Anglois. 282
Monseigneur le grand Dauphin, Fils de Louis XIV. . . . . . Ib.

Fin de la Table du troisième & dernier Tome.

Digitized by Google